Recueil de nouvelles

Aurélien STRIDE

ISBN : 978-1-291-73973-2

Avant-propos 5
DNA Gun 7
Un simple trou 41
La Pancarnergie 57
Techno-dépendance 83
La nuit des longs rideaux 91
Je n'ai jamais aimé les fêtes de fin d'année 99
Hippocalliphène Hypocalliphène 107
Révélations 117
L'affaire des brosses à dents 183

Avant-propos

Il s'agit d'un recueil de nouvelles, comme son nom l'indique, qui contient mes textes qui sont trop courts pour être des romans à part entière. De nombreux sujets sont abordés, plus ou moins durs. Le style est cru, direct, à l'humour particulier ; il ne plaira pas à tout le monde et pourra même heurter la sensibilité de certaines personnes. Je n'ai, d'ailleurs, remporté aucun concours de nouvelles, je suis conscient que j'écris aux antipodes des standards académiques. Mais comme le disait William Shakespeare : « on ne fait pas d'Hamlet sans casser des œufs[1]. »

Si l'aventure vous tente, vous êtes les bienvenu.e.s. Excellente lecture à vous !

L'auteur

[1] Ah, je vous avais prévenus pour l'humour !

DNA Gun

Ecrit en avril 2026
Cyberpunk, policier

Jour 1

Je suis membre d'une unité spécialisée dans l'infiltration et l'espionnage : la CDA. Notre atout : la capacité de prendre l'apparence de n'importe qui grâce à son ADN, et à retrouver notre apparence avec le code contenu dans notre arme.

Nous sommes en 2097. La technologie est tellement intégrée dans notre vie que même nos battements cardiaques disposent de stimulateurs et de nanorobots. L'augmentation des capacités humaines a permis le développement de nouveaux businesses et métiers, jusqu'alors inenvisageables au vu des « faibles » capacités humaines naturelles. Et certains parmi nous, ceux à l'origine de la CDA, ont poussé l'intégration technologie à son paroxysme : la capacité à modeler son

propre ADN à partir de celui de quelqu'un d'autre. L'effet est saisissant mais le processus est extrêmement douloureux. Nous ne sommes qu'une dizaine à être encore en service, les autres n'ayant pas survécu à l'opération d'implémentation des nanomachines qui trafiquent le séquençage, ou qui ont abandonné faute de pouvoir supporter la douleur. Tout le monde n'est pas fait pour toutes les améliorations… Donc, moi, j'ai survécu aux deux étapes : la transplantation et la transformation. Cela fait maintenant 4 ans que je suis envoyé en mission en prenant l'identité génétique d'autres individus et en retrouvant la mienne à la fin.

Et aujourd'hui, l'on me confie la pire mission qu'il soit : se faire passer pour un criminel recherché. Pourquoi est-ce la pire mission qu'il soit ? Parce qu'il est impossible d'échapper à la justice en cas d'arrestation, notamment si notre arme est abîmée, détruite, perdue ou volée, et donc de se trouver dans l'incapacité immédiate de retrouver son apparence. Car oui, désormais seul l'ADN certifie de votre identité, donc de votre histoire et de votre implication. Les coups montés ? Les fausses preuves ? Au mauvais endroit au mauvais moment ? Plus rien de tout cela

n'existe. Vous êtes nécessairement coupable. Et quand vous prenez l'identité d'un individu au casier long comme le bras, votre unique chance de survie est de retrouver votre véritable identité. Et à moins qu'un collègue ait la possibilité de vous faire parvenir un échantillon de votre propre ADN si vous vous retrouvez sans votre arme… Bref, chacun y tient autant qu'à sa vie.

Bref, j'épluche le dossier de ma mission. Rien ne semble fondamentalement compliqué : intégrer une vente aux enchères illégale en tant que Clyde Bones, narcotrafiquant « officiellement » à la retraite depuis quelques années sur un satellite où l'on ne paye pas d'impôts, « officieusement » au frais dans une de nos cellules. Juste une mission de collecte d'informations, en douceur, sans bobo ni pan-pan. A d'autres : depuis quand une vente impliquant les plus grands criminels de la planète, qui brassent des fortunes plus élevées et des armes plus puissantes que tous les gouvernements réunis, ne finit pas en Guerre Mondiale ? J'aurais dû accepter ce job de grutier sur Titan, j'aurais été à des millions de kilomètres, littéralement, de tout ce merdier.

J'arrive devant sa cellule, j'allume l'interphone. Je l'appelle : « Clyde ? » Pas de réponse. Je l'appelle à nouveau. Toujours rien. Je fais mine de m'éloigner en disant à voix haute : « Tant pis, je repasserai pour lui remettre un message de sa fille…

- Attends, attends, reviens ! » Certains mots font toujours mouche dans la tête des détenus, surtout ceux qui sont parents.
- Ah, Clyde. Comment vas-tu ?
- Ça va, ça va… C'est quoi ce message ? Ça fait des mois que je n'ai aucune nouvelle de ma famille…
- Il fallait y penser avant de te lancer dans le trafic de stupéfiants. Et en réalité, ce n'est pas un message de ta fille que j'ai en ma possession, mais une mission qui t'implique directement.
- Enfoiré ! Vous êtes tous les mêmes !
- Eh oui, c'est bien connu qu'on n'enferme que des enfants de chœur ici… Quoi qu'il en soit, je vais devoir me faire passer pour toi, et même si j'ai menti, je te fais une proposition donnant-donnant : l'accès à un de tes

comptes offshore contre un appel avec ta fille.

- *Hmmmf*. Qu'est-ce qui me prouve que tu tiendras parole, flic de mes deux ?
- Tu as raison, rien ne prouve que je tiendrai parole. En revanche, je peux te certifier que ta famille est sous bonne garde et que rien ne lui arrivera tant que nous t'aurons à l'œil. Tu restes notre plus précieux atout pour faire tomber d'autres chefs. Autant te bichonner et t'octroyer un p'tit privilège de temps à autre, au fur et à mesure du succès de nos missions. Qu'en dis-tu ?
- *Hmmmf*. Et… qu'as-tu à m'offrir là, tout de suite ? Une carotte donnée vaut mieux qu'une carotte promise, comme le disait ma grand-mère…
- Ta grand-mère était une sage, nous nous serions probablement bien entendus, elle et moi. J'ai une tablette sur laquelle je peux te laisser contempler ta petite femme et ta fille en direct, dans leur cage dorée. »

Je lui donne la tablette, l'écran est déjà relié aux caméras qui pointent sur la villa qui garde

sa famille. Les deux jouent dans le jardin en riant. Il laisse couler une larme d'émotion. Clyde rend la tablette : « Merci. Tu me certifies que ce n'est ni du *fake* ni une vidéo pré-enregistrée ?

- Sur mon honneur de flic. » Je lui redonne la tablette pour qu'il écrive le numéro du compte bancaire.
- Je ne sais pas trop ce que cela veut dire, ton "honneur de flic". » Il saisit les chiffres. « Sache qu'il n'y a que dans les milieux où les gens se font confiance que l'on trouve des traitres. Entre criminels, on se méfie de tout le monde. On n'a pas de traitres, juste des crapauds qui veulent être plus gros que le bœuf. Et qui échouent. » Il me rend la tablette. « Ton "honneur de flic" te tuera bien avant tout le reste, crois-moi. »

Je quitte sa cellule, et oublie ce qu'il m'a dit. Car, mentalement, je me prépare à la partie la moins plaisante de ma mission : prendre l'apparence de Clyde.

Je me rends donc au laboratoire qui conserve les échantillons d'ADN d'un grand

nombre d'individus, agents inclus, et demande au laborantin le séquençage de Clyde Bones en lui remettant le dossier. Il scanne le document et tapote des caractères ésotériques sur son téléphone, et un tiroir s'ouvre derrière lui, contenant un échantillon du sang de Clyde. Il me le donne, ainsi que les vêtements de l'incriminé lors de son arrestation, et m'invite, comme le veut la procédure, à me rendre en salle de transformation juste à côté.

La salle est équipée de nombreux capteurs, senseurs et autres bidules médicaux pour surveiller le processus, surtout si cela fait un certain temps que l'opération n'a pas eu lieu. Je revêts la tenue d'Eve, baisse fortement la température de la pièce autour des 10°C, m'allonge, me branche aux différents endroits – tempes, cœur, poignet – et plonge mon auriculaire gauche dans l'échantillon de sang. C'est au bout de celui-ci que la lecture de l'échantillon a lieu et l'ordre aux nanomachines est donné pour modifier toutes les cellules une par une. L'une après l'autre, chaque cellule de ma peau prend la couleur, la texture de celle de Clyde, en dégageant une chaleur et une douleur à vouloir vous amputer vous-même à peine la mécanique en route.

Au fur et à mesure, la pilosité, les yeux, les lèvres, les cheveux, suivent le même processus. L'heure nécessaire pour achever tout le traitement de transformation semble durer une éternité, et les moins endurcis d'entre nous ont besoin de plusieurs jours pour s'en remettre avant de partir en mission. Toutes les cellules doivent y passer, y compris les muscles, les os, le plasma sanguin… La moindre forme de contrôle d'identité, au-delà même de la vigilance de l'entourage, doit être leurrée. Heureusement qu'ils ne font pas une analyse des selles, le microbiote intestinal est réellement la seule chose capable de nous trahir. Ainsi que les empreintes digitales, la lecture des veines de la main et l'iridologie. Cela fait partie des cours d'entrée à l'agence. Quelque part, ce que je fais n'applique que ce à quoi le monde croit aujourd'hui : *In DNA We Trust*[2].

Je sors, toujours un peu groggy et titubant, car je sens qu'on ne pourra jamais s'habituer complètement à cette séance de torture, vêtu comme Clyde. Je donne au laborantin mes effets personnels, et celui-ci me confie mon arme de fonction, qui contient mon code

[2] « Nous ne croyons qu'en l'ADN. »

ADN en cas de nécessité absolue. C'est une des armes saisies chez Clyde, dont la crosse est modifiée pour contenir une séquence de mon ADN originel. Le laborantin m'informe des signes particuliers de Clyde : ses tatouages, ses cicatrices… Même si les chirurgies esthétiques font des merveilles depuis quelques années, ce sont aussi des « marques identitaires » surtout dans le milieu du crime, au même titre que des trophées ou des titres honorifiques. Je me rends donc dans une autre salle où des maquilleurs m'attendent pour dessiner avec le plus de précision possible ses « trophées et titres honorifiques. » Même s'il s'agissait de vraies cicatrices et tatouages, cela serait une véritable partie de plaisir en comparaison de ce que je venais de vivre…

Me voilà quasiment fin prêt pour endosser mon rôle. Il va manquer quelques artifices, comme une perruque, une fausse moustache, des implants sous-cutanés pour sculpter le visage. On ne sait pas encore faire tout ça avec la technologie, c'est un comble !!! Vous l'aurez compris, préparer une mission est très long, et peut demander plusieurs jours de travail, entre l'apprêtement physique, le jeu de rôle, l'imitation vocale, la mémorisation des informations, et le suivi psychologique pour ne

pas finir schizophrène ou dissocié ! Même si votre ADN a changé, votre corps reste votre corps, et votre esprit votre esprit. Avec de telles contraintes et exigences, l'on peut aisément comprendre pourquoi nous ne sommes qu'une dizaine sur presque 20 milliards à pouvoir endosser cette fonction.

Jour 2

Alors que le jet loué au nom de l'agence m'emmène « incognito » vers le lieu de rendez-vous pour la vente aux enchères, une île artificielle au milieu du Pacifique, et que j'épluche le dossier de fond en comble, une information essentielle manque : quel sera l'objet de la vente ? Car, quand l'on possède quasiment tout, que peut-on vouloir de plus, au point de mettre en concurrence les êtres les plus puissants et malfaisants du système solaire ?

La question me taraude, et imaginer ce qui sera mis aux enchères me permettra certainement de mieux me préparer. Aujourd'hui, l'on sait extraire le deutérium de

la Lune, on réduit l'effet de serre en envoyant sur Vénus le CO_2, on a des forages sur plusieurs satellites de Jupiter, l'arme antimatière a détrôné l'arme atomique, l'argent est 100% électronique, les métaux précieux ne le sont plus depuis qu'on les reproduit à l'identique… Plus rien de ce que l'on croyait limité ne l'est, c'en est même à se demander comment fonctionne notre système de valeur aujourd'hui, sur quoi l'on s'appuie concrètement. Non, franchement, aucune idée même saugrenue ne me vient en tête.

Le jet atterrit. Je descends avec mon sac à dos qui contient tout ce dont j'ai besoin, une voiture m'attend pour m'emmener, enfin pour emmener Clyde, à la fameuse vente. Je monte dans la voiture. Hormis le chauffeur, un garde du corps entre avec moi à l'arrière du véhicule. Il me prélève un échantillon de sang pour confirmer mon identité. Jusque-là, tout se passe bien. La voiture démarre, le gorille reste avec moi à l'arrière, sans mot dire. Le trajet est presque aussi ennuyeux que le vol, les vitres ne permettent pas de profiter du paysage. Bref, c'est long. J'en profite pour pioncer un peu et économiser des forces. Cogiter, ça n'a jamais été mon point fort, il doit en être de même

pour mon acolyte et les conversations profondes.

Alors que je dors d'un sommeil du juste, je me sens secoué comme un prunier : le gorille était en train de tenter de me réveiller pour m'indiquer que j'étais arrivé. Encore un peu vaseux, je m'extirpe du véhicule sans oublier mon sac à dos, je m'étire, et me retrouve face à un immense complexe hôtelier dans le style début du siècle que je n'aurais jamais pu fréquenter en temps normal ! La voiture repart : la mission commence enfin.

Je franchis l'extravagante porte d'entrée et traverse le hall jusqu'à son milieu. Je reste immobile et m'imprègne du lieu, repère d'éventuels invités connus, jauge la situation. J'ignore si une chambre m'est réservée, dans le doute, je préfère jouer la carte du snobinard à qui tout est dû pendant quelques minutes. Si personne ne vient, j'irai à l'accueil. Je porte à ma bouche un petit cigare, et au moment de prendre mon briquet, je me demande si Clyde fumait ou pas. Après tout, cela fait 2 ans qu'il fait l'autruche, il peut très bien avoir changé sur certains points, je suis convaincu que cela ne grillera pas ma couverture.

Je remarque de nombreuses personnalités plus ou moins connues : des délégations d'Etats, d'autres chefs de clans avec leur garde rapprochée, des avocats probablement à la solde de consortiums industriels… S'ils sont là pour la vente aux enchères, les choses prennent une tout autre dimension.

Finalement, je me rends à l'accueil. Les androïdes m'invitent à un prélèvement de sang, et m'informent qu'une chambre est bien réservée à mon nom. Ils me passent une clé nanographique à usage unique : dès que je sortirai de la chambre, plus aucun retour ne sera possible. Cette technique est souvent employée quand la réputation d'un client n'est pas établie ou, au contraire, bien établie, dans le mauvais sens du terme. Dans mon cas, je pense deviner de quelle version il s'agit. Je ne sais pas si les politiques et les avocats que j'ai aperçus tout à l'heure sont logés à la même enseigne…

Chambre 413. Si j'étais superstitieux, je dirais que j'ai le pire numéro de chambre qui puisse exister : la moitié du monde considère le 4 comme un nombre maudit, l'autre moitié du monde possède une aversion profonde pour le 13. J'insère la clé dans la serrure, la porte se

déverrouille et la clé est immédiatement détruite. Je peux toujours ouvrir depuis l'intérieur et il faut une autre clé pour l'ouvrir depuis l'extérieur désormais. Donc, tant que je ne reçois pas le feu vert pour aller à la vente, rien ne m'oblige à sortir. J'ai le minimum syndical : une salle de bain bien équipée, un mini-bar, un service de livraison de repas, une télévision holographique, et même de la moquette au sol ! Je pose mon sac sur la chaise à côté du lit, mon manteau dessus, et ouvre une bouteille du mini-bar. Je suppose que la chambre possède des micros et des caméras, si jamais j'ai besoin de consulter mon dossier, je devrai le faire aux toilettes.

Je n'ai pas le temps d'avaler une gorgée qu'une enveloppe est glissée sous la porte. J'entrouvre, et évidemment ne vois personne dans le couloir. Un grand classique. Je referme, ramasse l'enveloppe, l'ouvre, et y trouve une carte nanographique similaire à celle de la porte de ma chambre, ainsi qu'un écouteur. Je m'assois sur le lit, range la carte dans l'enveloppe que j'insère dans la poche de ma veste, installe l'oreillette et attends quelques secondes. Je n'ai pas le temps d'avaler une seconde gorgée qu'un message pré-enregistré commence :

« Bonjour, M. Bones. Merci d'avoir répondu à notre invitation malgré votre longue absence de la scène criminelle. Nous ne sommes pas là pour vous juger, ni évoquer les souvenirs. Voici les instructions pour la suite : vous vous rendrez derrière l'hôtel à minuit, quai n°9. De là, un bateau vous emmènera au point de rendez-vous. N'emportez avec vous que vos moyens de paiement. Aucune arme ne sera tolérée, ni la présence de quelque sbire. Une fois la vente terminée, le même bateau vous redéposera ici. A ce soir, M. Bones. »

Aucune arme tolérée ? Là je suis clairement dans la mouise intergalactique. Mes options sont limitées, car je ne peux contacter le Quartier Général quand je suis sur le terrain. Laisser mon arme à la consigne ? Hors de question, rien n'indique d'une part que je repasserai par ici, et d'autre part, si ça tourne mal, c'est sur place qu'elle me sera le plus utile. Réfléchis, réfléchis ! On ne sera qu'entre chefs de gangs et autres fortunés, donc pas de maniaques de la gâchette, en théorie. Mais rien n'indique que l'on n'aura pas des indésirables armés jusqu'aux dents. Clairement, il n'y a pas d'autre mot pour l'exprimer ainsi : je m'aventure dans une mission-suicide.

Jour 3

Minuit moins le quart. J'ai passé le plus clair de mon temps à dormir et à effectuer des exercices physiques de base. Prendre l'apparence d'un tiers apporte son lot de conséquences physiologiques dont on se passerait volontiers, et pioncer reste la meilleure alternative pour s'y habituer. Mais je douille quand même… J'ai pu m'enfiler quelques barres nourrissantes et boissons, je me sens d'attaque pour aller me jeter dans la gueule du loup. J'embarque ma veste, j'ai mémorisé son compte bancaire. Pour ce qui est du reste de mes affaires, je joue la carte du rebelle et les emmène avec moi.

Minuit moins 5 minutes. Quai n°9. Pas de bateau en vue. On se les pèle sévère ! Le cigarillo ne me réchauffe pas. J'ai pas du tout anticipé la météo, et le fait qu'en ce moment, dans cet hémisphère, c'est l'hiver… Bah, si l'on me pose la question, je répondrai que j'étais tellement bien sur ma petite île déserte que j'ai oublié à quoi ressemblait le reste du monde. Mais ce n'est pas pour autant que cela me réchauffe !

Enfin, une lumière longe la côte. C'est un minuscule hors-bord, sans cabine, avec trois personnes à son bord, du même acabit que le gorille de tout à l'heure. Il accoste, sans couper le moteur. Deux des primates descendent, l'un commence à me fouiller de fond en comble tandis que l'autre pointe le canon de son 9mm dans ma direction. Je joue la carte de la dérision en levant les bras : « Hé, les gars, tout doux, on est de la même famille, non ? » J'ai la preuve irréfutable qu'eux et moi n'avons pas du tout le même humour, et alors que le fouineur sort mon arme de mon sac, mon esprit se scinde en deux : soit il le confisque jusqu'à la fin de la vente, à supposer qu'on en sorte vivants, soit elle va servir à nourrir les poissons, et j'émets des réserves quant au régime alimentaire de la faune aquatique. Cette seconde option est tout bonnement inenvisageable.

Le temps se fige, je fixe mon arme du regard, et attend le moindre geste qui confirmera ou infirmera ma crainte. Je tente le tout pour le tout : « C'est un souvenir de ma maman, j'y tiens beaucoup… » Le gorille remet l'arme dans mon sac à dos. Toujours le même dilemme : que fera-t-il du sac ? Ils ont pris leur distance, suffisamment pour avoir l'avantage si

jamais je prenais une initiative qu'ils jugeraient malencontreuse. Et ma mort, celle de Clyde, passera pour un fait divers en comparaison de l'enjeu de la vente qui va démarrer dans les heures qui viennent. Je dois à tout prix rester en vie, et idéalement avec mon arme.

Coup de chance : le fouilleur se pique le doigt en remettant l'arme dans mon sac à cause de l'aiguillon dissimulé dans la crosse et qui me permet de récupérer mon ADN. Sous la douleur et la surprise, il pousse un gémissement, qui perturbe l'attention du tireur. C'est suffisant pour que je me jette sur ce dernier, le désarme, tire dans le genou gauche du fouilleur avant de pointer mon arme vers le tireur. Mon sac tombe à terre, je m'en approche tout en gardant en joue ma cible, le ramasse et dis : « je vous avais prévenu : j'y tiens beaucoup ! » Face à une situation où chacun a bien compris que leur vie ne tenait qu'à un fil en ma présence, j'obtiens l'autorisation d'embarquer avec mon sac à dos. Je rends l'arme au gorille et monte à bord du bateau, pendant que le tireur aide son collègue à nous rejoindre, avant de nous éclipser dans la nuit la plus totale. J'enfile le gilet de sauvetage, non pas par peur de me noyer, mais vraiment parce que ça caille trop !

Heureusement que le trajet n'a pas duré des heures : en à peine une vingtaine de minutes, nous longeons un magnifique yacht jusqu'à aponter à l'arrière. Je descends, et alors qu'un gorille du bord tente de me prendre mon sac à dos de force, un de ses collègues du hors-bord lui fait signe de me le laisser. Il a vite compris que, s'il tenait à ses gencives, le sac devait rester accroché à son propriétaire. Je tapote l'épaule du type en le dépassant. Je me sens comme un VIP, et monte les marches qui mènent au premier pont.

L'atmosphère est aussi luxueuse que malsaine : ça sent autant le fric que la mort. Et dans mon métier, l'on constate rapidement que tous les criminels qui ont du sang sur les mains dégagent la même odeur. Ça sent le sang, le métal chaud oxydé et la transpiration des suppliciés. Concentrez-les sur un même navire, et vous hésitez à allumer votre cigarillo tant vous craignez que la pestilence ne s'enflamme ! Tout le monde est sur son trentain, isolé, le regard suspicieux. Chacun, derrière son raffinement, son maquillage et sa coupe de champagne, serait prêt à tout instant à égorger son voisin si le ton avec lequel il serait abordé ne lui conviendrait pas. Autant ne pas mettre le

feu aux poudres, et ici c'est un véritable arsenal nucléaire sur le point d'être lancé !

Je reste discret dans mon coin, mais en profite pour scruter la salle : sur la vingtaine de personnes, je reconnais la plupart des criminels présents, d'autres doivent être en lien avec des politiciens ou des lobbyistes. Cela ressemble un peu à l'accueil de l'hôtel ; certains y étaient d'ailleurs. Si tous les membres présents étaient armés, cela ne serait pas une vente aux enchères mais une *Battle Royale*…

« Chers invités, bonsoir. » Une voix trafiquée résonne dans la salle. *« Merci d'avoir répondu présents à notre invitation. La vente va débuter dans quelques minutes, vous êtes tous conviés à nous rejoindre sur le pont supérieur. Merci ! »*

Personne ne bouge. Tout le monde est méfiant envers tout le monde, l'on garde nos distances. Si l'un d'entre nous bouge, le suivant devra attendre quelques secondes, et ainsi de suite, mais dans quel ordre ? Comment ne pas faire le faux-pas qui mettra notre tête à prix ? Vu que personne ne se décide, je quitte le mur qui me faisait office de dossier et m'avance pour prendre l'escalier. Je n'ai jamais senti autant d'inimitié sur ma personne. J'esquisse

un sourire narquois avant de leur tourner le dos et mettre mon pied sur la première marche, que tous remarquent. Mon côté provocateur me jouera des tours, mais je suis déjà préparé à ne pas repartir vivant de ce yacht.

Sur le pont supérieur, autant de chaises que de convives sont disposées en cercle, assez espacées, autour d'une table carrée, sur laquelle est posée une sorte de boite. Difficile d'en dire davantage, il fait assez sombre. Les autres me suivent, toujours à l'affût du moindre geste suspect. Je choisis une chaise proche d'une porte, si jamais je me retrouve dans le besoin de m'éclipser. Une fois tout le monde installé, un projecteur illumine la table, et un androïde identique à ceux qui accueillent à l'hôtel se tient debout à côté, et commence à parler :

« Bien chers clients. Vous vous demandez tous quel est l'objet de cette vente, alors qu'à vous tous réunis, le système solaire vous mange dans la main. Que vous soyez industriel, politicien, chef de gang ou milliardaire excentrique, il est certain que vous ne possédez pas ce que nous avons à vous proposer ce soir. Mais ne vous faisons pas patienter davantage, d'une part parce que la nuit est fraîche, et

d'autre part parce que votre temps est précieux. Croyez-nous, votre temps comme votre curiosité, seront amplement récompensés ! »

L'androïde saisit la boîte, l'ouvre, et sort une minuscule fiole qui contient un liquide transparent incolore. Il la tend à la lumière : « Bien que vous ne voyiez rien, sachez que le contenu de cette bouteille va bouleverser votre univers. Nous vous offrons l'immunité diplomatique ultime, l'anonymat parfait, la présomption d'innocence à perpétuité. Mesdames, messieurs : le contenu de cette fiole peut permettre à n'importe qui de transformer son ADN avec le code de son choix ! »

Alors que tout le monde a les yeux qui brillent d'idées plus maléfiques les unes que les autres, je manque de m'étouffer en entendant ces mots. Si ce que proclame ce robot est vrai, le procédé propre à la CDA a été volé. Et de là, deux possibilités : soit c'est par une personne extérieure, soit c'est par un membre de l'agence.

« Vous trouverez sous votre siège un panneau contenant un numéro. L'écran holographique de la table présentera le numéro

avec l'enchère la plus élevée. Le prix de lancement est de 1 milliard. Vous avez 2 minutes pour faire votre meilleure offre. »

Alors que tous s'excitent avec leur panneau comme les fans d'*idols* japonaises avec leurs éventails, je suis le seul à rester stoïque. Le montant des enchères dépasse en un éclair les 25 milliards, et clairement Clyde n'aurait jamais eu les moyens de se l'offrir, s'il l'avait voulu. Cela ne sert à rien d'enchérir, hormis pour forcer les autres à surenchérir. L'androïde s'éloigne de la table, se pose à côté de moi et contemple la scène : « Vous n'enchérissez pas ?

- Je suis venu un peu en touriste. J'ai abandonné ce milieu il y a quelque temps déjà… Et de toutes façons, je n'avais même pas la mise de départ. Alors, à quoi bon imiter les *pom-pom girls* avec ce bout de carton ?
- A moins que vous n'ayez une autre raison de ne pas enchérir ? »

Je ne sais pas qui commande l'humanoïde, mais la conversation commence à devenir personnelle. Un millier d'hypothèses et de scénarii tournent dans ma tête. Je lève quand même une fois mon carton pour montrer que

j'ai participé. Evidemment, dans la seconde qui suit, mon offre est déjà caduque.

Le compte à rebours arrive à terme, le robot se rapproche de la table. « Stop ! Félicitations au numéro 2, qui remporte cette petite fiole, et toute la logistique qui va avec, pour 849 milliards ! » Pas d'applaudissements, tout le monde sentirait que c'est ironique. Le porteur du numéro 2 se lève, il s'agit de Lady Peng, une redoutable cheffe des triades qui possède des ramifications dans tous les milieux corrompus, et qui offre des services de « protection » contre des pots-de-vin indécents. Deux gardes du corps l'accompagnent dans un bureau un peu plus loin sur le pont pour finaliser la transaction.

« Bien, ceci clôt la soirée. Chacun sera ramené exactement au lieu où nous lui avions donné rendez-vous. Vous pouvez patienter au pont inférieur le premier bateau, il reste à boire et à manger. Au plaisir de faire des affaires à nouveau avec vous ! »

Tandis que tout le monde redescend la tête toujours remplie d'idées maléfiques qui n'auront pas lieu à brève échéance, je reste assis. D'une part, je ne suis pas pressé, d'autre

part, ma tête à moi commence sérieusement à me faire mal à la révélation du produit. C'est censé être un procédé connu uniquement de l'agence, et si une personne est en mesure de vendre tout le package, c'est qu'il connaît ledit package. Soit c'est un employé actuel, soit c'est un ancien employé. Mais l'on m'avait certifié que notre mémoire était effacée au moment de quitter l'agence. Aaaaaah, tout s'embrouille dans mon crane !!!

Je me lève le dernier, saisit mon sac, me dirige vers l'escalier, et suis interrompu par un « Pas si vite, M. Clyde. Ou devrais-je dire… »

Paf !

Jour 4

Je me réveille, la bouche vaseuse, un mal de crane pire qu'après une cuite, et dans une position assez inhabituelle pour une nuit sur un bateau de luxe. Mes sens m'indiquent que, effectivement, là où je me trouve ne ressemble pas au bateau sur lequel je suis censé me trouver. Quel service haut de gamme vous

ferait passer la nuit assis, les mains liées au dossier, les chevilles aux pieds de la chaise, dans un hangar désaffecté ? Je me plaindrai à la compagnie !

« M. Clyde, bonjour. Avez-vous bien dormi ?

- Coup-ci, coup-ça, surtout coup derrière le crane…
- Hahaha, vous faites de l'humour dès le réveil ? J'aime ça. Savez-vous pourquoi vous vous trouvez dans cette situation, M. Clyde ? Enfin, je vous appelle ainsi, même si je sais que cela n'est pas votre véritable nom…
- Mais vous savez ce que je suis. Vous travaillez pour la CDA vous aussi ?
- Pas directement. Mais les nanomachines qui permettent à votre corps de changer d'apparence et de code ADN, voyez-vous, c'est moi qui les ai mises au point. La CDA a racheté le brevet et jamais, jamais, n'ai-je eu la moindre reconnaissance de mon génie !
- Et merde, un frustré du manque de notoriété… Ecoute, vieux, moi, ma spécialité, c'est l'infiltration dans les bandes organisées. Ton cas ne

m'intéresse p… » Je prends un coup dans les dents. Je remarque, un peu tardivement, qu'il tient mon revolver.

- Votre ironie ne vous sera d'aucune utilité, M. Clyde. Je dois m'absenter, et comme je suis bon prince, je vous laisse une bouteille d'eau avec une paille. Je vous la pose de manière à pouvoir vous hydrater. Vous m'êtes important pour la suite. Maintenant, veuillez m'excuser, je reviens dans quelques heures. »

Ma tête tourne, j'arrive à boire un peu d'eau, non sans peine. Ma capacité à réfléchir est proche de celle d'une éponge. Je remets un peu mes esprits dans l'ordre :

1. Ce gars a créé les nanomachines ;
2. Il a mon pistolet qui contient mon code génétique ;
3. Il veut me garder vivant.

Hypothèse la plus probable : il tient à commettre un méfait avec ma véritable apparence et me faire porter le chapeau !

« Ah, j'oubliais… » Il revient sur ses pas, passe derrière moi, me prend la main et pique mon auriculaire avec un aiguillon, comme sur mon pistolet. « Je dois néanmoins me créer un coupable en béton. Dorénavant, vous serez le plus grand criminel recherché connu sous le nom de Simon Hell. »

Oh put***… Oh put*** ! Ce type est l'ennemi public n°1 recherché mort ou vif sur 3 planètes et 5 satellites ! Si l'on me trouve sous cette apparence, je ne passerai même pas par la case tribunal ! A peine l'inventeur psychotique a-t-il quitté le lieu que je sens la transformation commencer sur ma main. La douleur est plus forte au vu de mon état, et j'ai une bonne heure à tenir avant la fin du processus… Autant qu'on m'achève tout de suite !

Enfin, le calvaire est terminé, mais mes douleurs physiques au crane et à la mâchoire, sans compter les lanières aux poignets et chevilles, sont persistantes. C'est l'une des pires transformations que j'aie vécues. Selon ses dires, j'ai un sursis de quelques heures. Comment me défaire de ces liens ? L'entrepôt est vide, pas un bout de verre ou de métal à l'horizon. Il ne me reste qu'à attendre…

Soudain, des lumières éclairent l'entrepôt depuis les cieux, des bruits d'hélicoptères résonnent de toute part. ça y est, mon espérance de vie s'amoindrit de seconde en seconde. La grande porte s'entrouvre, des silhouettes à peine distinguables à cause des projecteurs franchissent le seuil, armées jusqu'aux dents, et commencent à m'entourer. L'un d'eux passe derrière moi, et commence à me couper les liens, je n'y comprends plus rien… « Agent Mallory… Agent Mallory, vous m'entendez ? » Mais… C'est mon vrai nom, ça ! Mes liens défaits, je me sens défaillir, l'on me rattrape, me pose un masque à oxygène, et je m'évanouis de nouveau.

Jour 5

Le réveil paraît moins brutal que le précédent. Je me sens allongé, pas ligoté, j'ai bien moins mal aux extrémités. J'ai toujours le masque à oxygène, et la luminosité ambiante ne fait pas du tout penser à un entrepôt désaffecté. « Ah, agent Mallory. Bon retour parmi nous.

- Où… où suis-je ? Co… comment savez-vous qui je suis ?
- Oh, tout simplement parce que nous travaillons pour la même agence. Il y a un fait que vous et votre ravisseur ignoraient, c'est que récupérer votre apparence en mission déclenche une balise de localisation présente dans votre organisme, afin de faciliter votre exfiltration. Petite précaution, cadeau de la maison. C'est ainsi qu'on a pu vous récupérer.
- Donc… Je n'ai pas l'apparence de Simon Hell ?
- Pas du tout. Si votre ravisseur vous l'a fait croire, c'est qu'il avait ses raisons, et il n'imaginait pas que son plan aurait pu se retourner contre lui de la sorte. Quoi qu'il en soit, reposez-vous, vous avez été suffisamment malmené…
- Un instant, Monsieur. » Ma voix reste hésitante. « La vente concernait les nanomachines de réplication génomique de la CDA. C'est son inventeur derrière tout ça… L'acheteuse est Lady Peng…

- J'en prends note. Je mandate une équipe sur-le-champ. Reposez-vous, votre mission est terminée. »

Il quitte la pièce, qui ressemble à une chambre d'hôpital mais encore plus minimaliste. Je me retrouve seul. Une mission-suicide qui finit en *happy end* ? Cela semble trop beau, trop simple, trop « politiquement correct » pour être vrai. Mon instinct me souffle que quelque chose ne tourne pas rond… Est-ce que cet agent est réellement un agent, ou bien est-ce mon ravisseur déguisé qui aurait monté l'opération de sauvetage pour me faire baisser ma garde ? Avec plus de 800 milliards en poche, il peut allègrement se payer une milice pour orchestrer toute cette pantomime.

Je repense aux mots de Clyde, le vrai : « il n'y a pas de confiance, donc pas de traitres, chez les criminels. » Je ne suis plus en mesure d'attribuer ma confiance à qui que ce soit désormais. Le coup de la balise de localisation est-il véridique ? On en aurait forcément entendu parler en formation, et même on l'aurait su lors de l'injection des nanorobots. Et puis d'abord, ai-je réellement ma véritable apparence, même si mes mains et mes pieds

ressemblent à ceux d'origine, vu qu'il n'y a pas de miroir dans la pièce ? Aaaaaaah, tout est embrumé dans ma tête !!!

Je m'assois sur le bord du lit, respire un, même deux, bons coups, et commence à poser les certitudes :

1. Je n'ai plus l'apparence de Clyde Bones ;
2. Lady Peng a acquis la technologie de la CDA pour transformer ses sous-fifres ou ses prisonniers en clones génétiques à merci.

Ensuite, les incertitudes :

1. Je ne sais pas si j'ai mon apparence ou celle de Simon Hell, ou encore quelqu'un d'autre ;
2. Je ne sais pas si j'ai une puce de localisation implantée en moi ou pas ;
3. Je ne sais pas si cet agent était de la CDA, ou l'ingénieur, ou quelqu'un d'autre ;
4. Je ne sais pas si la mission est un succès ou un échec ;
5. Si la mission est un échec, je ne sais pas pour quelle raison l'on me maintient en vie et en isolement ;

6. Je ne sais pas si la vente était une diversion, ou un moyen de lever des fonds pour un plan nécessitant des moyens colossaux.

Je me sens comme Ace Anderson et Dick Kowalski dans le premier épisode de la vieille série animée *Funky Cops*, alors qu'ils piétinent sur une enquête de vol massif de voitures : « Une fois qu'on connait le où, le quand, le comment et le pourquoi, c'est facile de trouver le qui et le quoi. » « Absolument, sauf qu'on ne connaît rien de tous ces trucs-là… » Et vu comment vont se dérouler les prochains événements, on ne les connaîtra probablement jamais…

Un simple trou

Ecrit en avril 2026, à la suite d'un rêve.
Science-fiction d'anticipation, judiciaire.

J-1

« Accusés, levez-vous ! » Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? Que se passe-t-il ? Que fait-on ici ?

Je m'appelle David. Je suis chercheur en exobiologie, comprenez que je m'intéresse à la vie hors de la planète Terre. Il y a environ 3 mois, ma famille et moi-même avons été envoyés sur le satellite artificiel PE2 afin d'étudier divers aspects de la vie extra-terrienne : cultivation des plantes, recyclage de l'air, adaptation du rythme circadien, adaptation de la faune à différentes échelles, etc. J'avais étudié pendant des années les projets antérieurs comme *Biosphere II*, et suis celui qui ai proposé de réitérer l'expérience, non pas sur Terre mais dans l'espace. Les technologies ayant suffisamment bien évolué

pour éviter un entraînement d'astronaute à quiconque souhaite se rendre dans l'orbite basse, le successeur de la Station Spatiale Internationale baptisé *Project Earth 2* a vu le jour en 2039.

Nous étions 6 à avoir embarqué ce jour-là : mon épouse, nos deux enfants en bas-âge, le frère de mon épouse et sa fille juste majeure. Cela faisait un panel assez varié d'âges et de conditions physiques pour cette expérience sur le long terme. Tout se passa comme prévu, de notre arrivée à la zone de décollage à notre débarquement satellitaire. Chacun connaissait ses tâches, nous transmettions notre rapport quotidiennement sur tous les sujets traités, les états de santé physique, psychologique et émotionnel. Même à 440 km d'altitude et à 28 000 km/h, on peut organiser des appels vidéo d'assez bonne qualité.

La météo pouvait perturber de manière ponctuelle les communications, ainsi que l'amincissement de la couche d'ozone qui rendait la surface de plus en plus sensible aux vents solaires. Rien d'alarmant, il suffisait d'attendre quelques minutes pour se trouver à 1000 km de là et recommencer. Cela peut sembler fou, mais heureusement que l'on

vogue à une telle vitesse, sinon nous tomberions comme une pierre !

Mon épouse Jennifer s'occupait principalement de nos enfants, et profitait de leurs siestes pour avancer sur les analyses microbiologiques. Harry, son frère, et sa fille Pam, étudiaient davantage les végétaux, tandis que je m'attelais à l'inspection permanente de la structure. Tout était hautement améliorable, malgré les progrès accomplis depuis les anciennes tentatives, en sachant que de nombreux changements ne pourraient être appliqués pendant notre séjour au vu de la complexité de la logistique.

Les derniers jours, la communication était de plus en plus mauvaise, malgré les tentatives répétées en différents endroits du globe. Cela nous a surpris mais rien de plus. On a beau se tenir informés des phénomènes météorologiques et cosmiques, certains aspects techniques restent du domaine de l'ésotérisme. Heureusement que les communications écrites restent fiables. Hier matin, le dernier message reçu ne laissait absolument pas présager ce qui allait nous arriver : une navette décide d'accoster au satellite, sans que nous soyons informés. Dans l'enceinte du satellite

débarquent plusieurs personnes en tenue de protection maximale, et m'embarquèreent avec Harry et Pam, laissant ma femme et mes enfants seuls à bord du satellite. Nous avions beau nous débattre et poser des questions, rien n'y a fait : nous avons fini menottés et ramenés sur Terre dans la plus grande des ignorances.

A peine atterris sur une zone dédié de l'aéroport Dulles en Virginie, plusieurs voitures nous ont escortés jusqu'au bâtiment de la Cour Suprême des Etats-Unis d'Amérique à Washington. Toujours le même silence, les mêmes questions sans réponses, et le sentiment grandissant d'être inculpés de quelque chose dont on ignorait tout. L'on ironisait en se demandant si l'un d'entre nous avait omis d'arroser les plantes ou de nourrir le chat avant de partir, tant la situation était absurde.

Le soir, après un repas digne des pires *fast-foods*, alors que nous nous apprêtions à passer la nuit en garde-à-vue, et que les questions sur le pourquoi de notre présence ici et la situation de ma famille là-haut me taraudaient l'esprit, mon avocat est venu nous rendre visite, le regard vide et fuyant. « Stephen ! *Holly shit*, que se passe-t-il ? Pourquoi on est là ? C'est quoi ce

fucking merdier ? » Mais il ne répondit pas, et baissa encore plus le regard. Dans toute ma rage, je l'empoigne à travers les barreaux et lui hurle dessus de nous répondre. Les matons s'y sont mis à trois pour nous séparer. La chemise déchirée et l'arcade sourcilière ouverte après sa rencontre avec un des barreaux, Stephen daigne enfin lâcher quelques mots, sous la douleur. « Je peux rien pour toi…

- Alors celle-là, c'est la meilleure ! Tu ramènes tes fesses et tu peux même pas nous dire, à tous les trois qui avons été "kidnappés" et traités comme les pires des criminels, la raison de notre présence ici ?
- C'est… C'est tellement dingue que…
- Putain, accouche, merde ! De quoi nous accuse-t-on, bordel ?!?
- De… crime… contre l'humanité… »

Un silence glacial a envahi l'espace. On entend les mouches voler, et vu l'hygiène du lieu, elles sont nombreuses. Peut-on m'expliquer comment trois personnes qui ont passé les derniers mois de leur vie à faire joujou dans un satellite pourraient être responsables d'un quelconque génocide sur Terre ? Le chef d'accusation était tellement

énorme que tout le monde, même les gardiens, sont restés sous le choc. Stephen a profité de ce flottement pour se rhabiller et quitter les lieux, en murmurant qu'il était désolé et qu'il n'aurait pas dû venir. C'est évident que lui-même ne croit pas une seule seconde à cela. Chacun a repris son poste tandis que Harry, Pam et moi-même, allions passer la nuit totalement décontenancés, à nous remémorer les trois derniers mois et nous demander où nous avons pu merder.

Jour J

« Accusés, levez-vous ! » Nous voici donc sur le banc des accusés, sans motif ni défense. 9 personnes, 18 yeux, sont fixés sur nous comme si nous avions violé leurs enfants. La situation est simplement inénarrable. La pression subie est à la limite du soutenable. « Vous êtes ici sous le chef d'inculpation de crime contre l'humanité. La Cour ici présente jugera dans votre responsabilité vis-à-vis de la mort de plus d'un milliard d'individus au cours des deux derniers mois. »

Goddamn motherfucking piece of shit from bloody hell! Jamais personne d'entre nous n'a entendu quoi que ce soit concernant cette situation durant tout le séjour là-haut ! Si c'est un canular, déjà il est de très mauvais goût et en plus bien trop gros pour justifier une telle mise en scène. On se regarde tous les trois, estomaqués, muets comme des carpes, comprenant encore moins ce qu'il nous arrive. « Que plaidez-vous ?

- Euh… là, comme ça, à froid… non coupable ? » Je prends la parole, difficilement. Les autres juges commencent leurs messes-basses, la juge Suprême tape du marteau.
- Silence ! Mr. Carrigan, vous n'avez sincèrement aucune idée de pourquoi vous êtes là tous les trois ?
- Absolument aucune. Et d'ailleurs, aucun avocat ne nous a été commis, même pas le mien qui s'est retiré de l'affaire…
- En effet, et Me. Bishop ne vous tiendra pas rigueur de votre geste à son égard hier soir…
- Pourquoi ma femme et mes enfants sont-ils toujours là-haut ?

- A cause d'une clause que vous avez signée tous les quatre lorsque vous avez accepté la mission. J'ai ici un exemplaire de votre contrat, je cite, en page 43 : "Article 68, paragraphe 3, alinéa 2, tiret 7 : en cas de force majeure, la responsabilité incombera à David Carrigan, Harry et Pam Ellington, afin que les personnes mineures au moment des faits disposent toujours d'un adulte de confiance pouvant s'en occuper."
- Vous vous souvenez d'avoir lu ça, tous les deux ? » Je me retourne vers Harry et Pam. Les deux hochent la tête, négativement. « Et donc, Mme la juge, comment aurions-nous pu à 440 km d'altitude interférer de quelque manière que ce soit sur la surface du globe ? »

La juge fait un geste, les lumières se tamisent, un vidéoprojecteur illumine un rideau blanc. Une image apparaît. « Reconnaissez-vous ce qui est affiché ?

- Oui, c'est un tardigrade. » Harry prend la parole. « Cette espèce est activement

étudiée afin de comprendre sa résistance aux conditions extrêmes.
- Exactement. » L'image change. « Et là, reconnaissez-vous ce qui est affiché ?
- Euh… Cela ressemble aussi à un tardigrade, mais une variante que je ne reconnais pas. Cela étant, je ne suis pas non plus un spécialiste en la matière…
- Cette souche provient avec une forte probabilité de votre satellite, et plusieurs experts s'accordent à dire que leur entrée dans l'atmosphère, sous l'action de la chaleur et des rayons cosmiques, les aurait altérés génétiquement au point d'avoir accéléré leur croissance, leur reproduction et leur capacité digestive, au point de s'attaquer à tout ce qui est vivant sur la planète. Commencez-vous à comprendre où je veux en venir ? »

Nous nous concertons tous les trois. Les tardigrades sont surtout la spécialité de Jennifer, et s'il y avait eu un incident, nous sommes intimement convaincus qu'elle nous en aurait parlé, et que cela aurait fini le jour-même dans le rapport journalier. « Votre

Honneur, bien que nous ayons l'aptitude à comprendre les propos énoncés, nous tenons à vous rappeler que la spécialiste en microbiologie de notre groupe n'est pas présente…

- Oh, nous le savons très bien. Et nous ignorons pourquoi aucun rapport ne mentionne la "perte" de ces petites bêtes. Auriez-vous une explication à nous fournir, M. Carrigan ?
- Nullement, et nous nous disions exactement la même chose entre nous. Le mieux serait de l'appeler directement, je suis certain qu'elle est morte d'inquiétude à l'heure qu'il est.
- Nous n'y manquerons pas. Afin que vous compreniez l'ampleur des dégâts, et comme rien ne peut concrètement nuire à ces… nuisibles, la moitié de la population terrestre pourrait disparaître d'ici la fin de l'année. » Les messes-basses s'intensifient. La juge frappe à nouveau du marteau. « Que l'on lance une communication vers le satellite PE2, tout de suite ! »

Le vidéoprojecteur affiche l'écran d'attente de communication que nous connaissons tous

les trois. Les secondes semblent durer des heures. Enfin, l'image apparait, de très mauvaise qualité. Le son est hachuré, incompréhensible. On reconnaît à peine Jennifer tant l'image est instable et déformée. A première vue, elle a l'air de bien aller. Puis, la connexion est coupée. Quelques secondes plus tard, elle tente une connexion depuis là-haut. Le son et l'image sont bien meilleures. Je n'ai jamais compris pourquoi, selon qui appelle, la qualité des communications pouvait autant varier, c'est déjà le cas avec nos téléphones portables. Ils ont probablement dû utiliser la même technologie…

« Chéri, ça va ? Tu m'entends ? Que se passe-t-il ? Où êtes-vous ? Allo ?

- Mrs. Carrigan, je suis Allison Garner, la Juge Suprême des Etats-Unis.
- La Juge Suprême ? Mais… pourquoi ?
- Avant toute chose, jurez-vous de dire toute la Vérité et rien que la Vérité ?
- Evidemment, je le jure !
- Bien. Mrs. Carrigan, accepteriez-vous de nous parler des tardigrades ? Comment les étudiez-vous dans le satellite ?
- Oh, euh… C'est très varié, certains sont dans des boites de Pétri, d'autres

sont en sommeil dans le congélateur, d'autres sont en cryptobiose, comme une mort simulée, dans le vide…

- Comment ça, "dans le vide" ?
- Oui, nous avons un réservoir microperforé à l'extérieur du satellite qui contient plusieurs milliers d'individus, mais je n'ai pas encore travaillé sur eux…
- Et ce réservoir, est-il toujours là ?
- Attendez, je vais regarder… » Jennifer s'éloigne du champ de la caméra.
- Pendant ce temps, M. Carrigan, vous qui avez la charge de l'inspection et des améliorations du satellite, aviez-vous connaissance de ce réservoir ?
- Bien évidemment, bien qu'il soit difficilement accessible car il doit rester au maximum hors de notre zone de travail pour maintenir la relation entre les êtres étudiés et le vide spatial. Un sas permet de les rentrer quand nous le jugeons nécessaire.
- Et il ne vous a jamais paru nécessaire de les rentrer depuis que vous êtres arrivés ?
- Les protocoles expérimentaux sont très stricts, Mme la Juge. Il est

important de limiter les manipulations afin de ne pas "contaminer" les échantillons…

- Allo ? » Jennifer revient, inquiète. « Je suis désolée, je… J'ai lancé le protocole de rentrée du réservoir dans le sas, et celui-ci est percé, probablement par un débris ou un météore… Je l'ai immédiatement remis dehors pour éviter toute contamination… Allo ? Mme le Juge ? »

Un silence remplit la salle. Bien que l'origine des tardigrades ait été révélée, la question de la responsabilité devient plus épineuse. « Merci, Mrs. Carrigan. Vous pouvez disposer.

- Attendez, comment va mon mar… »

Avec la douceur et la considération d'une guillotine, la communication est interrompue abruptement. Il est clairement établi que la faute revient à la conception même de ce réservoir qui n'a pas résisté à la rencontre avec un objet céleste. On se regarde tous les trois, et bien que nous comprenions que nous n'avons

rien à nous reprocher, il est malheureusement évident que quelqu'un devra porter le chapeau, aussi futile que cela soit.

Alors que les juges s'apprêtent à sortir pour ajourner l'audience, Harry les interpelle : « Un instant, Votre Honneur !

- Oui, Mr. Ellington ?
- Peut-on, au moins, comprendre comment les tardigrades se sont retrouvés à envahir la Terre ? » Les juges se rasseyent.
- Selon les experts, un nombre suffisamment important de tardigrades mutants ont atterri dans le réservoir d'eau du plus grand barrage de notre pays, qui sert, comme vous vous en doutez, à la production d'eau en bouteille et en gallons, notamment celles délivrées dans les avions. L'eau agissant comme incubateur, toujours selon eux, ils se seraient multipliés à vitesse grand V. Les industries agroalimentaires ont mis plusieurs semaines avant de s'apercevoir qu'ils résistaient aux traitements d'assainissement de l'eau et étaient toujours présents dans les produits commercialisés. Résultat : des

centaines de millions de personnes les ont ingérés et ont été… » Alisson se retient d'un borborygme. « Dévorés de l'intérieur. Certains soupçonnent même que le tardigrade pourrait se "transmettre" par les airs, comme les virus grippaux… Et au moment où je vous parle, aucune solution viable n'est envisagée. Même l'incinération ne les tue pas ! »

Allison laisse couler une larme, en joignant ses mains devant son visage. Sa peur et son désespoir à peine dissimulés sont transmis à toute la salle, qui réagit comme elle. « Votre Honneur, peut-on rappeler mon épouse, s'il vous plait ? » D'un geste, elle ordonne une nouvelle connexion avec le satellite. Par chance la connexion est bonne du premier coup. « Allo ? Mme le Juge ?

- Jennifer, je vous rappelle en tant qu'experte. Je vous en conjure : dites-nous qu'il existe un moyen de tuer un tardigrade !
- Oh… Euh… Hormis de vieillesse, dont on estime l'espérance de vie entre 12 et 30 mois, on les sait résistant à quasiment tout : vide, pression,

déshydratation, radiation, sel, produits toxiques… C'est quelque part une forme de vie ultime. On sait simplement qu'ils ont besoin de temps pour s'acclimater à un réchauffement de leur environnement, mais s'ils ont survécu à une entrée dans l'atmosphère, rien n'est moins sûr… Je réfléchis, là, comme ça… Allo ? Mme le Juge ? Allo ? David ? Chéri ? Harry ? Vous me recevez ? Allo… Je n'entends plus rien… *Fucking* connexion… Allo ? Et merde, les petits se réveillent… Je vous reprends vite, désolée… Oui, oui, je suis là, je sais que papa vous manque… *Shhh*, tout va bien… »

La Pancarnergie

Ecrit en avril 2026
Uchronie, thriller

Jour 1

Je suis né à la fin des années 1960. Autant vous dire que mon enfance a été doucement bercée par le « *Pouvoir des Fleurs*, » la paix, l'amour, les communautés libertines et les odeurs qui font tourner la tête. J'ai la certitude que mes parents sont génétiquement les miens, mais je peux douter quant à mes plus jeunes frères et sœurs… Et je pense ne pas être le seul dans ce cas ! Ce qu'il est important de retenir, c'est qu'en tant qu'enfant, on vit selon la philosophie des parents, et parmi les principes qui étaient tendance à cette époque, le végétarisme primait, et j'ai découvert le goût de la viande assez tard dans ma jeunesse !

Dans leur idéal de paix et d'amour, tuer des animaux était aussi criminel que d'envoyer des soldats à la guerre. L'expansion de

l'industrie agro-alimentaire, et la maltraitance animale inhérente, ajoutait de l'eau à leur argumentaire. J'ai appris, bien plus tard, que leur idéologie alimentaire pouvait s'apparenter à un retour à notre nature animale profonde, à savoir que nous descendons de primates frugivores : nos molaires et notre long intestin grêle en sont des signes évidents. Nous serions aussi bien adaptés pour manger de la viande que les pandas du bambou !

Et les années ont passé, le mouvement « hippie » s'est étiolé et l'on appelle ceux qui tentent encore de retrouver cette insouciance et ce retour à soi des « bourgeois-bohèmes » ou « bobos. » La télévision a promu, sous forme publicitaire, diverses catégories alimentaires, et la viande en faisait partie. Comme si la population avait amoindri sa consommation et qu'il fallait maintenir la filière, alors que le nombre d'agriculteurs diminue année après année ! Personnellement, depuis que j'ai pris mon indépendance, je mange de la viande à tous les repas, et j'aime ça.

Nous sommes maintenant en 2010. Le monde découvre les smartphones, les réseaux sociaux, les contenus viraux, l'immédiateté médiatique et la création de tendances aussi

absurdes que dangereuses. Il devient plus facile de faire porter sa voix et rallier des personnes à sa cause, surtout quand les porte-voix emploient la manière forte. Les émeutes augmentent, les revendications se multiplient tant par leur nombre que leur objet, et la condition animale ne fait pas exception. La loi L214 votée le 8 mai dernier, et concernant la protection des animaux, a même donné son nom à une association qui dénonce la maltraitance animale dans son exploitation alimentaire. Nous ne parlons pas ici des essais en laboratoire, des tests de cosmétique ou la fabrication de fourrures…

Mon épouse est membre de cette association, et bien qu'elle défende une alimentation exempte de viande ou de production animale, elle ne m'empêche pas d'en manger. La bonne intelligence fait que nous n'imposons pas à l'autre nos préférences, à condition que la viande soit issue de producteurs locaux et soucieux du bien-être animal. A nous deux, l'on pourrait se qualifier de « flexitariens » : je contribue à maintenir à ma petite échelle l'activité d'un éleveur sans me mettre à dos L214 !

Un soir, alors que nous dînons et racontions nos journées respectives, moi en tant que professeur d'universités spécialisé en paléoanthropologie et elle entre ses diverses activités de bénévolat, elle reçoit un SMS d'un des membres de l'association, avec le lien vers un article universitaire. Elle commence à le lire, et son anglais n'étant pas très bon, elle me demande de le lui traduire. J'enfile mes lunettes de presbyte et commence la lecture. Puis je m'arrête de lire à voix haute et continue dans ma tête. « Pourquoi t'arrêtes-tu ?

- Excuse-moi, qui t'a envoyé cet article ?
- Jo, de L214. Il bosse en parallèle dans un laboratoire spécialisé en virologie et infectiologie. Pourquoi ?
- Je me permets de le lire, et je t'explique après. »

Je me transfère le lien vers mon téléphone, lui rends le sien et pars dans mon bureau, sans mot dire. Je laisse en plan notre dîner, peu soucieux que mon assiette finisse au compost, pour le plus grand plaisir des lombrics et des champignons. Elle me regarde sortir de table, choquée, et j'entends à travers la porte qu'elle appelle son ami Jo, pour comprendre. Il semblerait qu'elle est tombée sur son

répondeur. Cela m'arrange. J'attaque la lecture plus en profondeur de l'article, toujours avec mes prothèses oculaires sur le nez.

L'article traite de tiques. Et, à ce que je sache, L214 n'en a un peu rien à faire des tiques, la maladie de Lyme n'étant pas leur priorité. A moins que l'on exploite les tiques pour l'alimentation humaine et qu'elles souffrent de maltraitance, je ne sais pas pourquoi ce Jo lui a envoyé cela. Je continue la lecture. De nombreuses notions me sont étrangères et me gênent à la compréhension du texte.

Enfin, bien plus loin dans le texte, quatre mots compréhensibles m'éclairent sur le fondement de l'article, et le lien possible avec l'association : « allergie à la viande. » Certaines variétés de tiques, comme celle de la famille des *Ixodidae* rendent les victimes de leurs morsures allergiques à la viande, plus précisément à la molécule α-gal[3] présente dans la viande, de manière irréversible.

J'interromps ma lecture, ôte mes lunettes, et me mets à réfléchir. C'est une activité qui me

[3] galactose-alpha-1,3-galactose

demande beaucoup d'efforts, mon quotidien se résumant à noyer mes étudiants de connaissances déjà acquises. Je remets les informations dans le contexte :

1- L214 défend les animaux voués à être consommés.
2- Des tiques peuvent rendre les personnes allergiques à la viande.
3- Ma femme est végane.

Soudain, je sens mon souffle se couper, mon cœur battre la chamade, ma peau transpirer. Je n'arrive pas à me lever de mon siège. Mes yeux sont grands ouverts, j'ai la sensation de faire une attaque, même si je n'en ai jamais eu de ma vie. Que ce n'est pas bon de vieillir, j'ai à peine soufflé mes quarante-deux bougies ! Ma femme arrive en trombe dans le bureau, me prend la main, me hurle dessus. Je l'entends et la vois à peine, mon corps refuse de se calmer. Elle essaye de crier pour me ramener à la raison, et une gifle à m'en décrocher une couronne a finalement raison de ma tétanie.

« Tu m'as fait peur, bordel ! Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang de bonsoir ? » Oui, on

peut avoir des valeurs morales et un caractère très forts.

Je reprends peu à peu mes esprits, me repositionne convenablement dans ma chaise et recrache la couronne qui a souffert du geste l'amour de mon épouse. « Je crains d'avoir compris ce que Jo t'a envoyé.

- D'accord, et était-ce une raison pour te mettre dans cet état ?
- Oh que oui. Je retourne dans le salon, je prends un verre d'eau avec une aspirine, et je te raconte. »

Elle me tient le bras, car son altruisme n'a d'égal que son franc-parler, et m'aide à m'asseoir, avant de me porter le verre et le comprimé, que je dissous dans le contenu. Et contemplant l'effervescence qui m'ancre dans le présent, je lui explique.

« L'article parle d'une maladie transmissible par les tiques, autre que la maladie de Lyme, et qui rendrait les personnes mordues allergiques à la viande, au point que leur seule planche de survie est de ne plus du tout en consommer.

- C'est ce que font déjà les végans comme moi, non ?
- Non, les végans le font par choix, par conviction ou par goût. Si tu mangeais mon repas, peut-être n'aimerais-tu pas, mais tu n'en mourrais pas. Là on parle d'allergie. Comme des personnes capables de mourir en ingérant des arachides ou en se faisant piquer par une guêpe.
- OK, je saisis la nuance. Et ?
- Imagine que l'on arrive à extraire et reproduire la toxine capable de rendre la population allergique à la viande. L'on obtiendrait le Graal de tout extrémiste qui prône le véganisme !
- Bah, si tout le monde devient végan, le monde ne s'en porterait que mieux…
- Là-dessus, je te rejoins. Maintenant, imaginons qu'un groupuscule de fanatiques mette au point une arme capable de faire ingérer cette toxine rapidement partout dans le monde. Combien de personnes mourront avant de prendre conscience du problème, en sachant que toute personne infectée sera allergique à vie ? Quelles vont être les conséquences sur l'agriculture et

l'élevage mondiaux ? Que deviendront les animaux qui étaient vouées à l'alimentation ?

- Mais tu fabules, mon pauvre ami…
- J'espère, mais dans ce cas, dans quelle optique ce Jo t'a-t-il envoyé cet article ?
- Mais qu'est-ce que j'en sais, moi ? On fait partie de la même association, on défend le droit des animaux, c'est tout…
- Sauf s'il voit dans cet article un moyen de pousser à l'extrême quelque conviction pro-végane, et dans le fait de te l'envoyer de recruter des partisans.
- Pfff, n'importe quoi. Jo, un terroriste ? J'aurai absolument tout entendu !!! »

Et elle quitte la table en furie, bousculant la table et renversant mon verre d'eau sur mes jambes. Je suis quitte non seulement de me reprendre un verre d'eau et une nouvelle aspirine, mais en plus de changer mon pantalon ! Je sais que, dans ces moments-là, le canapé du salon sera ma chambre pour cette nuit, et que demain, elle viendra toute mielleuse se confondre en excuses pour son

comportement sanguin. Un vrai paradoxe pour une personne ne mangeant pas de sang !

Je prends donc une couverture, un oreiller, un roman de Tolkien, et attend patiemment que le marchand de sable fasse son office. Rien de tel qu'une bataille entre des orcs, des nains et des elfes pour se changer les idées…

Jour 2

Un susurre vient m'extirper en douceur des bras de Morphée : « Mon p'tit bichon, je suis désolée pour hier… Ne bouge pas du canapé, je t'apporte ton petit déjeuner. » Mon épouse est tellement prévisible, et tout aussi adorable… Cela compense bien ses sautes d'humeur sporadiques. Et entre deux extrêmes, je préfère la savoir aussi énergique et motivée !

Je déroge à sa demande de rester sur le canapé le temps de satisfaire un besoin vésical[4],

[4] Qui se rapporte à la vessie.

me débarbouiller de la chassie[5] et enfiler un peignoir un peu plus décent que mon caleçon. Alors que je retourne sur le canapé, un jus d'orange fraîchement pressé et quelques tartines grillées et beurrées m'attendent, posées sur un plateau sur la table basse. En posant mon séant, je me dis que ce serait un gâchis de reparler de l'article d'hier, et décide de laisser ce sujet en dehors de nos conversations, tant qu'elle ne le relance pas d'elle-même. Cela ne m'empêchera pas de farfouiller dans mon coin à mes heures perdues, à savoir quand je serai de surveillance de partiel… Vivent les ordinateurs portables et le Wi-Fi !

Je ne peux me contraindre à déjeuner seul dans mon coin, je porte le plateau et m'en vais rejoindre ma chère et tendre dans la cuisine. Bien qu'elle fût déjà ravie de me faire plaisir, je la sens encore plus émue que je ne profite pas de sa gentillesse seul dans mon coin. Ce sont ces petits moments qui me plaisent, et me convainquent de la chance que j'ai de partager sa vie autant qu'elle partage la mienne.

La journée se déroule comme une journée normale, avec nos rituels de préparation autour

[5] Matière gluante qui colle les paupières.

de la toilette et de l'habillage, et nos activités respectives d'enseignant et de bénévole. Je profite néanmoins de ma pause déjeuner pour chercher d'autres articles universitaires sur ce sujet qui me brûle les neurones depuis hier soir, et hormis quelques cas cliniques recensant cette allergie sans mettre en avant son origine, pratiquement personne n'en a entendu parler. A moins de demander à des spécialistes comme Jo, je n'en apprendrai pas davantage. C'est frustrant, ma curiosité n'est pas assouvie et mon inquiétude grandit. Du coin de l'œil, je regarde la télévision du réfectoire qui diffuse en continu des chaines d'information, dont les sujets favoris tournent autour de manifestations, de bavures policières et autres piquets de grève. Je me demande si la consommation de viande a un réel impact sur le comportement « sauvage » de l'Homme, et s'il y a des végans parmi les émeutiers et les forces de l'ordre. C'est dire à quel point l'article m'obsède ! J'étais tellement absorbé dans la matinée que mes élèves devaient lourdement insister pour me sortir de ma spirale mentale !

Alors que je m'apprête à quitter table pour rejoindre mes élèves de l'après-midi, un collègue à moi, spécialisé en psychologie comportementale, vient me saluer. L'occasion

est trop belle pour ne pas lui poser la question qui me brûle les lèvres comme une cigarette sans filtre qui arrive à terme.

« Donc, tu me demandes s'il y a un lien entre alimentation et violence. La question est complexe et, en aucun cas, peut être répondue de manière binaire et tranchée. De mémoire, très peu d'études ont réellement traité le sujet, mais l'on sait que, notamment, le microbiote intestinal influence le comportement lorsque les bactéries remontent au cerveau par le nerf vague. L'on parle d'ailleurs de "deuxième cerveau", ce n'est pas anodin. Dans un autre axe d'approche, il faut aussi faire la différence entre violence individuelle et violence collective, l'effet de groupe incitant même les plus sages d'entre nous. Enfin, il faut tenir compte de l'âge des sujets, des critères alimentaires comme la qualité de transformation, des conséquences sur le court et le long terme, sur l'impact des antécédents de violence, etc. »

Bien qu'il apporte de l'eau à ma lanterne et éclaire mon moulin de notions auxquelles je n'avais pas pensé, je ne suis pas plus avancé. Et malheureusement, je ne peux pas non plus trop me permettre d'arriver en retard à mon

prochain cours, donc je garde mes interrogations en suspens pour une prochaine fois.

L'après-midi ressemble à la matinée. Rien à faire : impossible de rester concentré sur le cours et les questions des élèves. Une chance que je n'avais pas de cours magistral, il se serait résumé en un immense marmonnement de ma part. La cloche retentit, mes élèves sortent, et l'une d'elles vient me voir : « Ça va, monsieur ?

- Pas trop, non. J'ai l'esprit ailleurs, un problème qui me tarabuste depuis hier soir et je n'arrive pas à le sortir de ma tête…
- C'est un problème de paléoanthropologie ?
- Pas vraiment, plutôt sur une théorie médicale. Mais je n'ai pas les connaissances pour confirmer ou infirmer ce que j'ai lu, mais si cela s'avère, on a du souci à se faire. Et je ne pense pas que mes collègues ici aient les connaissances et compétences pour me renseigner.
- Sur ce point, vous avez raison, ce n'est pas une fac de médecine ici. Mais vous inquiéter n'apportera aucune réponse non plus. Je vous proposerais bien de

nous rejoindre, avec d'autres élèves, ce soir chez moi pour se rouler un petit joint, mais je ne crois pas que cela dans vos principes…

- N'oubliez pas, mademoiselle, que j'ai aussi été étudiant, bien avant vous. Merci pour votre proposition, je pense qu'une séance de sport me fera aussi le plus grand bien. »

Nous quittons la salle. Au lieu de prendre le bus pour rentrer, je préfère marcher, même si cela me prendra plus d'une heure. J'espère que cela me videra la tête et m'apportera un peu de calme. J'envoie un message à mon épouse pour l'informer que je rentre à pied, qu'elle ne s'inquiète pas si je ne suis pas là à son arrivée. C'est mon côté prévenant.

A peine ai-je envoyé le message qu'une camionnette noire s'arrête brusquement à ma hauteur : plusieurs personnes cagoulées en sortent rapidement, m'alpaguent, me cachent la tête et me jettent dans le véhicule, avant de repartir en trombe. Je fais tomber mon téléphone et ma sacoche dans l'action. Impossible d'appeler à l'aide. On me lie les mains dans le dos. Je ne vois rien, et je

n'entends personne parler, juste le véhicule qui fonce et les pneus qui crissent. Je ne comprends rien à ce qu'il se passe. Je suis secoué dans tous les sens. Le trajet semble interminable. Je me cogne la tête à chaque soubresaut du fourgon.

Enfin, tout s'arrête. L'on ouvre la porte, l'on me fait sortir de force, je manque de tomber plusieurs fois. L'on me traine sur une assez longue distance, l'on me fait descendre un escalier non sans mal, et finalement l'on me pose avec virulence sur une chaise, avant de m'attacher à ladite chaise et de m'ôter mon masque. On dirait une cave toute bétonnée, les tuyaux suintants, les rats grouillants, une lumière faiblarde n'éclaire qu'une infime partie du lieu, dont ma personne. Sans pouvoir les voir, je sens la présence de deux personnes derrière moi. J'ai mal de partout, je dois avoir des bleus sur tout le corps. Une silhouette se rapproche tout en restant dans l'ombre. Impossible de voir son visage.

« Bonjour, M. Inward.
- Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?
- Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

- Vous en avez de bonnes… Je suis un simple professeur en paléoanthropologie, pas un criminel !
- Mais vous êtes pire qu'un criminel, M. Inward. Vous êtes une menace !
- En quoi serais-je une menace ? Dans mon métier, le dernier à avoir été une menace s'appelait Charles Darwin…
- Ne jouez pas au plus malin avec moi. Vous savez quelque chose que vous n'auriez pas dû savoir, et c'est ce qui fait que vous êtes ici maintenant. Vous ne voyez toujours pas où je veux en venir ?
- Attendez… Vous parlez de l'article ? C'est vous, Jo ? Alors ma présomption d'infection de la population pour la forcer à devenir végane est réellement votre projet ? Vous êtes un grand malade ! » L'on m'assène un coup sur la tête pour me faire taire.
- C'est le monde qui est malade, M. Inward. Je ne cherche qu'à le guérir de ce fléau qu'est la viande. Un monde sans viande au repas deviendra un monde sans violence !
- Je retire ce que j'ai dit : vous n'êtes pas malade, vous êtes carrément givré… »

Un autre coup, plus fort encore, me fait à nouveau taire.

- Allons, messieurs, ne tuez pas notre invité. Pas encore. Cela ne dépend que de vous, M. X. Je vous offrirai une et une seule opportunité de ne pas voir votre femme finir comme nourriture pour les rats. Personnellement, je n'ai aucun projet à rendre les autres animaux végans.
- Qu'attendez-vous de moi ?
- Patience, M. Inward. Nous avons tout le temps. Toute proposition que je vous ferais maintenant sera nécessairement refusée. Je repasse vous voir plus tard. »

D'un signe de la main, il invite ses sbires à le suivre, me laissant seul dans cette atmosphère froide et humide. Derrière eux claque une lourde porte en métal. J'ai la certitude qu'appeler à l'aide reviendra à pisser dans un violon. Dans quelle galère me suis-je fourré !

Si juste avant ça, j'avais comme obsession la possibilité d'une guerre toxicologique, maintenant mon esprit est hanté par la peur de

sombrer dans la folie. Je me concentre sur le tic-tac de ma montre, et je compte les secondes pour avoir les minutes, puis les minutes pour avoir les heures. Je sais, approximativement, que je suis là depuis 17h30, vu que je suis sorti de la fac peu après 17h00, et que l'on a roulé environ 15 minutes. Je sais que je n'ai aucun moyen de joindre qui que ce soit. Je sais également que ma femme est potentiellement en danger en côtoyant Jo, surtout si je refuse sa proposition, quelle qu'elle soit. J'ignore combien de temps je vais rester ici, mais je suppose que cela va dépendre de ma force mentale, ma capacité à résister à accepter la proposition de Jo. J'ignore si l'on infligera des tortures pour me briser. J'ignore ce que fera mon épouse quand elle s'apercevra que je ne rentre toujours pas ; malgré nos années de vie commune, la situation ne s'est jamais présentée. J'ignore si quelqu'un a été témoin de mon enlèvement, tout semble s'être passé si vite.

Le temps avance. Je suppose qu'il est presque 19h00. Certains rats jouent les curieux et viennent voir ce qui est posé sur cette chaise en pleine lumière. La grande porte en métal grince de tous ses gonds, faisant fuir ma compagnie. Plusieurs personnes franchissent le

seuil, font bien attention de contourner la lumière afin que jamais je ne puisse les identifier. L'un d'eux passe de nouveau derrière moi et me donne à boire de l'eau au moyen d'une bouteille plastique. Deux autres apportent ce qui ressemble à un sommier, comme ceux dans les anciens hôpitaux, et un autre porte un matelas et des couvertures. Je doute de la salubrité de tout ça. Au moins, ils pensent à mon confort, même si je ne sais pas comment je transiterai de la chaise au lit en l'état actuel, sauf en coupant les liens. Le lit est fait à l'arrache, tout le monde sort et le dernier ferme la porte. « Euh… les gars ! Vous n'avez rien oublié ? » Il faut croire que non : je vois donc dans cette mise en scène une méthode pour commencer à me briser l'esprit, en appuyant sur ma frustration. Je laisse éclater un hurlement de rage, je commence à pleurer, et dans l'inconfort le plus total, m'endors d'épuisement et de douleur.

Jour 3

Le réveil est brutal, avec un verre d'eau en plein visage. L'on me donne à boire à la

bouteille avant de disparaître dans l'ombre, sans mot dire. Sans regard sur l'extérieur, je n'ai plus aucune notion du temps. Je me rends compte que les rats ont essayé de voir quel goût j'avais au niveau des chevilles, peut-être mourrai-je de septicémie ou je ne sais quelle autre maladie dans les heures qui viennent… J'en suis à me dire que cela serait préférable que de perdre la boule et mettre mon épouse davantage en danger. Sans parler du fait que je n'ai aucun moyen de soulager ma vessie de manière digne et hygiénique…

Je continue, tant bien que mal, à me concentrer sur le tic-tac de ma montre. Environ 2 heures plus tard, une autre équipe revient me donner à boire et repart aussitôt. Le rituel continue ainsi plusieurs fois avant que Jo, à supposer que ça soit bien lui et sous son vrai nom, daigne de nouveau se présenter à moi.

« Bonjour, M. Inward. Comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

- Comme quelqu'un qui préfère mourir par les morsures de rats que de bosser pour des rats !
- Je vois que la détention ne vous a pas totalement lavé le cerveau. Aucun problème, je repasserai demain.

- Attendez ! Avez-vous vu ma femme aujourd'hui ?
- Oh que oui, vous n'imaginez pas à quel point elle s'inquiète de votre disparition. Elle a déposé une plainte à la police qui n'en a cure de votre situation. Je m'emploie à la consoler comme il se doit…
- Touche à un seul de ses cheveux et je te jure que…
- Allons, allons, M. Inward. Vous sentez-vous réellement en position de me menacer ou de négocier ? Et selon vous, comment avons-nous su que vous aviez compris notre plan ? Tss tss tss. Gardez votre rage, elle ne vous servira à rien ici. Au contraire de l'expression populaire, et je pense que vous l'avez déjà compris, les murs n'ont aucune oreille en ce lieu. A très vite, M. Inward. »

Et je me retrouve à nouveau seul. C'est dingue, en y pensant, qu'ils m'hydratent mais ne me soignent pas. Leur objectif n'est-il pas de me maintenir en vie ? J'avoue ne rien comprendre… Je recommence à me perdre en conjectures, et me reconcentre sur ma montre.

Ce n'est pas du tout apaisant, mais ça m'oblige à rester focalisé sur quelque chose.

Mon activité principale consiste à chasser du bout du pied les rats trop curieux, mes chevilles étant ligotées à la chaise qui elle-même est ancrée dans le sol. C'est inutile, vu que cela ne les empêche pas de passer par les chevilles, mais ça me maintient aussi en alerte.

Le rituel de m'apporter à boire se perpétue. La faim me tenaille et la fatigue m'empoigne. Cette fois, alors qu'on me donne à boire, je sens mon souffle se couper, ma peau gonfler, et un des sbires m'enfonce une aiguille dans le cou : les symptômes disparaissent doucement. Aurais-je fait un choc anaphylactique ? Je n'ai pas souvenir d'être allergique à quoi que ce soit, et encore moins à de l'eau. Ce serait une première sur le plan médical. Les serviteurs quittent la pièce et ferment la porte, qui se rouvre quelques secondes plus tard.

« Enfin, M. Inward. Vous n'imaginez pas à quel point vous venez de nous être utile.

- Qu'est-ce qu'il s'est passé ? » demandé-je encore haletant.

- Il s'est passé, M. Inward, que vous êtes devenu allergique à la viande. Vous pensiez que l'on prenait soin à ne pas vous laisser mourir en vous donnant à boire, mais en réalité, alternativement, nous vous donnions de l'eau contenant la toxine de la tique, puis de l'eau contenant la molécule présente dans la viande sur laquelle agit la toxine. Nous souhaitions connaître la dose adéquate de toxine pour rendre allergique sans tuer. M. X, merci infiniment pour votre collaboration, notre plan peut désormais être mis en place.
- Vous voulez dire que vous êtes parvenus à la synthétiser ? Et vous comptez infester les eaux de la ville avec ?
- Si ce n'est que ça. Vous imaginez que, si l'on ne se cantonne qu'à une ville ou une zone clairement définie, l'on remontera facilement à nous. Non, en parallèle, nous recrutons des partisans partout dans le monde pour une contamination massive et coordonnée. Le temps nous est malheureusement compté pour mettre au point un procédé aérosol, bien plus efficace quoique dépendant du vent, voire en-

core mieux, un virus modifié comme celui de la grippe…

- Vous êtes taré ! Des millions de gens vont mourir !
- Certes, et les survivants seront, par la force des choses, végans. J'endigue en une seule fois la surpopulation et la maltraitance animale. Quelle meilleure victoire ? »

Tout le monde sort sans dire un mot. Je le dévisage, le regard empli de haine et de rage, lui qui me fixe derrière ses lunettes noires et son masque. J'imagine ses yeux et son sourire qui doivent ressembler à ceux de Malcolm McDowell dans *Orange Mécanique*. Je ressens son excitation jubilatoire qui empoisonne la pièce encore plus que les déjections des rats. Alors qu'il s'éloigne pour me laisse à nouveau avec ma chaise, ma pisse dégoulinante et mes mains liées, je continue à le fusiller avec mes yeux qui ne tiennent ouverts que par la nervosité, la colère et la peur.

Et je me retrouve là, seul, impuissant, affaibli, sale, et probablement avec une espérance de vie réduite vu mes conditions de détention. Je me mets à pleurer toutes les

larmes de mon corps. J'ai parfaitement compris que ma liberté s'est envolée comme mon amour pour la viande, et que ce n'est clairement pas dans leur intérêt qu'on me retrouve avant la mise en place de leur plan machiavélique. Je ne fonde plus aucun espoir d'être secouru, et m'assoupis avec des images d'une atrocité sans nom dans ma tête.

Techno-dépendance

Ecrit en avril 2026
Science-fiction, anticipation

« Oh put… Oh put ! Il est où, bord de m ?!? C'est pas vrai… Vite, vite ! Où je l'ai encore laissé trainer, ce fils de p d'enc de téléphone ??? Je vais clamser, m ! »

Vous trouvez ce comportement extrême ? Nous aussi. Sauf que nous, en 2060, on n'a pas tellement le choix… Voyez-vous, on a longtemps cru que le stress était la maladie du XXI° siècle. Certes, il a certainement contribué à ce que nous vivons aujourd'hui, mais la pollution, le réchauffement climatique, la nutrition industrialisée et la fin de la médecine n'y sont pas étrangers non plus. De quoi souffre-t-on ? D'insuffisance cardiaque. Et comme c'est matériellement impossible d'implanter 9 milliards de stimulateurs ou pacemakers, les chercheurs ont eu une idée : modifier génétiquement la population avec des petits ciseaux nanométriques pour rendre les

paumes des mains sensibles aux inductions électromagnétiques. Et quoi de mieux que de tenir un téléphone pour recevoir la dose quotidienne d'ondes pour maintenir notre cœur en marche ! Quelle idée de génie ! Comme si on n'était déjà pas accro à nos écrans, aujourd'hui c'est littéralement eux qui maintiennent la population mondiale en vie… Pourquoi pas une montre ou une plaque à induction ? Chacun restera juge…

Parce que, non seulement ils évitent l'hécatombe, mais en plus chaque téléphone est personnalisé selon le code génétique de son propriétaire. Car oui, les ondes sont propres à chacun, même si, comme pour le don du sang, quelques rares individus peuvent survivre avec n'importe quel téléphone en main. On les a d'ailleurs nommés les « AB. » Vous comprendrez que l'on tient à notre appareil comme à la prunelle de nos yeux, et en solliciter un nouveau à la suite de la perte, du vol ou de la panne du précédent est une procédure longue et complexe. Et croyez-moi, le vol est devenu le sport olympique par excellence… Et si vous mourez par suicide ou « insuffisance cardiaque, » c'est votre entourage qui devra prendre en charge votre incinération ! Evidemment, les cimetières ont

laissé place à des entrepôts d'urnes funéraires, et comme si le climat n'était pas suffisamment parti en cacahuète, l'on brûle les cadavres et l'on contribue à en rajouter une couche…

Votre seule et unique mission : gardez votre téléphone, allumé. Certains ont tenté de créer clandestinement des alternatives universelles, je repense notamment à l'O-Minus, en référence au groupe sanguin « donneur universel » : un gantelet qui se recharge à la chaleur du corps et qui stimule à intervalle régulier le cœur, indépendamment de son porteur. On n'a aucune idée si cela a été réalisé un jour, ou s'il a rejoint le musée des légendes urbaines…

Cerise sur le gâteau, vu que l'appareil est relié à notre code génétique, il fait également office de carte d'identité. Ne pas être en mesure de le présenter signe littéralement notre arrêt de mort. De ce fait, les contrôles sont fréquents « pour éviter une surcharge des services médicaux et mortuaires » selon les communiqués officiels. Tu parles ! Après tout, vu que le monde entier est littéralement greffé à son téléphone, les créateurs de contenu en ligne s'en donnent à cœur joie pour vendre des produits, services et informations frauduleuses

car plus rien n'est vérifié ni censuré, et par la même ni vérifiable ni censurable.

Comment en est-on arrivé là ? Grâce à une jurisprudence dans les années 2030 : un tribunal, probablement corrompu, a décrété qu'il serait intolérable de condamner une entreprise sous prétexte qu'elle a remplacé la majorité de ses salariés par des intelligences artificielles, « tant qu'elle continue à faire preuve de rentabilité et de création de richesse. » C'est devenu officiel : les machines sont désormais reconnues comme créatrices de richesse, et non seulement de valeur, aux yeux du modèle capitaliste. A partir de ce jour, les licenciements ont explosé, près de 85% de la population mondiale s'est retrouvée sans emploi, et les taxes sur les travailleurs humains ont tué une grande partie des entrepreneurs indépendants.

Sur quoi repose l'économie mondiale ? C'est difficile à dire : nous vivons quasiment tous d'une rente misérable pour maladie incurable depuis une bonne décennie, tous les produits de consommation sont issus d'une industrie automatisée, et comme les machines n'exigent aucun salaire, l'argent perd de plus en plus de son pouvoir et tend même à

disparaître. Les puissants de ce monde ont la mainmise sur l'entièreté des pierres et métaux précieux, qui, au final, ne leur servent pas à grand-chose…

Et moi, comme un c , je cherche mon téléphone pour ne pas trépasser dans les prochaines minutes parce que je l'ai certainement posé dans l'endroit le plus incongru de mon appartement. Etourdi comme je suis, je vérifie absolument partout, même dans le réfrigérateur ou le sèche-linge, la litière du chat ou le réservoir d'eau des WC. Alors que mon cœur part en tachycardie, que mes muscles souffrent de spasmes de plus en plus intenses, que ma respiration se bloque et que ma vue se brouille, mes doigts sentent enfin le plastique chauffé par les ondes de mon téléphone sous une pile de linge sale. Rien que de poser la main dessus, d'absorber ses fréquences, remet ma mécanique interne dans le droit chemin, et m'apaise comme le ferait la fumée d'une herbe qui a disparu, comme la majorité des plantes et des animaux.

Globalement, j'ai de la chance : le tenir quelques minutes toutes les 12 heures me suffit pour ne pas passer l'arme à gauche. Selon la gravité du trouble cardiaque, certains d'entre

nous sont contraints de ne pas s'en séparer plus de 3 ou 4 heures… Vous vous doutez bien qu'il est compliqué de dormir une nuit entière sans devoir tenir le téléphone pour ces personnes-là.

Et pour répondre à votre curiosité, je suis coursier. Oui, malgré l'évolution de la robotique et de l'IA, qui excelle dans bon nombre de domaines, celui d'une adaptabilité permanente reste encore très éloigné de leurs compétences, et les livraisons rapides se font toujours par des humains, car la voie des airs est fortement perturbée par les évolutions du climat (chaleur, pluie, vent, tempêtes de divers matériaux comme la grêle ou le sable), légèrement incompatibles avec les technologies de pointe. L'intelligence artificielle ne doit pas savoir comment revenir à la fiabilité électronique du siècle dernier… D'ailleurs, je galère à trouver et entretenir mes véhicules dépourvus d'électronique et fonctionnant toujours à l'essence ou au gasoil : d'une part plus aucune usine n'en fabrique, d'autre part le carburant est devenu très rare, les pénuries longtemps annoncées s'étant finalement avérées. Je ne parle même pas des alternatives à base de produits issus de l'agriculture comme

l'huile de colza, vu qu'il n'y a quasiment plus d'agriculture non plus.

Je ne sais sincèrement pas quoi penser du monde dans lequel je vis, je ne comprends pas l'intérêt de maintenir une population à l'agonie alors que quelques psychotiques n'ont pour objectif que de faire joujou avec leurs usines automatiques pendant qu'ils fument les derniers cigares et boivent les derniers alcools dans leur maison à l'air recyclé. Il n'existe plus aucune forme d'art ni de culture, de création ni de nature. On se croirait dans un remake de *Ready Player One*, du *Lorax* et du *Magasin des Suicides* réunis. On n'a concrètement plus rien, plus aucun espoir auquel s'accrocher. L'Humanité est officiellement morte depuis une trentaine d'années, qu'attend-on pour lui infliger le coup de grâce ?

« Bip bip… Bip bip… Bip… Biiioup… »

Et m, plus de batterie…

La nuit des longs rideaux

Ecrit en janvier 2026 pour un concours
Historique

Berlin, 12 août 1961. Ce soir, comme tous les soirs depuis aussi loin que je me souvienne, je suis d'ouverture et de fermeture au prestigieux théâtre Volksbühne, sur Rosa-Luxemburg-Platz, dans le quartier de Mitte à Berlin-Est. Depuis quelques semaines, l'on y joue *Beaumarchais oder Die Geburt des Figaro*, écrit par Friedrich Wolf. Je me surprends à réciter certains passages sur le chemin qui me sépare de mon petit appartement de la *Bethaniendamm*, à Berlin-Ouest. Cela fait un peu de marche, mais mon salaire n'est pas mirobolant, et les transports en commun fonctionnent très mal depuis plusieurs années.

Tous ceux de ma génération, et les plus âgés, ont eu la malchance de naître avant 1914, et d'avoir essuyé deux conflits mondiaux. A la différence de mes aïeux, je n'ai été enrôlé que dans le second, et j'ignore toujours comment j'ai fait pour en sortir indemne, physiquement et mentalement. Mon travail, quand il ne

s'agissait pas de porter l'uniforme, n'a pas changé depuis presque 30 ans maintenant. J'assure l'accueil et l'entretien du théâtre avec d'autres collègues. Je vérifie que l'électricité fonctionne, que les engrenages suspendant les décors répondent bien aux commandes, que la salle soit propre, que les convives ne fraudent pas ou le moins possible, avant d'assurer un nettoyage grossier avant de fermer le lieu tard le soir, pour ne pas dire tôt le matin. Et recommencer le soir suivant. J'ai eu la chance de très peu tutoyer le champ de bataille, car l'Art restait l'instrument de divertissement et de propagande par excellence.

Ces derniers temps, l'on entend à la radio de nombreux discours politiques très différents entre les deux Allemagnes. Les annonceurs redoublent d'arguments et d'ingéniosité pour imposer la vision du régime dont ils dépendent et inciter la population à n'adorer que le Dieu de leur République. Personne à l'Est n'est convaincu que leur République Démocratique soit républicaine ou démocratique. Il n'y a rien de moins démocratique que le communisme russe. Si vivre à l'Est est si bien que ça, à en croire les annonceurs, pourquoi croisé-je autant de personnes traversant la ville vers l'Ouest et ne les revois-je plus après ?

Comment ces personnes peuvent-elles être qualifiées de « traîtres » sous prétexte qu'elles n'acceptent pas ce qu'on leur a imposé ? Tout cela me dépasse. J'évite au maximum d'y penser, et si j'écoute la radio c'est pour essayer de glaner quelque information qui pourrait remettre mon quotidien en question. Le culte du secret étant très développé des deux côtés, je suis convaincu que c'est peine perdue.

Ces derniers temps, me rendre au travail n'est pas une partie de plaisir. La police est absolument partout, les contrôles s'intensifient, et je perds un temps certain, pour ne pas dire un certain temps, pour justifier de ma situation d'ouest-berlinois travaillant à Berlin-Est, une exception éminemment rarissime dans le paysage actuel où la majorité des concitoyens a tendance à chercher travail et fortune du côté où j'habite. J'ai toujours connu ce théâtre, j'y travaille depuis bien avant leurs histoires là-haut, tout comme mon père et son père avant lui, et rien ni personne ne me fera changer. Parmi les policiers de la Stasi, je reconnais d'anciens soldats avec qui j'ai combattu sur le front, mais la pression idéologique me réduit au statut d'étranger à chaque fois que nous nous croisons. C'est un vrai crève-cœur de

passer de frère d'arme à ennemi potentiel, sous prétexte que l'on ne vit pas dans la même rue.

Ces derniers temps, les collègues techniciens du théâtre changent beaucoup, et nombreux sont ceux qui ne restent que quelques semaines avant de disparaître. Les discussions pendant les préparatifs tournent toujours autour des mêmes sujets : « A quand la frontière ? » « Ici plus rien n'est sûr. » « Je ne veux pas être pris pour un communiste. » « Ma famille vit à l'Est. » Je n'y prête que peu d'attention, d'une part cela ne fera pas avancer le mérinos, et d'autre part je préfère conserver une certaine distance sur tous les racontars et rumeurs dont le fondement se confond parfois avec celui de ceux qui les propagent. J'ai envie de leur répondre à la manière du mercenaire Götz von Berlichingen : « Er aber, sag's ihm, er kann mich im Arsche lecken ! » En clair, et en édulcoré : je n'en ai rien à faire !

Ces derniers temps, la salle est de plus en plus vide, un noyau dur d'amoureux d'opéra et de théâtre fait l'honneur de venir à chaque représentation. Ça parle de plus en plus en russe, aussi. A l'heure de fermeture du guichet, je verrouille les portes d'entrée et me rends dans les coulisses pour m'assurer que tout se

passe bien, sur le plan technique : je n'ai ni l'oreille ni l'œil pour juger de ce qu'il se passe sur scène. Après les saluts des comédiens, le rideau d'un rouge vieillissant tombe avec l'indifférence d'un couperet. Le lieu est de plus en plus à l'image du monde extérieur. Les spectateurs quittent la salle, et une fois que le dernier a franchi le seuil du bâtiment, je descends le rideau métallique qui sécurise l'entrée. Pendant que les comédiens se changent dans les vestiaires et extrapolent leurs performances à coups de tirades lyriques, j'effectue le gros du nettoyage de la salle pour ne pas avoir à le faire ce soir. Je ne compte plus les fois que j'ai nettoyé cette salle, je la connais par cœur, quel recoin est un vrai nid à saletés, quelle lame de parquet craque et quel fauteuil va nécessairement avoir besoin d'une réparation. J'y ai plus vécu que dans mon appartement qui, en comparaison, est bien moins entretenu. Hormis y dormir, m'y laver et boire un café au réveil encore plus mauvais que celui que l'on passait dans nos chaussettes en attendant de savoir sur qui tirer, je n'y fais rien.

Je ne sais pas pourquoi, ce soir j'ai un drôle de pressentiment. Je vais voir les comédiens dans leur loge, ils ont ramené à boire, mais je n'ai pas compris ce qu'ils

célébraient. Pourtant, ils parlent allemand comme moi, mais ils le parlent comme des chanteurs d'opéra ! Les effets de l'alcool, à n'en point douter. A cheval donné, je ne regarde pas la robe, et j'accepte de trinquer avec eux. Le temps défile, les bouteilles sont vides et les hommes sont pleins. Il est clairement l'heure de rentrer dormir. Titubant mais m'assurant de bien fermer l'entrée des artistes, je prends le chemin que je connais sur le bout des doigts tout rouges. Pourtant, quelque chose a changé. Je ne peux plus traverser la *Köpenicker Straße* : la rue grouille de soldats et de policiers qui courent dans tous les sens et tendent des barbelés entre des poteaux. Je m'approche d'un officier en faction en préparant les documents habituels, et en cachant au maximum mon haleine et mes allures arrosées, je demande à passer. « Ach nein. Berlin wird demnächst durch einen Eisernen Vorhang geteilt. Sie können nicht mehr passieren. Aus! » Eisernen Vorhang, un « rideau de fer » ? Donc tous ces ragots autour d'une frontière étaient vrais ? J'en tombe sur le fondement, littéralement ! Je manque de me faire marcher dessus par des soldats qui transportent des pilonnes, des rouleaux de fil de fer et des outils. L'officier s'approche de moi, me lève violemment par le

bras et me traîne le long des travaux dans une zone encore vierge de construction. « C'est uniquement parce que l'on a combattu ensemble que tu ne reçois pas une balle entre les deux yeux. Rentre chez toi et restes-y. Tu n'es plus le bienvenu de ce côté. »

Encore sous le choc, et devant un spectacle d'une telle ineptie, d'une telle absurdité, et d'une telle violence, je reste immobile et suis du regard ce manège surnaturel de la création des deux Berlin. Je suis totalement au fait que la ville, le pays même, est divisée en deux dans sa gestion, mais de là à ériger un mur… Jamais, au grand jamais, et malgré tout ce que la guerre peut offrir, je n'aurais imaginé être le témoin de quelque chose encore pire qu'un affrontement. Je me retourne et rentre à tous petits pas à mon appartement, le regard hagard, les bras vacillants, avec l'état d'esprit d'un condamné conscient de ce qui l'attend derrière la porte. Une fois dans ma chambre, je tire le rideau de ma fenêtre et décidé-je de ne plus jamais le rouvrir. Cette nuit, cette fameuse nuit où quatre rideaux se sont refermés sur tout ce que j'ai toujours connu, fut ma dernière.

Je n'ai jamais aimé les fêtes de fin d'année

Ecrit en décembre 2025 pour un concours
Drame psychologique, suicide

Cher journal,

J'applique avec un manque cruel d'assiduité ma routine quotidienne de te narrer mes pensées et expériences, comme me l'a suggéré Madame Freud. J'aime à l'appeler ainsi, elle a un nom de famille imprononçable. Papy le qualifierait même de nom « à coucher dehors » ! Mais ce n'est pas pour disserter des origines de ma psychothérapeute que je délie ma plume aujourd'hui, ni les fois précédentes d'ailleurs. Noël arrive à grands pas et des angoisses commencent à remonter à la surface.

D'aussi loin que remontent mes souvenirs, il ne s'est pas passé une année sans qu'un membre de ma famille, même sous couvert d'humour, n'ait eu une parole blessante à mon égard. La vie ne m'a pas épargné, à commencer par ma naissance. Je suis né prématurément quelques jours avant Noël alors que j'étais

attendu autour de la Saint-Valentin, et si l'on considère les propos autour de mon corps rachitique, de ma peau fripée, de mes cheveux en bataille et de la couleur de mes yeux qui diffère de celle de mes parents comme des compliments, je peux affirmer que j'ai été inondé de compliments ! L'histoire aurait pu s'arrêter là, mais les cadeaux de la vie, à prendre au sens ironique, ont été multiples : appareil dentaire, fauteuil roulant à la suite d'entorses à répétition, acné juvénile, lunettes probablement fabriquées à partir de culots de bouteille, bras dans le plâtre pour mon sixième anniversaire, et aujourd'hui mon mal-être qui me provoque un indice de masse corporelle digne d'entrer dans le Livre des Records ! Je n'ai malheureusement que 13 ans, et je n'ai aucun pouvoir pour demander à mes parents de n'inviter personne pour les festivités cette année, comme je leur ai également supplié en mon for intérieur les années précédentes, étant eux-mêmes à la merci des quolibets de leur entourage. Leur seule qualité est de posséder une maison assez grande pour accueillir tout le monde.

Si seulement je n'avais à subir ces remarques désobligeantes qu'une seule fois par an, mais mon quotidien pave généreusement

cet enfer. Je ne compte plus le nombre de fois où je suis rentré de l'école avec des affaires en moins ou des bleus en plus, quand ce n'est pas les deux à la fois. Papa et maman se sentent totalement démunis face à ma situation, me rassurant avec des phrases débiles comme « ça va passer » ou « c'est eux qui sont bêtes. » J'admets volontiers le second, je réfute le premier. Ça n'est jamais passé. Même si le règlement de l'école permet de faire changer d'établissement les harceleurs, le même règlement autorise les harceleurs d'autres établissements à être accueillis. Je me dis que, si le règlement autorisait également les harcelés à changer d'école, je risquerais dans tous les cas de trouver de nouveau dans de beaux draps… Je ne compte plus le nombre de soirs où, avant de m'endormir, je pleure en priant de ne pas me réveiller le lendemain. Je ne compte plus le nombre de matins où je me réveille en pleurant, toujours vivant. J'ai usé d'ingéniosité pour sécher les cours : en me rendant malade, en prenant du poids, en me faisant suffisamment mal pour finir hospitalisé, rien n'y a fait. Il aura fallu que mon professeur principal convoque mes parents pour qu'ils daignent me faire consulter une thérapeute !

Cet homme fut la première personne à comprendre mes appels à l'aide.

Cela fait maintenant cinq semaines que je vois Madame Freud à raison de deux séances hebdomadaires. Au début, je jonglais entre mutisme et crises de larmes. Son cabinet était assez accueillant et bienveillant pour m'autoriser à exprimer, littéralement, ce qui me pèse depuis tant d'années. Bien évidemment, mes parents sont aussi intéressés par mes sessions que par ma vie scolaire, et ne comprennent rien aux conseils qu'elle leur prodigue. On ne peut clairement pas demander à des personnes qui ont vécu leur vie dans le rabaissement d'aider leur enfant à remonter une pente. Ils seraient plutôt du genre à se demander pourquoi je n'arrive pas à vivre comme eux, sans faire d'histoire.

Donc, Madame Freud m'a offert ce cahier rempli de pages blanches, que j'essaye de remplir tant bien que mal avec tout ce qui me passe par la tête. Il y a des jours où rien ne vient. Enfin, rien d'inhabituel. Au début, j'écrivais de simples mots entourés de gribouillis, j'arrache des pages pour calmer mes nerfs. Une fois, alors que je me dessinais, je me suis surpris à crayonner la silhouette de tonton

Lionel. Lors du dernier réveillon, alors que j'avais quitté la table avant minuit sous le prétexte habituel de jouer le jeu du Père Noël et des cadeaux, il est venu me voir dans ma chambre. Je ne me souviens pas du tout de ce qu'il s'est passé, combien de temps il est resté, mais je sais que j'ai commencé à angoisser peu après cette nuit. J'angoisse quand mes parents parlent de lui ; quand on reçoit une carte postale dans laquelle il nous fait bien comprendre que l'on n'aura jamais les moyens de vivre sa vie de riche ; quand il appelle au téléphone ; quand je suis obligé de le croiser alors que je suis en vacances chez mes grands-parents, qui sont accessoirement ses parents ; à l'idée que Noël approche et qu'il sera forcément là. Je ne sais pas du tout comment va se passer ce Noël. J'espère au plus profond de mon être qu'il aura une excuse pour ne pas venir, et si possible que les autres membres trouvent quelque chose de similaire pour ne pas nous déshonorer de leur présence.

Quand j'arrive à manquer l'école, je passe mes journées à lire des romans. J'aime tous les styles, aussi bien les aventures que les romances, et c'est encore mieux lorsqu'il y a des romances pendant les aventures. Là aussi, mes parents ne comprennent pas ma passion

pour la littérature, leurs seules lectures se résumant au programme télévisuel et aux factures à payer. Ils n'ont aucun loisir : mon père sort parfois le soir avec des collègues pour « limiter la casse » car il sait qu'il serait davantage embêté à son bureau s'il n'y allait pas, et ma mère se jette corps et âme dans les tâches ménagères pour fuir ses journées tout aussi passionnantes. Je ne peux même pas affirmer que l'enfer est pavé de bonnes intentions : aucun de mes parents n'en a !

Demain, je soufflerai ma treizième bougie. J'aurai pour cadeau un jeu de construction que je ne construirai pas, comme tous les ans. Je ne fais même plus de vœu avant d'éteindre la seule bougie du gâteau, la même depuis mon premier anniversaire, car c'est peine perdue. Honnêtement, des idées très sombres me traversent l'esprit, de plus en plus souvent. Dans mes romans, de nombreux personnages ont déjà « attenté à leurs jours, » comme ils disent de manière littéraire. Bien que cela pourrait faire taire mes souffrances et mes angoisses, et malgré le florilège des manières possibles d'en finir, j'avoue ne pas trouver le courage pour passer à l'acte, c'est bien plus difficile qu'il n'y paraît. Comme si j'avais quelque chose à faire ici, comme si une mission

m'avait été confiée. Au premier abord, je n'en vois guère l'objet, et je ne suis pas du tout convaincu que jouer les punching-balls pour égocentriques en mal de reconnaissance soit une réelle mission de vie. Ou bien suis-je tout simplement un champion de lâcheté et de faiblesse. Je comprends aussi les héros qui souhaitent remonter dans le temps et réécrire l'Histoire, dans l'espoir d'un mieux. Je pourrais ainsi faire en sorte que mes parents ne se rencontrent jamais, voire qu'ils ne naissent jamais, et ainsi je n'existerais plus. Cela semble tellement simple, résumé en quelques mots.

Demain, je n'ai pas envie de souffler cette satanée bougie. Je n'ai pas non plus envie de me réveiller et retrouver cette vie qui me colle à la peau depuis plus de 4700 jours. Je souhaite que tout s'arrête, ici et maintenant.

Hippocalliphène Hypocalliphène

Ecrit en juillet 2025 pour un concours
Drame, ghetto

On n'est pas très sérieux quand on a dix-sept ans. Surtout lorsque l'on a grandi avec peu de repères, et des parents encore moins présents que s'ils étaient inexistants. Tout est bon à prendre pour donner un sens à sa vie, se faire apprécier, se sentir aimé et utile, et cela inclut inévitablement un lot de mauvaises fréquentations qui vous rongent le bras dès que vous y avez glissé l'ongle.

Et des mauvaises fréquentations, dans ma ville, on n'en manque pas. On en est à se demander s'il existe quelque part une personne que l'on pourrait qualifier de bonne fréquentation, d'ailleurs ! Entre les dealers, les junkies, les flics et les froussards, il n'y a pas de place pour une personne droite dans ses baskets et saine d'esprit. Je ne sais pas dans quelle case j'entre, probablement celle des froussards. Aucun taf honnête ne permet de se payer ne serait-ce qu'un grenier avec la toiture

à retaper ; tout le monde disposant d'un minimum de jugeotte s'est barré il y a belle lurette au moment de l'arrivée des cartels, et ceux qui restent se demandent encore pourquoi ils sont restés, n'ayant plus aucune énergie pour se demander pourquoi ne pas partir.

Moi, c'est Mikey. De mon vrai nom Michael Whitespoon. Je sais, ça craint. Je suis né ici, mais j'étais trop petit pour avoir connu cette ville en paix et en harmonie. Mes parents, sous prétexte qu'ils garderaient leur emploi, n'ont pas quitté leur maison, et ont sombré dans la Grande Dépression, comme le reste des honnêtes citoyens ici. Je n'ai plus la force de leur en vouloir, alors on s'évite. Je ne sais pas si c'est mieux pour eux, s'ils sont tristes que je prenne mes distances, en tous cas cela m'évite de les voir dans cet état de délabrement avancé. La journée, je tourne entre les différents commerces et chez les particuliers pour rendre service, et espérer mettre un peu d'argent de côté. Sait-on jamais.

Et le soir, comme de nombreux soirs, je traine mes guiboles et mes casseroles du côté des clubs. A une époque, la sécurité de ma famille dépendait en grande partie des petits

boulots pour les gros bonnets. C'est derrière moi, mais ici le temps s'est figé pour de bon : le présent n'est que la continuité d'un passé gravé dans le marbre. Et ce soir, un des videurs que je connais depuis qu'on est gosses m'invite à passer par l'entrée des artistes, en échange de bons plans avec des call girls au rabais. Je me demande qui est le plus à plaindre, entre elles et lui… Le couloir qui mène à la salle principale est un cloaque croisé coupe-gorge, où rien que respirer à l'intérieur peut vous refiler des maladies inconnues des annales de la médecine. Le truc de dingue : le niveau de propreté de la salle est aux antipodes de ce que je viens de décrire, et tu n'as pas intérêt à faire la moindre trace sous peine de sortir les pieds devants – après avoir essuyé ladite trace par des méthodes peu recommandables.

Au rez-de-chaussée, l'on ne trouve que du m'as-tu-vu qui aime flamber son argent dans le but de le blanchir. Si seulement toute la fortune dépensée ici contribuait à l'économie locale, mais même pas ! Et à la mezzanine, des salons privés squattés par des revendeurs en tous genres : drogue, passeports, animaux sauvages et autres joyeusetés similaires. J'ai déjà bossé pour quelques-uns des types qui trônent sur la ville, en tant que petite frappe qui

refourgue leur camelote pour rameuter les derniers jeunes qui ne sont pas encore accro à quelque chose. Alors que je m'installe au bar pour me prendre une bière, que l'on m'apporte sans me demander quelque justificatif d'âge tant que j'ai de quoi payer, l'un des barons locaux de la drogue me remarque, et m'invite à le rejoindre dans son salon. OK, je n'étais pas venu pour ça, mais je connaissais les risques en franchissant le seuil de l'établissement.

« Mikey, Mikey, mon petit ouistiti préféré ! Ça fait un bail que je ne t'ai pas vu ici ! Ne me dis pas que tu t'es rangé, que tu as suivi le droit chemin ou trouvé quelque foi en quelque Dieu. J'ai même cru que tu avais eu les couilles de partir d'ici !

- Yo, Stan. Comme tu peux le voir, je traine encore mes frusques dans le coin.
- Et tu n'imagines pas comment ça me fait plaisir de te revoir. J'ai reçu hier des exclusivités à faire découvrir à mes futurs clients, si tu vois où je veux en venir…
- Non, mec, tu es sympa mais là, je n'ai ni le temps ni l'envie…
- Allons, allons, Mikey, tu ne vas pas me faire ça à moi, ton bon ami Stanley. Et

comme je suis bon prince, j'augmenterai ta commission. Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

- Non, Stan, lâche-moi ! Je fais des petits tafs dans mon quartier, je ne roule pas sur l'or, c'est vrai, mais ça me suffit très bien.
- Taratata, pourquoi serais-tu venu ici, si ta nouvelle et pitoyable existence te suffisait ? Uniquement pour boire un coup ? A d'autres ! Assieds-toi et regarde-moi ces merveilles… J'ai deux nouveautés dans ces sachets, des petites bleues qui te filent des hallucinations vachement trash, genre à faire passer les films de zombies pour des documentaires réservés à l'éduction des enfants de chœur ! Idéal pour les bad trips vomitifs ! Et les vertes, tu as la sensation d'être dans un champ à courir avec des chevaux, le trip planant au plus haut point ! Punaise, tu te croirais dans La Petite Maison dans la Prairie ! »

L'atmosphère est tendue. L'atmosphère est toujours tendue dans ce genre de situation. Même répondre « oui » peut dégénérer en une

effusion de sang sous prétexte que l'intonation n'a pas donné entière satisfaction. Nous sommes cinq dans le salon, je reconnais son garde du corps personnel, mais je n'ai jamais vu les deux autres auparavant. Ils n'ont cependant pas l'air de racoleurs.

« Juste par curiosité, Stan, tes pilules ont-elles un nom ?

- Tu vois les deux gars, là ? Ce sont les créateurs de ces merveilles. Mais ils sont totalement perchés, et les noms qu'ils m'ont donnés ne sont pas du tout vendeurs ! Mikey, accroche-toi bien, ça vaut le détour… Hé, toi, le frisé ! Redis-moi ce que t'as proposé comme nom pour les cachets !
- Péremptoirement, et ce sans l'ombre d'un doute sur l'efficience du rapport intitulé-produit, j'ai proposé objectivement, avec la plus grande rigueur étymologique, et respectivement, dans l'ordre de leur précédente introduction, les noms hypocalliphène et hippocalliphène.
- Tu vois ? C'est pas du tout commercial ! Je n'arrive pas à croire qu'on puisse être aussi bon chimiste et aussi mau-

vais pour parler ! Sérieusement, je ne capte rien à ce qu'il baragouine !

- Je vois surtout que c'est le même nom pour les deux produits, non ?
- Que nenni, fringant juvénile ! Remarquez la subtilité syntaxique…
- Ouais, ouais, on a compris qu'on ne comprendra jamais rien à ce que tu postillonnes. Restons sur le produit. Je suis en manque d'inspiration et j'ai besoin de les mettre au plus vite sur le marché. Mikey, tu n'aurais pas une suggestion ? »
- Tu sais, moi, les idées, ce n'est pas mon fort. Tu me demandes de te déplacer un frigo, aucun problème. Mais un nom d'ecstasy…
- Tu en as déjà vu passer un nombre certain, n'y a-t-il pas des mots qui te viennent à l'esprit après t'avoir décrit les effets ? »

Je bois une gorgée de ma bière. Je soupçonne le barman d'avoir jeté dedans une petite pastille comme celles qui sont présentes sur la table, tant le goût est bizarre et ma tête tourne. Stanley sait que j'adore lire, et que j'emploie aussi des mots savants mais que je

sais m'adapter à mon interlocuteur. Je prends le temps de la réflexion, malgré la pression ambiante.

« Pour le vomitif, je te propose Ugly Fugly, et pour les petits Ingalls, Snugly Pony. Ça rime, c'est court, ça se retiendra facilement.

- Tu sais quoi, ce que tu viens de me trouver me fait tellement bander que je suis prêt à t'accorder ta commission même si tu ne me vends rien. Tu es un pur génie de la communication, Mikey ! Tu vois, le frisé, ça c'est un nom qui vend, pas comme tes hippocampes à acouphènes ou je ne sais quoi…
- Hippocalliphènes…
- On s'en fout. Mikey, je te libère, tu viens de me libérer d'un poids inestimable. Prend ce que tu veux au bar, c'est ma tournée ! »

Je me lève, frappe mon poing contre celui de Stanley et sort du salon. J'oublie volontairement ma bière sur la table basse, et me dirige vers la sortie. Je croise mon pote videur, qui m'attend au tournant avec une nouvelle call girl, et m'enfonce dans la noirceur des rues de la ville.

Et maintenant, quoi ? Suis-je le responsable de la mise sur le marché d'une énième pilule qui va déglinguer l'esprit, si ce n'est la vie, des gens d'ici ? Les choses auraient-elles été différentes si ce soir, je n'étais pas entré dans ce club ? Voilà que ma conscience revient au grand galop. Ce n'est pas comme si j'avais eu le choix… Ici, le choix n'existe pas, ou plus. Ils ordonnent, vous obéissez. Soyez heureux d'être en vie, mais quelle vie ! Il n'y a aucune perspective d'avenir, et le seul moyen de faire son trou c'est de creuser des tombes.

Non mais regardez autour de nous ! Qui serait assez dingue pour nous juger, alors que notre seul but ici c'est de survivre ? D'accord, ce produit n'est pas légal. D'accord, ce produit porte atteinte à l'intégrité physique et psychologique d'autrui. On aura beau formuler ça à la manière des avocats, on vit dans la merde, frère ! Et surtout, on nous maintient bien la tête pour nous empêcher de respirer !

Cette ville… elle pue. Pas juste à cause des poubelles qui traînent ou des égouts qui débordent, sans parler des cadavres qui jonchent les trottoirs et qui offrent un festin au léger arrière-goût de substance hallucinogène

pour les rats. Elle pue la peur, la violence, la mort, et ce foutu désespoir qui te colle à la peau comme une sueur froide. Il n'y a rien ici, à part des rêves cassés et des vies en suspens. Même les gamins de cinq ans le savent. Tu as vu leurs yeux ? Y a déjà plus d'innocence là-dedans, que des ombres. Moi, à dix-sept ans, j'en ai déjà vu trop. Et pourtant, je suis encore là, debout, à jouer ce jeu pourri où personne ne gagne jamais.

Au final, je comprends pourquoi les cachets fonctionnent à merveille : c'est probablement la seule échappatoire qui nous reste, pauvres hères que nous sommes, à la merci d'illusions létales.

J'arrive chez moi, je franchis le seuil, je vois mes parents dans leur état « normal », j'ai envie de les réconforter, de leur dire que je les aime, qu'un meilleur ailleurs nous attend. Au lieu de cela, j'empoigne une canette dans le frigo avant de monter dans ma chambre, espérant que Saint-Pierre sera indulgent quand on le croisera.

Révélations

Ecrit en juillet 2025
Huis-clos, policier

I – Histoire d'une nouvelle recrue

Aujourd'hui est mon premier jour de service dans la police. J'enfile mon uniforme pour la toute première fois. J'ose espérer faire beau, et j'imagine qu'une personne qui m'aime, si tant est que j'en connaisse une, me fasse le même compliment. Cela me rendrait tellement fier, et me donnerait un peu plus confiance en moi. Mais voilà : je vis seul, sans famille, dans un petit village des Ardennes qui doit compter plus d'ânes et de biquettes que d'humains.

J'ai toujours vécu ici, je ne connais rien du monde hormis ce que l'école et quelques photos ont voulu me montrer. Le téléphone et la télévision, ces derniers cris technologiques, ne fonctionnent pas dans ma province perdue

au milieu de nulle part. Il paraît qu'il faut installer des fils pour que ça fonctionne, je pensais que depuis qu'on avait envoyé un gars sur la Lune il y a quelques années, on pouvait faire des appareils qui communiquent entre eux ou mieux par satellite. Soit je suis totalement naïf, et ça ne serait pas un scoop, soit l'on m'a raconté des conneries, et si quelqu'un était réellement allé sur la Lune, je ne me trouverais pas à me rendre à mon premier jour à bicyclette…

J'en suis encore à me demander pourquoi j'ai passé, et encore plus réussi, le concours d'entrée dans la police, c'est dire que la situation du milieu doit être désespérée… Franchement, il ne se passe jamais rien ici, et les rares cas où la police est sollicitée concerne des affaires où le bœuf d'un type aurait tenté sa chance avec la génisse du voisin. Les bœufs d'ici ne sont pas plus futés que leurs propriétaires !

Mon nouveau supérieur, le commissaire Bourgeon, est arrivé l'an dernier, et a pris la tête du poste depuis que M. Cévenol a pris sa retraite, et que personne du coin n'a voulu le remplacer, laissant de ce fait le village sans ressource policière. M. Bourgeon est arrivé de

la grande ville, en sachant que n'importe quelle ville est une grande ville en comparaison d'ici. Je n'ai pas tout compris de son histoire, il avait un poste important avant mais on l'a « remercié » comme ils disent, et le voici à devoir gérer les problèmes d'œufs écrasés par inadvertance. Il a certainement dû faire quelque chose de grave pour être envoyé dans mon village ! A peine est-il arrivé que les habitants ne l'ont pas accepté. Ici, on naît et on meurt dans la même maison, j'ai certainement des demi-frères et des cousins cachés. Je suis le seul à lui avoir souhaité la bienvenue, et il m'a offert l'opportunité de m'embaucher comme sous-officier, car je sais lire et écrire.

Et me voici, chevauchant mon vélo tel Napoléon se rendant à Waterloo. C'est à peu près la seule référence historique que je connaisse, j'imagine que cela devait être imposant. Pendant mon concours, M. Bourgeon m'a pris en stage, m'a appris beaucoup de mots et de textes de loi, bien plus que je n'en avais lu depuis que je suis né. Que c'était difficile… Et me voici !

Je défile dans les chemins et les rues, à la vue de tous. Je sens leur regard, mais je ne sais pas à quoi ils peuvent penser. Je gare mon

engin sous le préau et j'entre dans le commissariat. M. Bourgeon m'accueille en me serrant fortement la main et me souhaitant la bienvenue « dans les forces de l'ordre, » moi qui ne suis ni fort ni ordonné ! Il me tape sur l'épaule et m'invite à prendre un café au troquet du village pour célébrer mon arrivée.

Nous traversons la rue et entrons dans l'estaminet. Tous nous jettent un regard froid qui sentait l'alcool et la cigarette dès le matin. Cela fait maintenant une année que M. Bourgeon est parmi nous et tente désespérément de concilier les querelles commencées par les grands-parents des grands-parents des villageois, il est toujours un étranger à leurs yeux, qui « mange leur pain et se paye sur leurs impôts. » M. Bourgeon salue en silence les personnes qui le dévisagent et m'emmène à la table la plus éloignée du comptoir.

Je m'assieds, il va commander deux cafés que Thierry, le tenancier, doit filtrer avec ses chaussettes portées la veille tant il n'est pas bon, avant de me rejoindre et s'asseoir à son tour, les tasses à la main. Malgré tout, une personne qui consomme reste un client, même s'il n'est pas de « chez nous. »

M. Bourgeon a l'âge que pourraient avoir mes parents, si je les avais connus. Il porte un imperméable marron et un chapeau, en toutes saisons, et même pas de bottes quand il se rend dans les champs les jours de pluie. Pourtant, ses chaussures sont toujours propres, je ne sais pas comment il fait. Je le trouve aussi imposant qu'a pu être Napoléon se rendant à Waterloo. Je me dis que M. Bourgeon doit se rendre à Waterloo tous les matins quand il vient au commissariat.

Alors que je commence à boire ce qui ressemble à un café, car ça n'en a que la couleur, il pose son chapeau sur la table et me demande :

« Petit, sais-tu pourquoi tu es là aujourd'hui ? »

Je manque de m'étouffer en écoutant sa question. Car, en y repensant, jamais je ne me suis demandé pourquoi je suis ici. Je suis né ici et j'ai toujours connu ici. Je balbutie en évitant de recracher le café par les narines.

« Euh… Je ne sais pas, je suis né ici, comme tout le monde dans le village…

- Ce n'est pas ce que je te demande. Sais-tu pourquoi je t'ai recruté en tant qu'agent de police ?
- Ben… »

Je crois que ma tête ne m'a jamais fait autant mal que quand j'apprenais les textes pour passer le concours d'entrée dans la police. J'essaye de réfléchir, comme ils disent, mais je ne me suis jamais demandé pourquoi il m'a demandé de passer le concours… J'ai toujours cru que c'était parce que je n'avais pas de travail dans une ferme et que je vivais chez des amis de la famille quand mes parents sont partis rejoindre leurs parents.

« J'ai fait de toi un policier car les gens ici te connaissent. Ils savent que tu es de "chez eux", comme ils aiment dire. J'ai tenu une année pour essayer de m'intégrer et résoudre les conflits séculaires, d'une part parce que mes supérieurs me l'ont imposé, et d'autre part parce que c'est mon métier. Je sais que ces habitants ne m'accepteront jamais, même si j'épousais la doyenne ou la maire du village ! »

Je ne comprends pas tout. M. Bourgeon emploie des mots compliqués vu qu'il vient de

la ville, et cela ne l'aide pas à se faire comprendre des gens d'ici. Mais je crois qu'il souhaitait que je travaille pour lui parce que j'aurai plus de chance que lui pour discuter quand il y a des problèmes entre les bœufs et les génisses.

« Vous savez, M. Bourgeon, les habitants ne me parlent pas beaucoup, et si je travaille avec vous, pas sûr que cela nous aidera dans notre métier.

- C'est vrai, ce que tu dis. Hélas, mes options étaient limitées et tu étais le seul disponible pour passer ce concours. Soyons clairs : je ne te vois pas comme un cas désespéré ou la cinquième roue du carrosse, et la preuve en est que tu es officiellement reconnu par ton pays, qui est aussi le mien, comme sous-officier.
- Mon pays, vous voulez dire la France ?
- Euh… Oui, tu penses à un autre ?
- Ici, notre pays c'est Butz. On ne connaît personne en dehors. Même les habitants de Balaives sont des étrangers pour nous. Alors parler de la France ou même des Ardennes, les gens vous prennent pour le diable en personne ! On mange Butz, on dort

Butz, on respire Butz (et des fois ça ne sent pas bon).
- Et on boit Butz, » dit M. Bourgeon en soulevant son café à hauteur de son front comme pour trinquer.

Je le regarde boire, en faisait semblant de ne pas grimacer à chaque goutte qui passe dans sans gorge. Je n'ai pas lu de texte de loi qui obligeait les troquets à servir des boissons qui n'essayent pas de nous tuer quand on les avale, je me dis juste que le café est à l'image des gens d'ici.

« Je ne te demande pas si tu as des projets d'avenir…
- Vous voulez dire, comme faire autre chose que font nos parents et ont fait leurs parents ?
- C'est exactement ça.
- Je crois que vous connaissez la réponse, M. Bourgeon.
- Malheureusement, petit. Malheureusement… J'espérais entendre une autre réponse, je devrais arrêter de me bercer d'illusions. »

Là non plus, je ne comprends pas tout. Mais ce n'est pas grave. M. Bourgeon me parle, il est le seul à le faire, et je suis aussi le seul à lui parler. J'imagine que ça doit lui faire plaisir autant qu'à moi.

Nous retournons au commissariat, sous les mêmes regards. Nos deux bureaux sont dans la même pièce, vu qu'il n'y a qu'une pièce, avec les toilettes derrière. Un ventilateur électrique est posé sur le poêle à bois et des tas de cartons décorent les étagères le long des murs. Comme les journées sont longues, j'apprends à taper à la machine à écrire, ça fait mal aux doigts, et M. Bourgeon doit faire de longs silences entre chaque mot pour me laisser le temps de taper… Déjà que c'est difficile d'écrire avec une plume ou un stylo, les fabricants n'ont même pas mis l'alphabet dans l'ordre sur les touches !

II – Histoire d'une histoire

Alors que je m'entraîne à taper du texte, M. Bourgeon continue de lire tous les dossiers

des archives depuis que l'on a inventé le papier (j'imagine que ça devait être avant ma naissance). Je remarque qu'il ne remet pas les dossiers dans les cartons d'origine, comme s'il changeait l'ordre.

« M. Bourgeon, pourquoi ne remettez-vous pas les dossiers dans les cartons d'où vous les avez sortis ? » Faire des longues phrases comme les gens de la ville n'est pas mon fort…

- Mon prédécesseur les avait classés par famille, je les classe par nature : vol, accidents, tapages, etc.
- Et ça fait quoi de les classer par nature ?
- Cela permet de regrouper les affaires similaires, surtout si l'on ne connaît pas les coupables. Dans ce carton marqué "Inconnu", il n'y a que des affaires non classées car on n'a jamais pu trouver qui en était à l'origine.
- Vous savez, les gens d'ici n'ont pas besoin de "dossiers" pour parler des affaires, on entend toujours les mêmes histoires depuis des années de la bouche des mêmes personnes…
- C'est là que tu te trompes sur un point, petit : toutes les histoires ont une part

de légende, et ce que les gens croient comme Vérité ou certitude est probablement aux antipodes de la réalité.

- Euh…
- On va prendre un exemple. Tu te souviens de l'histoire entre Jean et René qui se battaient sur la propriété du chemin qui sépare leurs champs ? Tous deux étaient certains que le chemin leur appartenait. Les deux avaient raison, mais Jean ignorait que le plan cadastral, à savoir la découpe des terrains, avait été détruit et refait des années plus tard, avec une "erreur" en faveur de René. Comme la dernière version du plan fait foi, René avait raison et Jean ne savait pas que le chemin ne lui appartenait plus.
- D'accord, juste que Jean ne savait pas que son chemin n'était plus à lui.
- Exactement. Dans cet exemple, il s'agit d'un changement administratif, bien que l'on puisse imaginer que René ait manigancé pour que le nouveau plan joue en sa faveur, mais l'on peut aussi créer des discordes sur des ragots ou des mensonges. Rappelle-toi la génisse

qui a mis bas le mois dernier, et Jean (encore lui) avait accusé Raymond que son bœuf l'avait engrossée…

- Mais un bœuf ça ne peut plus avoir de veaux, non ?
- Exactement. Jean a inventé ce mensonge pour embêter Raymond et lui demander réparation, car sa génisse ne devait pas avoir de veau tout de suite. Avouons que Jean aurait dû trouver une histoire plus crédible pour obtenir gain de cause…
- Et ça sert à quoi, ces histoires entre voisins ?
- Là, mon petit, tu mets le doigt sur la raison de notre profession. »

Je ne crois pas avoir déjà vu M. Bourgeon avec un air si sérieux. Il est bientôt l'heure de partir du commissariat. Je commence à me lever :

« Petit, passe à la boulangerie nous prendre deux sandwiches, car la nuit va être longue. J'espère que tu n'avais rien de prévu ce soir… »

Mon cœur commence à battre fort, c'est la première fois que je me sens comme ça ! Je

suis excité, peut-être s'agit-il d'une vraie affaire de police ? Je quitte les lieux en courant tant je me sens pousser des ailes, j'en oublie de récupérer ma monnaie auprès de Josiane la boulangère pour ne pas perdre une seule seconde de ce qui m'attend !

Durant mon absence, très courte, M. Bourgeon avait changé les bureaux de manière à les coller l'un contre l'autre, pour que nous soyons assis l'un en face de l'autre. Je lui donne son repas et vais m'asseoir.

« Petit, ma mission de cette nuit va être de te faire un portrait le plus exhaustif de la nature humaine, bien au-delà de ce que tu puisses connaître ou imaginer. Car vois-tu, les gens ne sont pas ce que tu crois, ils sont en vérité bien pire… »

Je pose mon sandwich près de ma machine à écrire, et la prépare pour commencer à taper. Je me dis, en insérant la feuille, que cela risque d'énerver M. Bourgeon de me parler lentement pour que je puisse taper son histoire. Je retire le feuille et l'écoute. Que veut-il dire par « bien pire » ?

« Avant tout, je vais te parler de mon histoire et de mon parcours de policier, de la personne qui m'a fait mes premières armes jusqu'à mon arrivée ici, à Butz.

Un peu comme toi, rien ne me prédestinait à entrer dans la police. J'ai eu une enfance somme toute normale, j'ai grandi dans une famille ouvrière et ma place à l'usine de textiles où ont exercé mes parents, ainsi que leurs parents avant eux, m'était déjà réservée. Sur ce point, ma vie ressemble à celle des habitants d'ici. A la grande différence, mes parents ont dépensé toute leur fortune pour me permettre d'aller à l'école, m'acheter des romans et m'offrir la meilleure éducation.

- Des… romans ? » demandé-je entre deux bouchées.
- Tu ne connais pas ? Ce sont des histoires écrites dans des livres. Certaines sont vraies, d'autres sont imaginées.
- Comme entre Jean et Raymond ?
- D'une certaine manière, oui, sauf que le but du roman n'est pas de créer des tensions entre les personnes mais de raconter des histoires.
- Mais si ce n'est pas vrai…

- Dans ce cas, je dois commencer par le commencement. » Et là de soupirer : « Je n'aurais jamais imaginé devoir expliquer ce qu'est un roman à quelqu'un…
- Désolé…
- Oh, je ne t'en veux pas. Au contraire, je te remercie, quelque part ça m'oblige à me mettre au bon niveau pour parler. »

Je me sens un peu nul, plus je parle avec M. Bourgeon, plus je me rends compte à quel point il sait beaucoup de choses et moi presque rien…

« Un roman est un livre, comme les livres pour apprendre à lire et à écrire, ou ceux dans lesquels sont inscrits les textes de loi que tu as appris pour passer ton concours. A la différence, ce qui est raconté la plupart du temps vient de l'imagination d'autres personnes, qui elles-mêmes ont lu ou entendu des histoires, vraies comme fausses, pour enrichir leur culture. De la même manière que tu vas utiliser des bouts de tissu pour réparer des vêtements, tu te sers de bouts d'histoire pour écrire d'autres histoires.

- Et à quoi ça sert ?
- Cela a plusieurs finalités : parler de la vie qu'on rêve, mettre en avant des situations ou des traits de personnalité, mais aussi et surtout étendre l'horizon de celui qui lira pour lui montrer d'autres lieux, d'autres manières de penser et d'autres réalités…
- Même si les histoires ne sont pas vraies ?
- Je t'ai dit qu'il y a toujours une part de légende dans les vérités, sache aussi qu'il y a toujours une part de vérité dans les légendes. Donc oui, l'imagination ne peut s'appuyer que sur des réalités, et ce qui fait que l'histoire est "fausse" est qu'elle n'a pas forcément de lien avec le vécu de quelqu'un.
- J'ai un peu de mal à comprendre…
- Si l'on reste sur l'affaire entre Jean et Raymond, et que tu racontes l'histoire en changeant les prénoms et le nom du village, cela ne change rien au message que tu souhaites faire passer, à savoir : le bœuf d'un voisin aurait engrossé une génisse. Que les protagonistes s'appellent Jean et Raymond ou Pierre

et Paul, et que l'histoire se situe à Butz ou Balaives, le fond reste le même. C'est ça, l'important, et c'est ça que l'on souhaite faire connaître aux gens dans un roman. Je le redis : le roman n'a pas toujours pour vocation de retranscrire la réalité historique. Dans la même trame, on peut aussi parler du problème du chemin entre Jean et René, et le faire appliquer à Pierre et Paul.

- D'accord, si je comprends bien, on utilise des faits réels et on change des éléments pour les raconter.
- Exactement. Le but étant toujours de stimuler l'imagination de celui qui lira ton livre. Je te passe les détails sur la manière d'écrire et de faire comprendre les situations, c'est propre à chaque écrivain. Si tu saisis cette partie, on a déjà bien avancé.
- Cool ! »

Je crois être le seul à connaître ce mot dans tout le village ! Mais je reste convaincu de ne pas avoir tout compris à ce qu'était un roman. Ici on est très terre-à-terre, et imaginer, sauf

pour créer des problèmes avec les voisins, n'est pas notre plus grande qualité…

« Si tu as compris ce qu'était un roman, tu vas vite comprendre ce à quoi les gens sont prêts pour régler des problèmes. Je me doute que tu as déjà une petite idée, quand tu entends de quoi s'accusent mutuellement les villageois.

- Ils racontent des histoires pour régler des problèmes, ou pour en créer ? Ce n'est pas clair… Je ne vois pas comment on peut régler un problème comme ils font, on dirait vraiment qu'ils ne veulent pas de solution.
- Tu sais quoi ? Plus je parle avec toi, plus je suis convaincu d'avoir eu raison de te faire passer le concours ! Et je te préviens : dans les semaines à venir, les habitants de Butz risquent de te voir comme ils me voient moi, cela risque d'être fortement déplaisant. »

Mon côté Napoléon sur son cheval à Waterloo me revient en tête en entendant ces mots, surtout les premiers. Je ne sais pas encore pourquoi les habitants ne m'aimeront plus, même si je ne suis pas non plus le plus aimé du village, mais quelque chose me dit que

c'est dans pas longtemps que je vais l'apprendre.

III – Histoire d'une vocation

La nuit tombe, je n'ai même pas fait attention. Quelques passants se demandent ce que nous faisons encore là à cette heure de la journée, et j'imagine, vu que maintenant je prends conscience de ce que c'est, qu'eux aussi vont imaginer des choses…

« Je continue mon histoire, petit. Si je te parle des romans, c'est qu'ils m'ont très tôt permis de me poser des questions sur cette réalité que mes parents m'imposaient, à savoir ne vivre que par et pour l'usine de textiles, et que ma vie va se limiter à un travail de misère, une vie de famille convenable et imposer à mon tour la même chose à mes enfants. Il existant tant d'autres métiers, tant d'autres lieux, tant d'autres manières de voir le monde que, sans le savoir, ils m'avaient donné les armes pour me séparer d'eux. Et je pense qu'eux-mêmes n'ont jamais lu un roman de

leur vie, sinon ils n'en seraient pas là aujourd'hui. Dans leur idée de "bien faire" pour leur fils unique, ils m'ont surtout ouvert les yeux.

- Vous pensez qu'ils vous en veulent de ne pas avoir travaillé à l'usine avec eux ?
- Probablement, ils espéraient sans doute que je travaille dans la même entreprise, mais à un poste plus prestigieux que simple ouvrier. La fierté n'est pas toujours placée au bon endroit…
- Je ne comprends pas ce que cela veut dire.
- Cela signifie que chacun voit avec ses propres yeux ce qui est important pour lui. Ce qui est important pour toi ne l'est pas forcément pour Jean, René ou Raymond, et inversement. Pour mes parents, cela devait être important pour eux que je maintienne la tradition familiale, alors que je souhaitais m'en détacher à tout prix.
- Vous pensez que certains trouvent important de créer des histoires avec ses voisins ?

- Créer des histoires avec ses voisins est davantage une conséquence qu'une cause directe. Je t'expliquerai un peu plus tard. En tous cas, le fait que nous discutions tard, ici, toi et moi, va certainement créer des histoires dès demain matin !
- Vous aussi, vous avez vu les passants par la fenêtre ?
- Je m'y attendais, quand je t'ai proposé de rester ici ce soir. Personnellement, ils ne peuvent me considérer plus bas que l'image qu'ils se font déjà de ma personne, et c'est surtout pour toi que cela va être délicat. »

J'ai bien vu comment les autres traitent M. Bourgeon depuis son arrivée. Si je me mets à penser et parler comme lui, c'est sûr que les autres me traiteront pareil. Je commence à avoir peur de cette nuit.

« M. Bourgeon, si les gens se mettent à ne plus m'aimer, je vais faire quoi ? Je ne connais pas le monde comme vous, j'ai pas ailleurs où aller. Et je ne pense pas pouvoir, comme vous, régler les problèmes si les personnes me rejettent…

- Ta lucidité me rend très fier de toi. Et j'espère que d'ici demain matin, tu trouveras des éléments de réponse. »

Il fait nuit noire. L'on ne voit plus rien par la fenêtre, car le village a beau avoir l'électricité, on n'a pas de lumière dans les rues. Justin, que l'on appelle aussi M. le maire quand des étrangers viennent nous voir, dit qu'il n'a pas le budget pour ça. Je n'ai pas compris ce que cela voulait dire. Peut-être est-ce aussi une histoire de fierté, il ne doit pas trouver ça important.

« Donc, depuis que vous lisez des romans, vous saviez que vous vouliez devenir policier ?

- Policier, pas spécialement, mais ni ouvrier ni, d'une manière générale, travailler dans le textile, avec la plus grande certitude. Après, la force des romans, c'est que l'étendue du monde qu'ils t'offrent est telle qu'on les a classés, un peu comme les dossiers, selon la nature des histoires : romance, quand on parle d'amour entre personnes ; aventure, quand on va explorer de nouveaux lieux ; biographie, lorsqu'on raconte la vie de personnes réelles, comme Napoléon ;

science-fiction, quand on imagine à quoi peut ressembler le futur… Et je te laisse me dire où je veux en venir.

- Vous voulez dire qu'il existe des romans qui parlent de problèmes entre voisins ?
- Exactement, il existe des romans que l'on classe dans le dossier "policier". Et c'est là que l'on découvre qu'il n'existe pas que des problèmes entre voisins, il en existe une infinité d'autres !
- C'est quoi, intifiné ?
- Infinité, cela veut dire beaucoup plus que tout ce que tu ne pourras jamais imaginer durant toute ta vie. C'est exactement la même chose si je te demandais de sortir et de me compter les étoiles. »

Depuis un an, je découvre des choses que je n'aurais jamais imaginées avant l'arrivée de M. Bourgeon, à commencer par le mot « imaginer » ! J'ai à peine commencé à manger mon sandwich tant ce que me raconte M. Bourgeon est passionnant ! Lui n'a pas encore commencé son sandwich, peut-être mange-t-il plus tard, d'habitude.

« Donc, vous avez lu des romans, comme vous dites, "policier", et c'est ce qui fait que vous êtes dans la police aujourd'hui ?

- Oui, mais pas seulement. Il s'agit surtout d'un concours de circonstances…
- C'est comme le concours pour entrer dans la police ?
- Euh… Vois ça comme une suite d'événements. J'ai passé mon baccalauréat, que j'ai obtenu avec mention. J'aurais tant aimé que mes parents me félicitent, mais ils sentaient que je m'éloignais de la voie qu'ils m'avaient choisi. Je suis certain qu'ils auraient préféré que j'échoue pour, a minima, les accompagner à l'usine comme ouvrier, et gravir les échelons en interne.
- Je ne comprends pas ce que cela veut dire.
- C'est comme si tu commençais à travailler à la ferme en donnant le foin aux vaches et que tu finissais comme patron de l'élevage. »

C'est toujours plus facile quand il parle des agriculteurs. « Ah OK. Et après ?

- Malgré le baccalauréat, je n'ai pas pu obtenir de bourse d'études, il a donc fallu, après avoir été mis à la porte de chez moi, que j'entre rapidement dans le monde du travail. J'ai donc commencé en tant que facteur, à distribuer le courrier dans tout Charleville-Mézières. Je distribuais aussi bien pour les particuliers que les institutions et les entreprises. Il m'est arrivé d'aller dans l'usine où travaillent mes parents. Ils ne m'y ont pas vu, je n'entrais que dans le bureau du secrétariat qui assurait la distribution en interne.
- On a un facteur ici aussi. Les villageois ne l'aiment pas car il n'est pas né à Butz, et les lettres qu'il distribue ne sont jamais des bonnes nouvelles. C'est souvent de l'argent à donner…
- Je te crois, petit, même si le facteur n'est en rien responsable des plis qu'il distribue. Je distribuais donc le courrier aussi au commissariat de police de Charleville, et j'ai commencé à sympathiser avec le gars à l'accueil qui recevait les plaintes. Un jour, il recevait une dame qui se plaignait du

bruit d'un appartement voisin, alors que le concierge lui certifiait que l'appartement en question était inoccupé. J'entendais, pour ne pas dire que j'écoutais, les détails, et cela me rappela un roman que j'avais lu. Je pris donc un papier et un stylo, et j'écrivis l'issue du roman que je glissai dans le courrier. Quelques jours plus tard, le type de l'accueil me reconnut et me demanda si c'était moi qui avais écrit la note qu'il me montra.

- Vous vous êtes fait engueuler ?
- Bien que le terme ne soit pas élégant, oui, et pas seulement : j'ai failli finir en détention pour m'être immiscé dans une affaire policière. Ce qui me sauva la mise, c'est que cette note a permis d'éclaircir le mystère qui traînait depuis des mois et pour lequel personne ne trouvait d'explication rationnelle.
- Passionnelle ?
- Non, rationnelle, que l'on peut expliquer du début à la fin, et que personne ne puisse douter de ton explication.
- Et c'était quoi, cette explication passionnelle ?

- Rat… Pas grave. J'avais écrit : "vérifiez l'appartement encore au-dessus." Dans le roman, le protagoniste, donc le personnage principal, avait un problème identique, et son voisin deux étages au-dessus avait troué son plancher, sans le traverser, et tous les bruits qu'il faisait résonnaient comme s'ils venaient de l'appartement entre les deux.
- Et pour la dame, c'était aussi un trou dans le sol ?
- Presque : il n'y avait pas d'appartement au-dessus. »

Là, il commence à faire tard, ma tête me fait mal, et j'ai faim. Je mords un grand coup dans mon sandwich. M. Bourgeon attend tranquillement que j'avale l'immense bouchée, et en profite pour commencer son repas. Après avoir évité de m'étouffer, je reprends le fil de son récit.

« Mais, s'il n'y a pas d'appartement au-dessus, il y a quoi ? Un grenier ?

- Exactement. Enfin, on parle plutôt de combles, il n'y a pas la place pour y stocker des affaires ou y vivre.

Cependant, un des résidents avait installé un ventilateur un peu particulier fonctionnant avec une pompe installée dans les combles, que l'on appelle un climatiseur. Les voisins n'étant pas au courant, et le concierge ne sachant pas que la pompe faisait du bruit quand elle fonctionnait, personne n'a suspecté l'appareil. Affaire classée. »

Il est vrai que, dans toutes les histoires entre voisins, personne n'a jamais parlé d'appartements. J'avais déjà entendu le mot, mais comme tout le monde ici vit dans une maison, je me rends compte qu'il existe des problèmes entre voisins en ville qui ne ressemblent pas aux problèmes entre voisins à Butz.

« Comment ça a fini pour vous ?

- Comme tu peux t'en douter, et pour reprendre tes mots, oui je me suis fait copieusement engueuler par le commissaire en chef, mais vu que j'avais malgré tout donné un indice pour résoudre l'enquête, j'ai simplement reçu un blâme.

- C'est quoi ?
- C'est un avertissement, si je recommençais je risquais directement la prison.
- Ils ne rigolent pas…
- Ils ont raison. Dans ce cas très simple, ça passait, mais dans d'autres affaires, cela aurait pu se retourner contre moi.
- Comme quoi ?
- Tu n'es pas encore prêt à entendre. Je finis rapidement : le commissaire, au vu de ma culture et de mon diplôme, m'a proposé de passer directement le concours d'officier, que j'ai réussi haut la main. Depuis, j'œuvre pour résoudre des mystères, dans le meilleur des cas, ou au pire trouver des compromis entre personnes certaines d'avoir raison. »

IV – Histoire de l'humanité

L'on entend chanter les chouettes au loin, les vitres ne sont pas épaisses. Je m'absente

sous le préau, non pour aller chercher mon vélo car il ne me servirait à rien, mais prendre du petit bois pour allumer le poêle car la nuit est fraiche. On termine nos sandwiches, mais un bon café, chose qui n'existe pas ici, ferait du bien.

En repensant, je me dis que M. Bourgeon a plus vécu en une vie que tous les villageois de Butz réunis, même en incluant leurs parents. Et encore, je ne connais que le début de l'histoire !

« Je travaillais directement sous les ordres du commissaire. Je ne vais pas te rentrer dans les détails de tout ce que j'ai fait et vu, des succès comme des échecs. Mais il y a une chose que j'ai apprise, c'est bien ce que l'on appelle la Nature Humaine, et c'est en partie de cela dont je souhaite te parler.

- J'ai toujours grandi en campagne, la nature je connais. Il y a aussi de la nature dans les villes ?
- Euh, oui mais non. Quand je parle de Nature Humaine, je parle de qui sont les gens, au-delà de ce que tu connais et qu'ils acceptent de montrer.
- Pourquoi dire "nature" alors ?

- Le sens du mot "nature" signifie "tel qu'il est". La nature, que toi tu connais, c'est ça : tu prends les champs, les plantes, les animaux, pour ce qu'ils sont, et le travail agricole consiste à trouver le meilleur équilibre entre cette nature et ce qu'elle peut t'apporter, notamment pour manger.
- Et pour les gens ?
- Les humains mentent, et ce n'est pas leur faute. Le monde, depuis très longtemps, a poussé les gens à agir et penser de manière à créer une cohésion, ou dit autrement à limiter les problèmes entre voisins. Cela ne fonctionne pas très bien, il faut l'admettre. La solution qu'ils ont trouvée consiste à créer des règles que l'on peut résumer ainsi : il y a des choses à dire et d'autres à ne pas dire, il y a des choses à faire et d'autres à ne pas faire.
- C'est pas très clair…
- Je ne t'en veux pas de ne pas comprendre, même les gens les plus "intelligents" sont souvent perdus. Il faut voir ces règles comme des murs entre des coqs, si tu ne veux pas qu'ils

se battent entre eux. On peut aussi appeler cela des "garde-fous".

- On est fous ?
- Oui, mais la plupart l'ignorent. Ils croient qu'en appliquant les règles qu'ils apprennent dès leur plus jeune âge, ils seront aimés, acceptés, bien dans leur tête et dans leur vie, mais enfermer les fous ne les rend pas moins fous, bien au contraire ! »

C'est vrai que je ne trouve pas ça normal de toujours avoir des problèmes entre voisins. Comme s'ils aimaient ça. Ils ont peut-être aussi des problèmes avec leur famille ou leurs amis, aussi ?

« J'ai dit un peu plus tôt que, dans ces règles, il y a des choses que ni on ne dit ni on ne fait. On appelle cela des silences. Ce sont ces silences qui rendent fous, car ils gangrènent les âmes et poussent au crime.

- Vous faites de belles phrases, M. Bourgeon, mais encore une fois je ne comprends pas tout ce que vous dites…
- Tu parlais des problèmes entre voisins. Une des causes principales est qu'ils ne disent pas réellement ce qu'ils pensent,

et préfèrent soit se taire, soit inventer un "faux" problème pour ne pas devenir trop fou. Par exemple, ne pas aimer les natifs de Butz comme moi, est un moyen pour les natifs de ne pas se confronter à d'autres manières de penser, à d'autres habitudes, voire à devoir ouvrir les yeux sur des secrets gardés depuis des générations.

- Les silences et les secrets, c'est un peu pareil, non ?
- C'est exactement pareil ! Briser le silence, donc en parler, c'est risquer de perdre des acquis, comme des avantages, une reconnaissance, des amis, de la famille, une réputation et bien d'autres choses. Et parfois, en cas de problème, le plus "sûr" est d'accuser les autres, pour montrer que l'on n'a rien à se reprocher.
- C'est vrai que, quand il y avait un problème, on disait souvent que c'était de ma faute, même si j'avais rien fait. Je trouvais pas ça juste.
- Il est fort probable que tu étais le bouc émissaire parfait de ton entourage…
- Le bouquet mystère ?

- Ah, euh… pardon. C'est une vieille expression pour dire qu'il était facile de t'accuser des problèmes, pour que les autres restent "innocents", au moins en apparence.
- Donc, si je comprends, pour eux, c'est plus important de montrer qu'ils sont de bonnes personnes plutôt que d'agir comme telles ?
- Si tu as compris ça, tu as gagné des années de formation en tant que policier, et un très grand nombre d'ennemis par la même occasion ! »

Je ne pensais pas que Jean, Thierry, René et les autres étaient méchants pour montrer qu'ils étaient gentils. Ça n'a pas de sens ! Leurs paroles me tournent dans la tête alors que je vais chercher d'autres petits bois pour le poêle.

Quand je reviens, M. Bourgeon avait rempli une casserole d'eau qu'il a posé sur la plaque en fonte du poêle à la place du ventilateur. « Je vais nous préparer un thé, je ne pense pas que tu connaisses, et ça nous tiendra éveillé comme le café. »

Quand l'eau bout, il jette des feuilles de plantes que je n'ai jamais vu, il retire la casserole du socle en fonte et la pose par terre quelques minutes, avant de verser l'eau colorée dans nos verres.

« M. Bourgeon, je n'arrête pas d'entendre dans ma tête toutes les choses méchantes que j'ai entendues de la part des villageois. Ce n'est pas possible d'être une bonne personne en disant des choses méchantes ?

- Tu mets le doigt sur un des fondements de notre société, à savoir qu'il est possible de donner des valeurs différentes aux gens.
- Des valeurs, comme des prix au magasin ?
- En quelque sorte. Si, selon des critères validés par certains, comme le fait de ne plus avoir de parents ou avoir moins d'argent que les autres, une personne vaut moins que d'autres, on a le droit de lui faire du mal, dans une certaine limite, et cela ne sera pas puni.
- Et pourquoi on lui ferait du mal, alors qu'elle est déjà vue comme moins bien ?
- Tout simplement pour maintenir cette différence de valeurs, et pour mettre

en avant que les "meilleurs" ne veulent pas perdre leur place de meilleurs. Si jamais elle devenait plus valeureuse, donc meilleure que les meilleurs, que feraient les meilleurs selon toi ?

- Je me dis qu'ils lui feraient encore plus mal ?
- Exactement. Et même pire.
- On peut faire pire que mal ?
- Oui, c'est la fameuse limite, la ligne rouge, qu'il ne faut pas dépasser : on appelle cela un crime. »

Je saisis le verre de thé encore chaud, et en bois une gorgée, en évitant de me brûler. C'est parfumé et très doux, à l'opposé des pensées qui m'envahissent. Dans ces voix qui sonnent dans ma tête, certaines disent que M. Bourgeon veut me faire du mal en me racontant tout ça. Je ne sais plus ce qui est bien ou mal. Je me mets à pleurer.

« Hey, petit, que se passe-t-il ? » M. Bourgeon se lève et pose sa main sur mon épaule.

- Tout ce que vous dites me fait peur, M. Bourgeon. J'ai l'impression d'être

enfermé dans une maison en flammes, je me sens perdu…

- Cela prouve que tu as un cœur immense. Je n'avais pas l'intention de te faire peur, juste te parler de la réalité des personnes qui vivent sur Terre.
- Mais… Tout le monde est méchant, au final ?
- Heureusement que non, je dirais même qu'une grande partie est pleine de bonté et de charité, mais très souvent elle n'a pas la liberté nécessaire pour laisser libre court à la bienveillance. Alors, même s'ils ne deviennent pas fous, ils restent enfermés dans une cage de règles, avec des choses à dire et à ne pas dire, à faire et à ne pas faire.
- Pourquoi faire le bien ferait partie des choses à ne pas faire ?
- Aux yeux des personnes qui se croient meilleures que les autres, ce n'est pas un critère de valeur. Gagner plus d'argent, ou éviter d'en perdre, est bien plus important que d'aimer son prochain.
- C'est nul !
- A qui le dis-tu… »

V – Histoire d'un crime

Je regarde l'horloge pour la première fois de la soirée, elle indique 21 heures passées. Je tremble d'émotion avec tout ce que je viens d'entendre, mais quelque chose me dit que le pire est à venir. Je connais M. Bourgeon, il prend des gants avec moi.

« Qu'il y ait des gens méchants, je comprends, mais pourquoi certaines méchancetés sont acceptées et pas d'autres ?

- C'est pour conserver à la fois des inégalités entre les personnes, les fameuses valeurs dont je t'ai parlé, et une population minimale pour répondre aux désirs de ceux qui se croient meilleurs. Si l'on pouvait faire trop de mal, les soi-disant meilleurs, non seulement n'auraient plus d'élément de comparaison, mais n'auraient plus non plus d'esclaves, au sens moderne, pour créer les richesses qui les enrichissent.
- Les esclaves, c'étaient ceux qu'on forçait à travailler sans argent ? Pourtant, on a bien un salaire ?

- Oui, mais juste ce qu'il faut pour que tu puisses te nourrir et pas assez pour pouvoir prétendre à devenir le meilleur. Là aussi, c'est une question d'équilibre. Si tu donnes trop à manger aux cochons, ils deviennent trop gras et ils produisent moins de viande, donc tu la vendras moins cher.
- Donc il y a des personnes qui font à d'autres personnes ce que nous faisons aux cochons et aux autres animaux de la ferme ?
- Exactement. Et même parmi les personnes que les autres placent comme inférieures, certaines veulent malgré tout se sentir meilleures, même au sein d'une petite communauté, comme ton village. Tout n'est qu'une question d'échelle, de taille de population : la famille, les voisins, le village, le pays, la planète entière… Mais les comportements et les pensées restent les mêmes. »

J'essaye d'imaginer mon village en beaucoup plus grand, et à quoi pourraient ressembler les problèmes entre voisin. Je n'y arrive pas. C'est trop grand pour ma p'tite tête.

« Et les crimes, c'est quoi ?

- C'est quand on fait du mal de manière à rendre une personne inapte à assurer son rôle d'esclave. Et les manières de s'y prendre sont infinies : voler, blesser physiquement, blesser psychologiquement, jusqu'à ôter la vie.
- Ôter la vie, comme à l'abattoir ?
- Exactement. De la même façon ou totalement différemment. Il existe de nombreuses armes conçues pour ce rôle : les armes blanches comme les couteaux, les armes à feu comme les carabines, et presque tous les objets peuvent être détournés de leur fonction première pour blesser ou tuer.
- Mais les vaches, les cochons ou les poules, on leur ôte la vie pour les manger, non ? On ne mange pas les gens, à ce que je sache ?
- Non, même si l'on parle à ce moment-là de cannibalisme, on ne mange pas les gens, pas dans notre pays.
- Alors pourquoi ?
- Il y a 3 cas dans lesquelles des personnes tuent d'autres personnes : les accidents, les meurtres et les

suicides. Même si, dans ce dernier cas, la personne se donne la mort elle-même.

- Euh… Elle ne peut pas se manger si elle se tue…
- Même s'il existe un nom pour ça, qui est autophagie, je confirme que si une personne décide de s'ôter la vie, ce n'est pas pour se manger. C'est une des raisons pour lesquelles les animaux ne se suicident pas : très peu mangent des membres de leur propre espèce.
- Mais les gens peuvent le faire ?
- Oui, et je t'expliquerai pourquoi un peu plus tard. Dans un premier temps, je souhaiterais te parler des accidents. »

Je l'interromps pour aller, encore, chercher du petit bois pour le poêle.

« J'ai dit qu'ôter la vie était un crime. Je ne reviens pas là-dessus. J'ai juste oublié de préciser si le fait d'ôter la vie était volontaire ou non. Prenons un exemple : quelqu'un marche au bord d'un chemin, tu roules en tracteur sur ce même chemin, la personne qui marche trébuche, tu lui roules dessus et elle meurt.

- J'ai pas fait exprès !

- Exactement. On appelle cela une circonstance, c'est-à-dire un événement indépendant de toute volonté qui a amené une personne à perdre la vie.
- Mais qui va aller en prison, dans ce cas ?
- Vu que tu étais sur le tracteur, tu deviens ce que l'on appelle le suspect. Indéniablement, tu as roulé sur ce pauvre hère. Si le jugement est correct, et que la défense fait bien ton travail, personne n'ira en prison car ce n'était pas un désir de ta part de rouler sur cette personne avec ton tracteur. On appelle cela un homicide involontaire.
- Donc on peut ôter la vie d'autres personnes et ne pas aller en prison ?
- Exactement. Je t'ai parlé du premier cas où c'est possible. Il existe malheureusement un second cas où l'on peut ôter la vie et ne pas aller en prison : l'immunité.
- J'ai déjà entendu ce mot, chez le docteur. Il parlait d'innumité contre les maladies.
- C'est un peu la même chose, sauf qu'au lieu de ne jamais tomber malade,

on ne va jamais en prison. C'est un passe-droit qu'usent et abusent certains de ceux qui se croient meilleurs, pour continuer à ôter la vie, entre autres choses…

- Mais c'est pas juste !
- Exactement. Tous les crimes ne sont pas punis. La Loi est censée s'appliquer pour tout le monde, même aux "meilleurs". Mais quand tu es une personne "importante" ou l'enfant d'une personne "importante", on considère que la Loi ne s'applique pas à toi.
- Ça sert à quoi, les lois, dans ce cas ? Et la police, si on arrête des personnes et qu'elles ne vont pas en prison ?
- Tes questions sont légitimes, mais les lois et la police ne sont que deux des maillons de la chaîne. Les lois apportent un cadre de sécurité, pour faire en sorte que la police ait le moins de travail à faire. Notre travail, justement, c'est d'aller vers les gens qui sortent du cadre de la loi, de leur expliquer et de les convaincre de ne pas recommencer. Enfin, c'est la justice, gérée par des personnes dont

certaines se croient meilleures que les autres, qui a le dernier mot et qui décide comment le fautif, celui qui est allé à l'encontre de la loi, doit payer pour son méfait.

- On pourrait dire : un crime, une punition ?
- Oh, d'autres y ont déjà pensé, mais cela aussi a ses limites. Si tu voles de la nourriture parce que tu as faim, ou si tu voles pour la revendre, ou parce que tu as un souci dans la tête qui t'incite à voler, il ne serait pas juste de faire payer de la même manière ces trois vols.
- On peut voler parce qu'on a faim ? J'ai déjà entendu René en parler, qu'on avait volé ses poules, mais je crois que la personne qui les avait volées était un renard… On peut arrêter les renards s'ils volent des poules ?
- Malheureusement, les lois ne concernent que les actions des personnes, pas des animaux. René doit juste mieux protéger ses poules des renards, mais aussi des personnes.
- C'est nul ! Les renards, ils vont recommencer…

- C'est vrai. On ne peut pas non plus soumettre toute la nature sous la Loi des Hommes, même si cela ressemble à des romans de science-fiction que j'ai lus.
- Et pourquoi pas ?
- Parce que, malgré ce que les meilleurs croient, l'Homme a besoin de la Nature pour vivre : les plantes fournissent l'oxygène, les rivières les poissons et l'eau, les arbres les fruits, les animaux la viande, etc. Ceux qui ont imaginé un monde où tout serait industrialisé et artificiel, en ont conclu que les humains n'y survivraient pas.
- Et pourquoi ?
- A cause, et ton docteur a raison, de l'immunité des personnes. Plus on vit dans un monde aseptisé, sans microbes ni maladie, plus le corps devient faible et fragile. Et manger des produits de la Nature, c'est aussi manger des microbes et des bactéries pour nous rendre plus forts. Là aussi, c'est une question d'équilibre : trop de bactéries sont mauvaises pour la santé, et certains virus provoquent des maladies incurables.

- C'est dingue, tout ce que vous savez, M. Bourgeon… Il vous reste du thé ? Je ne connaissais pas, j'aime beaucoup ! »

M. Bourgeon repose la casserole d'eau sur le poêle pour réchauffer l'eau, et me sert un nouveau verre. Il continue.

« Parmi les criminels, il existe des personnes qui commettent des crimes mais que l'on ne peut condamner, ni mettre en prison. Ce sont les personnes qui souffrent de troubles psychologiques.

- Elles sont plus folles que les autres ?
- D'une certaine manière, oui, mais ce n'est pas non plus de leur faute. Je ne dis pas qu'elles ne sont pas conscientes ou volontaires de leurs crimes, mais vu qu'elles sont incapables de mesurer les conséquences de leurs actes, les punir n'a aucun intérêt.
- Ces personnes font du mal, mais ne savent pas faire autrement ?
- Exactement. Dans leur tête, les choses sont différentes, et nos règles sont trop compliquées pour qu'elles puissent les appliquer. Souvent, on les enferme

dans des instituts créés spécialement pour eux, c'est comme des prisons, sauf que leur seul crime est de ne pas pouvoir penser comme nous.

- C'est triste…
- Oui et non, la plupart ne se rendent pas compte de ça, et comme ils n'ont jamais connu, ou ont oublié, ce qu'on appelle une vie "normale", cela ne leur manque pas. Après, je te confirme qu'ils sont en très grande souffrance, tant dans leur corps que dans leur esprit. Les plus dangereux sont ceux que l'on qualifie de psychopathes, car non seulement ils sont parfaitement intégrés dans notre monde, mais ils commettent les pires crimes dans l'indifférence totale tant ils sont discrets !
- Et ils ne sont pas tristes de ce qu'ils font ?
- Au contraire, ils seraient très tristes s'ils ne commettaient pas ces crimes, car pour eux c'est le seul moyen de gérer des problèmes personnels, comme les contrariétés ou les imprévus. Et peut-être y en a-t-il dans ce village, mais qui sont tellement bien

intégrés que personne ne peut les soupçonner de quoi que ce soit.
- Ça fait peur, ce que vous dites…
- Je ne te le fais pas dire, petit. Le pire, c'est que personne, pendant les procès, ne peut témoigner contre eux, car ils sont "parfaits" comme voisin, collègue ou ami, hormis les victimes qui leur échappent, quand elles y arrivent. »

Un long silence remplit la salle. Je ne sais plus ce que je ressens tant ce que j'apprends dépasse mon horizon, de très loin. Je bois le thé à petites gorgées, le regard dans le vide, la tête en ébullition comme l'eau dans la casserole.

« Allez, on attaque le plus difficile : les criminels conscients et "sains d'esprit", comme toi et moi. Il y a quand même une chose importante à te dire, pour t'aider à digérer tout ça : personne, je dis bien personne, ne naît criminel. Il le devient selon les événements de la vie et comment il les surmonte.
- Ça ne me rassure pas, tout le monde peut être un criminel ?
- Exactement, mais tout le monde ne le devient pas. Pouvoir n'est pas devoir.

Toi, en tant que policier, tu as le pouvoir d'ôter la vie à une personne, si et seulement si celle-ci menace la tienne. Potentiellement, tu pourrais tuer toutes les personnes que tu croises, mais tu ne le feras pas. D'une part, tu n'en as pas envie, et d'autre part, tu n'es pas un psychopathe qui a besoin de tuer pour contenir des problématiques psychologiques et émotionnelles. Donc tout va bien.

- Vous aussi, vous avez ce pouvoir, non ?
- Comme tous les policiers, les militaires, les gendarmes, les chasseurs, les bouchers, les ouvriers des abattoirs, et j'en passe. Je ne nie pas qu'il n'y ait pas des abus et des bavures, ils restent marginaux.
- Mais comment on en arrive à vouloir tuer quelqu'un ?
- Ah ça, qu'il s'agisse de récupérer un bien ou de faire taire à jamais quelqu'un dont on n'apprécie pas les idées, les raisons ne manquent pas… »

Je bois encore une gorgée de thé, je vois que quelque chose chiffonne M. Bourgeon.

« Il y a autre chose que vous voulez me dire ?

- Oui, petit. Une dernière catégorie de criminels, mais je ne saurais dire si c'est la plus dangereuse ou pas : ceux qui attaquent les institutions et les grands groupes lorsque les Lois font plus de mal que de bien.
- C'est possible qu'il y ait des lois qui fassent du mal ?
- Evidemment, en grande partie si elles ont pour vocation de permettre à certains de gagner beaucoup d'argent, comme autoriser des produits toxiques dans l'agriculture pour augmenter la production, comme certains engrais, pesticides ou aliments pour animaux.
- C'est plutôt une bonne chose d'avoir de bonnes récoltes, non ?
- Sauf si tu oublies qu'au final, les clients vont manger les pesticides qui se sont infiltrés dans la nourriture et qu'ils vont devenir malades. De nombreux autres cas, que l'on nomme "autorisations", ont aussi des effets nocifs sur la population et la nature : la chasse d'animaux en voie d'extinction sans se soucier de la chaîne alimentaire

et de la prolifération d'autres espèces, l'augmentation de la température et l'impact sur le niveau des océans, la pollution de zones supposées désertiques… Donc, oui, certaines personnes, individuellement ou collectivement, vont chercher à alerter le gouvernement, d'abord pacifiquement, puis plus violemment quand celui-ci ne tiendra pas compte de leurs revendications.

- Et ça marche ?
- Pas toujours, les politiciens et industriels considèrent les actes de ces "réactionnaires" comme des entraves au progrès, en considérant que personne n'est réellement en mesure de dire ce qu'est le "progrès", surtout s'il n'est là que pour favoriser une minorité.
- Je comprends que si on revenait à une agriculture sans engrais ni pesticide, on produirait moins et on gagnerait moins. Mais les gens seraient en meilleure santé. C'est pas facile de trouver le bon milieu dans tout ça…
- Oh que non. Surtout quand on sait toute la nourriture qui est jetée à cause

des transports, du stockage, et du gaspillage des consommateurs, on pourrait produire 3 fois moins et assurer la même qualité de service !

- Là vous me parlez de la pollution, mais il peut y avoir plus grave comme problème ?
- Evidemment, comme laisser des personnes dans la pauvreté et la maladie, raser les forêts qui assurent l'oxygène qu'on produit, ou réduire la surface des champs pour bâtir des usines ou des maisons. On peut parler d'injustice légale, vu que les plus hautes instances du pays ont donné leur accord. Le vrai problème est : peut-on donner raison à ceux qui les dénoncent, même quand ils doivent se mettre en marge de la Loi pour se faire entendre ? Ce qui est juste (pour la justice) n'est pas toujours juste (dans la justesse).
- C'est une belle phrase, ils pourraient l'écrire au-dessus des tribunaux.
- Tu as parfaitement raison, petit, cela pourrait ouvrir l'esprit de certains qui en auraient bien besoin ! Mais je te certifie, que dans les années à venir, il y

aura de plus en plus de personnes qui n'accepteront plus aveuglément ce qu'on leur impose, et le monde ne sera pas prêt à les entendre. Ça ne sera pas beau à voir. Je ne sais pas si j'en serai témoin, toi probablement, mais tout ce que je viens de te dire ne sera qu'un étron dans une fosse à purin… »

VI – Histoire d'un drame

M. Bourgeon remplit à nouveau la casserole d'eau, et pendant qu'elle chauffe, on en profite chacun notre tour pour aller aux toilettes. Il nous sert un autre verre de thé. Je commence à avoir encore faim, d'habitude je dors à cette heure-là.

« Dans tout crime, tu as le point de vue du coupable et celui de la victime, sans parler du point de vue des témoins. Dans notre métier, l'on est principalement confronté à celui de la victime même si elle n'est plus en mesure de parler, car rares sont les coupables qui viennent se rendre de leur plein gré. Notre job est

multiple : trouver qui est la victime, de quoi elle est morte, qui l'a tuée et pourquoi.

- Dans le cas de tout à l'heure, si l'on n'avait trouvé que le gars sur la route, on aurait dû commencer à chercher ce qui lui a roulé dessus ?
- Exactement, petit. Si l'on découvre qu'il s'agit d'un tracteur, on ne va pas faire la tournée des propriétaires de mobylettes. Chaque étape a pour but d'éliminer des personnes pour nous amener au véritable coupable.
- Mais ça peut très bien être quelqu'un qui a pris le tracteur d'un autre ?
- Tout juste ! Il est néanmoins important de trouver l'arme, même s'il s'agit d'un tracteur. De son propriétaire, on cherchera à savoir si c'est d'abord lui qui a utilisé son tracteur à l'heure présumée du crime.
- Mais si la personne ment ?
- Tu fais bien de le souligner, et c'est très fréquent. Ce ne sont pas toujours les coupables qui mentent, mais ceux qui ont peur de la police ou de la justice, soit parce qu'ils ont déjà un casier judiciaire, soit parce qu'ils ont autre chose à se reprocher. Il nous

arrive parfois de rebondir sur d'autres affaires à partir d'une seule. Après, pour démêler le vrai du faux, nous vérifions les alibis et les motifs d'en vouloir à la victime. En croisant plusieurs témoignages, on peut savoir qui ment ou pas.

- Ça a l'air compliqué…
- Oh que oui, petit. Après, par facilité, on commence par l'entourage proche : famille, voisins, collègues, relations directes comme les amis, etc. Il arrive parfois qu'il n'y ait aucun lien entre la victime et le coupable, qu'elles ne se connaissent même pas. Si notre victime, restons avec elle, avait été écrasée par la voiture d'un touriste plutôt que par le tracteur d'un agriculteur du coin, on aurait beaucoup de mal à le retrouver…
- C'est vrai ça… Comment fait-on dans ce cas ?
- On croise les doigts, on cherche éventuellement la marque et le modèle des pneumatiques s'il a laissé ces traces, des éclats de phares ou de carrosserie. C'est un travail de très grande minutie.

- Cela veut dire qu'il y a des coupables qui ne sont jamais arrêtés ?
- Eh oui, on a beau être des policiers, nous restons avant tout des humains. Certains projets d'installation de caméras de surveillance permanente ont vu le jour dans des villes, mais en rase campagne, ce n'est pas demain que l'on y arrivera !
- Je me sentirais pas bien si j'étais tout le temps filmé…
- Là aussi, il s'agit des limites des systèmes de surveillance. Nombreux sont ceux qui changent radicalement de comportement en se sachant observés, en mieux comme en pire. Ils vivent sous la pression du jugement perpétuel, sans jamais savoir quel pas sera vu comme un faux-pas.
- On n'a même pas de lumières dehors, alors des caméras…
- On n'a pas toujours eu de réverbères, ils ont été créés avant tout pour limiter les crimes dans les ruelles sombres et les nuits sans lune. C'est assez dissuasif lorsqu'on a la possibilité de reconnaître son agresseur. »

M. Bourgeon continue à faire le service du thé, et nous continuons les allers-retours sous le préau pour entretenir le feu du poêle et aux toilettes pour évacuer le thé.

« Et les coupables sont souvent des personnes proches des victimes ?

- Très souvent. Plus les relations sont proches, plus les personnes créent des liens forts entre elles, au point de voir naître des jalousies, des déceptions, des frustrations et plein d'autres choses suffisamment intenses pour ne plus pouvoir penser convenablement.
- Comme Jean et Raymond avec leur chemin ?
- Oui, mais pas que. Il y a tellement d'exemples possibles, même des parents qui veulent un garçon et n'ont comme progéniture que des filles pourraient très bien les éliminer, si leur frustration est trop grande.
- On peut tuer ses propres enfants ?
- On peut tuer n'importe qui : ses enfants, ses parents, ses voisins, ses collègues, de parfaits étrangers… Il n'y a aucune limite, seul ce que ces personnes considèrent comme légitime compte pour elles. Il existe aussi un

autre argument en faveur du crime : la pression. Certaines personnes peuvent demander à d'autres de tuer, par exemple, en échange d'argent ou d'épargner la vie des proches.

- Ça ne me viendrait jamais en tête de demander ça à quelqu'un !
- C'est très souvent ce que font ceux qui se considèrent comme meilleurs, pour rester "innocents". Ils sont convaincus que ce n'est pas parce qu'on ne tient pas l'arme que l'on aura sa place au paradis.
- Donc la personne qui tue parce qu'on lui a demandé, devant le juge, il y aura des circonstances ?
- Exactement. Tu comprends mieux pourquoi un modèle crime-châtiment sans jugement est inenvisageable. »

La lune a dépassé l'horizon et éclaire parfaitement le bureau. « Et les proches des victimes, ils peuvent toujours obtenir justice ?

- Hélas non. Soit le suspect est innocenté, pour diverses raisons comme sa folie, le caractère accidentel du décès ou un jugement qui l'acquitte, soit parce que la réparation n'est pas

proportionnelle au chagrin des proches. Dans l'absolu, aucune justice ne peut remplacer la perte d'un proche.

- C'est triste…
- Oui, c'est triste. Et ce n'est pas non plus le rôle du juge : son travail consiste, en fonction des témoignages et de la loi, à déterminer si la personne accusée d'un crime peut en être responsable pour payer sa dette à la Société. Quand je parle de dette, cela peut très bien être de l'argent, mais aussi de la prison, des travaux d'intérêt général… Tout acte permettant de compenser le mal établi.
- Mais tant qu'il n'est pas jugé coupable, il reste innocent ?
- Exactement. C'est ce que l'on appelle la présomption d'innocence, qui a l'inconvénient de laisser de nombreux coupables en liberté. A contrario, la présomption de culpabilité, qui n'existe que dans le cas où une personne se fait passer pour une autre (on parle d'usurpation), a l'inconvénient de punir trop d'innocents.
- Il n'y a pas de juste milieu ?

- Hélas… Depuis quelques millénaires, philosophes et autres penseurs se penchent sur la question, sans trouver de réponse idéale. Les dictatures se rapprochent du modèle crime-châtiment avec un minimum de jugement, et ceux qui volent pour manger ou pour revendre sont traités de la même manière.
- Je ne vois pas ce qui peut être pire que tuer…
- Détrompe-toi, il a pire : les violences psychologiques. Je l'ai mentionné plus tôt. Comme il n'y a pas d'ecchymoses ou de fractures, il n'existe pas de preuve que quelque chose de mal est fait, même si cela détruit une personne intérieurement.
- J'ai du mal à comprendre…
- C'est comme quand on t'accuse de choses que tu n'as pas faites : cela te rend triste, et tu pourrais ne plus vouloir sortir de chez toi, voire pire, te suicider.
- Donc, pousser quelqu'un au suicide, c'est un peu comme la tuer, mais en gardant les mains propres, c'est ça ?

- Exactement, petit. Et la Loi est totalement muette sur ce genre de crime. Et le summum : les enlèvements. Certaines personnes enlèvent d'autres personnes pour demander une rançon, ou pour les garder chez elles. Dans le premier cas, ils ont grand intérêt à maintenir les otages en bonne santé s'ils veulent l'argent espéré. Dans le second cas, il n'y a jamais de demande d'argent, et il n'y a aucun moyen de savoir si les victimes sont toujours vivantes.
- Pourquoi enlèvent-ils des personnes, alors ?
- Les raisons sont multiples : vengeance sentimentale, expériences illégales, fétichisme si les personnes ont des critères physiques particuliers, esclavage sexuel, vente d'organes, cannibalisme (on y revient), compensation d'un traumatisme non résolu… La majorité des ravisseurs sont les psychopathes dont on a parlé plus tôt, donc impossible de voir au premier abord qu'ils ont quoi que ce soit à se reprocher. Et dans l'absolu, de leur point de vue, ils n'ont rien à se

reprocher, mais connaissent suffisamment les règles du monde pour les appliquer en leur faveur et passer pour des personnes parfaites.

- On les trouve comment, les victimes, dans ce cas ?
- Par hasard, la plupart du temps. Quand on tombe sur un chalet perdu au milieu de nulle part, une trappe qui mène à une cave ou une porte confondue dans un mur… Une bonne partie d'entre elles finissent mortes, une fois que le ravisseur a obtenu satisfaction, parfois des années plus tard. C'est un cauchemar, tant pour la famille que pour la police. On ne peut rien dire ni faire pour rassurer les proches, les suspects sont très rapidement innocentés, on doit même attendre qu'il y ait d'autres enlèvements pour obtenir de nouvelles pistes ! L'enfer, pur et simple. Parfois, l'on se rassure en minimisant et en partant du postulat qu'il ne s'agit que d'une disparition, mais rien ne garantit de pouvoir retrouver la personne, et encore moins vivante… »

VII – Histoire d'une nouvelle histoire

Le soleil commence à éclairer le ciel, il est déjà le matin. On sent les odeurs du pain en train de cuire dans la boulangerie d'à-côté. Cela me rappelle à quel point j'ai faim…

« Maintenant, petit, es-tu prêt à faire ce métier ?

- C'est une question que vous auriez pu me poser avant le concours, non ?
- Oh que non, cela t'aurait dissuadé de le passer ! A partir de maintenant, tu ne verras plus personne de la même manière, tu te demanderas ce qu'il y a derrière les regards, les sourires, les actes de gentillesse de ceux qui n'ont pas pour habitude d'être gentils, ainsi que les actes de violence de ceux qui n'ont pas pour habitude d'être violents, ou qui croient qu'il ne s'agit pas de violence. Tant qu'il y aura des valeurs arbitraires, il y aura des jalousies et des intérêts. Je te l'ai dit, petit : rien que porter cet uniforme te vaudra ton lot d'ennemis, tu n'as

absolument rien à perdre. Et tu ne seras jamais seul : dans un premier temps, tu m'auras moi à tes côtés, et dans un second temps, tu embaucheras quelqu'un qui prendra ta place de sous-officier quand tu auras pris la mienne.

- Quoi, vous comptez partir ?
- Pas tout de suite, j'ai encore quelques années à tenir. Aujourd'hui, va manger et te reposer, ton vrai travail commence demain. »

Je me lève, affaibli par cette nuit aussi riche qu'interminable. Je prends mon manteau et ma casquette, je pose ma main sur la poignée de la porte, m'arrête et demande : « Vous ne m'avez pas dit pourquoi on vous a envoyé ici.

- Tu ne perds pas le nord, malgré la fatigue. C'est une qualité qui te sera vraiment utile. Si tu veux tout savoir, j'enquêtais sur la disparition d'une jeune fille depuis des années lorsque je l'ai retrouvée morte au bord d'une rivière. Pas de bol : il s'agissait de la fille de mon supérieur. Il m'a tenu personnellement pour responsable,

même si ce n'était pas vrai, et afin de ne plus croiser mon regard, a exigé ma mutation.

- Mais ce n'est pas de votre faute, M. Bourgeon !
- Tout le monde le sait, même mon supérieur. Mais comme la justice n'a pu lui rendre sa fille vivante, il a déchargé sa peine sur moi. Une histoire banale d'un flic banal lors d'une affaire qui finit comme presque toutes les affaires. Le seul bémol était le lien avec la victime. Dans cette situation, j'aurais bien aimé un jugement de type crime-châtiment, j'aurais certainement toujours mon poste à Charleville. Ma foi, je ne regrette rien, j'ai fait ta connaissance, et je suis sûr que nous allons apporter un vent de renouveau à Butz ! Allez, file te reposer. Moi, je vais prendre ma journée pour retourner dans la grand'ville acheter de quoi faire du café… »

L’affaire des brosses à dents

Ecrit en 2017
Policier, parodie

Chapitre I : prologue

J'admets que mon hygiène dentaire laisse parfois à désirer, et je remercie l'inventeur du chewing-gum et des Tic Tac de me porter secours quotidiennement. Mais avec mon métier, assurer une toilette complète, entre les interrogatoires, les filatures, les heures sup', c'est pas toujours évident...

Bref, un soir, j'arrive à rentrer chez moi, dans mon studio miteux de Brooklyn, et me rends dans ma salle de bains. Étant donné mon style de vie célibataire, tout est en un seul exemplaire, même dans mes chaussettes parfois ! La gueule enfarinée, je prends ma brosse à dents, et sous mes doigts, je sens un truc pas net : il n'y avait pas une mais deux brosses à dents !

Space, mais pas assez pour m'interroger outre mesure. Trop claqué. Je prends celle qui est la mienne habituellement, fais mon office et m'écroule sur mon lit.

Chapitre II : officieux

Réveil tardif, gueule de bois, je vais pour me raser sans faire trop de copeaux, et là... 3 brosses à dents ! Le whisky du matin n'est pas de trop pour faire carburer mes neurones et prendre cette affaire avec le plus de sérieux !

Retour au commissariat, je plonge dans les dossiers des brosses à dents disparues. Une pile monumentale ! De partout dans la ville, depuis des mois, des brosses à dents disparaissent... Et dire qu'on n'en a pas fait la une des journaux, scandaleux !!! Photos à l'appui, je reconnais l'une d'elles, qui était dans ma salle de bains. Elle appartenait à une jeune fille des quartiers chics. C'est le genre d'affaire à ne pas ébruiter, cela pourrait donner de mauvaises idées...

Sans attendre, je me rends chez la demoiselle, qui s'est réveillée un matin avec

son verre à dents vide. Après des mois de thérapie, le trauma est toujours présent, je sais pas si je dois lui annoncer qu'on l'a retrouvée, et tout ce qui tourne autour de la compassion, des mots à choisir, c'est pas ma spécialité. Je la laisse me raconter son histoire, qui corrobore avec le témoignage de l'époque. Rien de neuf. Même pas le courage d'en acheter une autre. Pauvrette... La relation intime que les gens peuvent déployer auprès de leur brosse à dents me laisse souvent songeur. Je ne m'éternise pas et repars.

Commissariat. Je vais voir le big boss et lui explique ce qu'il se passe. L'affaire est classée totalement officieuse, j'œuvre dans l'ombre, et n'en parle à personne. Ça commence bien...

Chapitre III : Adam

Retour chez moi. Ma salle de bains, quatre brosses à dents. Une merde sans nom dans laquelle je sens que je me fourvoie... Whisky-clope. Rien à faire. Ca brasse tellement dans mon ciboulot que rien ne me détend.

J'hésite à aller interviewer les anciennes victimes, sachant que certaines se sont suicidées, d'autres sont en thérapie longues ou encore en psychiatrie. De toute façon, l'affaire n'existe pas. Une merde, j'te dis !

Commissariat. Retour dans les affaires non classées. Aucun point commun ne lie les victimes de vol de brosse à dents : pharmacie, dentiste, conjoints, enfants, relations extraconjugales, copinage des enfants... Je n'ai ni conjointe, ni enfant, et pourtant les brosses se retrouvent chez moi. Roswell, à côté, ça semble une affaire de débutant !

Je fourre les dossiers dans mon blouson et m'éclipse par la porte de derrière. Je donne rendez-vous à mon indic' au lieu habituel. Lui non plus n'en sait pas des masses, lui-même victime de vol. Il a su remonter la pente avec une cure de désintox après s'être envoyé le tube de dentifrice ! Il me donne un nom pourtant : un type du nom d'Adam. Et disparaît. Verre Adam, brosse Adam... Trop simple, mais étant données les pistes que j'ai, pour ainsi dire aucune, je me lance à la traque de cet Adam.

Chapitre IV : bar à sourire

Adam est une légende dans le monde des larcins, à un degré tel que certains doutent même de son existence présente ou passée. Mais si c'était lui, ça voudrait dire qu'il a plongé un cran au-dessus dans le niveau de délit. Autant les voitures, les portefeuilles, ça passe encore, mais les brosses à dents... Ca passera mal en cassation !

Je pose mes guêtres dans le Kahn Art' Coffee, réputé pour ses canards confits. Beaucoup de types perdus et qui tombent dans la délinquance facile traînent par là. A peine la porte franchie que ma présence passe tout sauf inaperçue. Je m'avance voir le taulier qui m'amène dans l'arrière salle.

- Ouaip, Adam, on entend beaucoup parler de lui. Plus comme modèle ! Il ne traine pas dans ce genre d'endroit, vous pensez bien...

Je laisse ma carte. A peine sortie du *coffee*, je me fais bousculer par un type avec une capuche. Il me fait un signe de la tête pour que

je le suive. On s'arrête dans une ruelle à deux blocs du *coffee*.

- On dirait que vous cherchez Adam. C'est pas ici que vous le trouverez...

- Vous avez une info pour moi ?

- Essayez le bar à sourire à l'angle de *Smell* et *Taste*...

Puis disparaît lui aussi.

Angle de *Smell* et *Taste*. En effet, il y a un bar à sourire. Tout du moins ce qui peut y ressembler : la devanture est calcinée, les vitres brisées et réparées au ruban adhésif... Bref, ça ne prêt pas à sourire ! Pourtant y a une enseigne "Open". J'entre.

A l'intérieur, l'atmosphère n'est pas meilleure, mais les personnes qui y travaillent semblent faire bonne figure.

- Les clients se raréfient avec la montée des dégradations. On ne tiendra pas longtemps, me confie l'une d'elles.

J'évoque le nom d'Adam. Les sourires se mettent immédiatement en berne, plus personne ne veut me parler. J'ai touché un point sensible...

Retour chez moi. La nuit tombe, au final j'en sais pas vraiment plus. Y a-t-il un lien entre le bar à sourire et les brosses à dents ? Franchement, là, je vois pas... Un whisky et au dodo.

Chapitre V : carie

Commissariat. De manière toute aussi officieuse, je me plonge dans les dossiers non classés sur les effractions et délits causés sur les bars à sourire. Mazette ! Les dates entre le début des vols et des délits semblent correspondre... Serait-ce une piste sérieuse ? Ne nous emballons pas, ce n'est pas encore Noël... Je me garde mes conclusions hâtives sous le coude, ainsi que les dossiers.

Retour chez moi. Comme il fallait s'y attendre, le nombre de brosses à dents ne fait que croître dans mon verre, tel un amas de

cadavres au pied de ma porte avec un écriteau "qu'en faire ?"... L'affaire se corse. Elle sent de plus en plus mauvais, et tous les chewing-gums et tous les Tic Tac du monde ne pourront en masquer l'odeur.

Téléphone. Je décroche. Une voix déguisée m'invite à me rendre à un laboratoire pharmaceutique en sortie de ville. Drôle d'endroit pour une rencontre ! Comme tout est officieux et ne sent pas la rose, je m'y rends.

Laboratoire. Personne. Semble désaffecté depuis des années. J'entre par un trou dans le grillage et à travers les vitres cassées de la porte principale. On dirait un bar à sourire tant l'ambiance s'y colle : cassé, calciné, dégradé... Pas ou peu d'effluves de sang a priori. J'arpente les couloirs à la lampe torche. Je tombe sur la salle des archives. Parmi les documents éparpillés dans toute la pièce, un attire mon regard : une photo de carie. C'est pas du meilleur goût, je l'admets, mais une note y est attachée : "on sait renverser le processus". Là, mon sang ne fait qu'un tour... Je pars en quatrième vitesse !

J'arrive à prendre rendez-vous avec un ami dentiste, assez réputé dans le milieu,

conférencier et tout, et m'accueille chez lui le soir venu. Est-ce par déformation professionnelle que tout son intérieur soit en émail, toujours est-il que ce n'est pas de mon goût. Bref. Je lui précise que ma venue est tout à fait officieuse et m'attends cependant à quelques éclaircissements scientifiques mais prononcés avec des mots simples. Faut pas trop m'en demander non plus !

- J'en ai entendu parler, oui. Cela pourrait totalement révolutionner le métier de dentiste et tout le business autour de la brosse à dents !

- Tu peux m'expliquer en quelques mots ?

- En fait, on a découvert que les caries sont provoquées par des bactéries, et ces dernières sont très friandes de nourriture non naturelle. Par là j'entends tout ce qui ne fait pas partie de notre alimentation quand on était encore des grands singes, à commencer par le pain, puis par les sucres, les plats préparés, les *fast-foods*, etc.

- Et... ?

- Et la découverte tient à montrer qu'un retour à des légumes et fruits crus en tant que

base de notre alimentation, non seulement empêche la formation des caries, mais peut aussi résorber celles qui se forment. Laissant le temps à l'émail de se reformer et aux caries de disparaître.

A ma moue déconfite et dubitative, il synthétise :

- En gros, imagine que tu arrêtes de nourrir les délinquants, ils meurent et il n'y a plus de délinquance. C'est pas joli-joli comme comparaison, mais si ça peut te permettre de comprendre...

Je rentre chez moi. Toujours aussi déconfit et dubitatif. Je ne compte même plus les brosses qui jonchent ma salle de bains. Je tombe dans l'excès de whisky avant de m'écrouler.

Chapitre VI : lien(s)

Réveil. Plus aucune notion du temps. Jour, heure... J'ai du battre mon record de gueule de bois au point de ressembler à Pinocchio. Je tente tant bien que mal de reprendre mes

esprits et étaler au-dessus du bazar qui me fait office de salon tous les éléments en ma possession.

On a d'un côté, des brosses à dents qui disparaissent et qui réapparaissent chez moi D'un autre, des bars à sourire qui se font mettre à mal. Enfin, un labo qui semble avoir trouvé la formule magique pour abolir définitivement les caries.

...

Un whisky s'impose. C'est dans ce genre de situation que je demande pardon à mes parents des soucis que je leur ai créé durant mon enfance, et de mon manque cruel d'assiduité à l'école. A la différence des Sherlock Holmes et autres Hercule Poirot dont j'étais friand, j'avais tout sauf leur génie pour m'en passer...

Aucun fil dentaire ne semble lier tout ça. Première hypothèse : il n'y a aucun lien. Réponse facile de flic qui n'en aurait rien à cirer tant que son salaire est versé à la fin du mois. C'est dans ce genre de situation que je ne pardonne pas à la vie de m'avoir doté d'une conscience professionnelle.

Seconde hypothèse : le lien n'est qu'entre une partie des éléments. Mais lesquels ? Vol-bar ? Vol-pharmacie ? Bar-pharmacie ? Histoire de rajouter encore plus de nœuds à mon cerveau qui baigne littéralement dans l'éthanol !

Troisième hypothèse : tout est lié. Comment et pourquoi, c'est ce que je dois découvrir. Whisky. Je m'écroule à nouveau.

Chapitre VII : marche

Réveil. En fait, non, j'avais pas encore battu mon record en gueule de bois ! Je me réveille, l'œil hagard et vitreux, l'haleine fétide, la barbe de je ne sais combien de jours. La notion du temps part de plus en plus. Sérieux, à la fin de cette affaire, je prends des vacances dans le New Jersey !

Je sors m'aérer, marcher c'est bon pour la santé, paraît-il. A Brooklyn, l'espérance de vie est assez faible à qui n'est pas assez rapide pour fuir devant une lame ou assez fort pour laisser

l'agresseur sur le carreau. Bref, c'est pas trop la pollution qui nous élimine à petit feu...

Je marche. La notion du temps n'est toujours pas revenue. Je marche. Je croise un épicier, qui vend de tout sauf des épices. Allez comprendre ! Je m'arrête, prends une pomme et la regarde.

- Elles sont saines et naturelles, elles poussent dans un verger en pleine campagne. Garantie sans pesticide !

Je la contemple, comme si elle pouvait lire mon avenir. Le vendeur doit me prendre pour un fou à ce moment précis de ma vie. Et il aurait aussi raison pour les autres moments. Je la repose et continue de marcher. Mon cerveau fait des floc! floc! à chaque choc de mes *boots* sur le macadam. Ce n'est pas agréable et ça ne m'aide pas à me vider l'esprit.

A quoi je pense ? C'est tellement embrumé, que je ne sais même pas si cette affaire me traverse encore la tête. Je marche. C'est tout.

Central Park. J'ai dû marcher quelques heures. Je n'ai pas fait attention au changement

de lumière. Je m'assieds sur un banc. Je m'écroule.

Chapitre VIII : retour

Réveil. En douceur grâce à un confrère de la maréchaussée qui m'a pris pour un clochard... Je pars sans faire d'histoire. Il fait nuit. Quel jour ? Quelle heure ? Est-ce finalement important...

Je prends la route pour rentrer chez moi. Les bouches d'égout fumantes, les journaux qui volent au vent... Que de clichés sur New York qui sont vrais, hélas. Je descends Broadway, pour me sentir accompagné par les écrans, les lumières, la foule. Besoin de ne pas me sentir seul. Mon cerveau n'a pas décuvé.

On croise de tout et de tout le monde. La foule en soi fait le spectacle, pas besoin des planches du théâtre ou des écrans de cinéma. Le trottoir en guise de siège et la rue nous offre un spectacle des plus cosmopolites. Dans tout ce tas de personnes il y a de futures victimes, des psychopathes, des personnes déjà

incarcérées et libérées, des gens qui croient que Dieu nous sauvera tous... Tout pour faire un monde, dit-on, mais franchement, pour certains, on s'en passerait bien !

China Town, sud Manhattan. L'odeur des nems et des fritures s'accommode assez mal avec le goût du whisky qui est devenu mon seul aliment de ces derniers jours. Je continue ma traversée. Ici on laisse les gens s'égorger entre eux. C'est une ville dans la ville. Il y a beaucoup de villes dans la ville ici. Cela ne nous facilite pas la tâche en tant que représentant de la loi. Même les westerns semblaient mieux cadrés.

Pont de Brooklyn. Je m'arrête au milieu. Je regarde dans l'eau. Je n'y vois que des reflets flous des lumières de la Grosse Pomme, et la tête d'un gars qui a perdu tous ses repères. Sauter pourrait débarrasser cette ville d'un sous-produit d'inutilité sous-jacente comme moi. Je ne suis pas en état. Je continue ma route.

Mon chez-moi. Si on peut dire. En tous cas, tout ce qui n'est pas au propriétaire m'appartient, quel qu'en soit l'état de délabrement. A commencer par le locataire. Je

me pose devant ces dossiers ouverts, ces notes, ces photos, ces témoignages. La notion du temps est toujours abstraite en cet instant. Un peintre aurait voulu me faire un tableau de plein pied que je ne bougeais pas d'un iota.

Finalement, je m'endors sans m'en rendre compte.

Chapitre IX : voisinage

Réveil. On va passer sur le fait de savoir quel jour et quelle heure il est, ainsi que sur le nombre de brosses à dents qui s'accumule autour de mon évier. Je me décide finalement à prendre une douche et à jeter mes bouteilles vides.

J'embarque toutes les brosses à dents dans un sac en plastique, et me ramène au commissariat par la porte de derrière. Direction le bureau du boss. Je lui montre mon sac, il le prend et me demande des nouvelles de l'enquête.

- J'ai trois types d'affaires qui semblent avoir un lien, mais j'ai pas encore trouvé lequel.

- Continue, je te couvre. Moi je me charge de prendre contact avec les propriétaires des brosses volées pour les leur remettre. C'est une sale besogne, mais faut bien que quelqu'un s'y colle...

Je repars, toujours par la porte de derrière. Je retourne chez moi et me pose devant les évidences, qui au premier abord n'en étaient pas. Le temps me revient petit à petit. Près de 10 jours se sont écoulés depuis cette brosse à dents apparue subrepticement chez moi. Et d'ailleurs, qui peut bien venir chez moi sans que je ne m'en aperçoive, pour les y déposer ?

Je fais le tour des voisins, du concierge, pour savoir si quelqu'un avait une personne inhabituelle depuis quelques jours. Nada.

Je remonte chez moi, encore une brosse à dents en plus dans mon verre ! Je pète un plomb !!! Je dévale les escaliers 4 par 4 en recherchant une personne qui s'éloignerait. Rien ! Re-question au concierge. Chou blanc. Le truc de malade !!! Je lui demande si je peux passer un coup de fil de chez lui, car j'ai mon portable déchargé, il accepte et me montre son vieux téléphone à cadran rotatif.

Au moment de l'empoigner (le combiné, ç'aurait pu être le concierge rien que pour passer mes nerfs), je vois une photo de lui lors d'une manifestation Greenpeace. C'était une de ces nombreuses manifestations pour sauver la planète, comme il y en a tant ces dernières années : anti-lobbying, pollution, massacre d'animaux... On ne sait plus où donner de la tête et tout est prétexte à manifester contre les multinationales ! Le concierge discute avec un voisin, je prends la photo en main et la retourne. Je me note la date dans un coin de mes neurones décuvés et me rends aussitôt aux archives de la Police.

Chapitre X : concierge

Commissariat. Je descends aux archives. Je ne sais pas si vous avez remarqué, mes les archives sont toujours au sous-sol, lieu peu pratique si ce dernier se trouvait inondé... Bref, on s'en fiche.

Je m'approche du responsable pour lui demander s'il a des informations sur une

manifestation de Greenpeace à la date que je lui donne.

- Ah oui, je m'en souviens bien de celle-là, elle était différente de toutes les autres, ça concernait une usine de fabrication alimentaire. Habituellement ils s'attaquent aux baleiniers et aux centrales, mais là, ça changeait !

- Tu peux m'en dire plus ?

- Oh ben, on n'a pas su grand chose, il paraîtrait que les plats cuisinés qui sortaient de là favorisaient la formation de caries...

Caries ! Pas besoin d'en dire plus, il semblerait que mon concierge puisse être un maillon de la ficelle qui tient les évènements entre eux ! Je remercie précipitamment le gardien et remonte auprès des dossiers de suspects.

Dossier de mon concierge : Morris Godsson. Mince comme du papier à cigarette, en fait. Quelques échauffourées lors de manifestations, aucune violence physique, pas de vol ou de dégradation. Fausse piste ? J'en suis pas si sûr. Ce n'est pas parce que

quelqu'un ne s'est pas fait prendre qu'il est innocent (et l'inverse est vrai aussi).

Je décide donc de garder un œil sur lui.

Chapitre XI : espionnage

Je rentre chez moi, croise le concierge et monte dans ma chambre. Les brosses à dents s'accumulent encore. J'en suis blasé. Même plus le courage de les compter !

Ce qui me trotte dans la tête est mon unique suspect, qui n'est pas un lèche-cul. Morris. Déjà, s'appeler Morris, c'est louche. Il y a des prénoms qui seraient propices lors du développement de l'enfant, à l'amener à commettre des méfaits, et qu'il faudrait bannir !

Je redescends. Je croise le concierge. On ne peut pas dire qu'il n'est pas fidèle au poste. Il me pose des questions de curiosité du fait que j'ai emprunté son téléphone, si je suis sur une nouvelle enquête, etc. Bref, un concierge. Je lui pose de nouveau la question sur les allées et venues d'une éventuelle personne étrangère

à l'immeuble. Toujours rien. Suspect et inutile, la totale pour un concierge !

Ma question est : comment l'espionner ? Comment duper celui qui sait tout sur tout le monde ? Il ferme toujours sa porte à clé quand il sort de chez lui.

Malin comme un singe ! Je ne peux refaire le coup du téléphone en panne, ça ne prendra pas deux fois.

Misère... Je remonte dans mon boui-boui. Whisky. Même si, d'après ce que je viens d'apprendre, c'est mauvais pour les dents. Ces dernières commencent sérieusement à grincer à force de ne trouver de réponse à ce problème.

Officieux pour officieux, je me rends au commissariat. Je vais retrouver un subalterne au service télécom' et lui demande de mettre une ligne sur écoute. Avec un petit billet en dessous de table pour que tout ça reste "entre nous". Le soudoiement coûte cher mais permet souvent des résultats plus lucratifs que les voies officielles !

Au moment de partir, mon subalterne me fait cadeau d'une boite contenant une caméra

infrarouge. L'idée lumineuse ! Comme un sourire après un passage au bar à sourire !!! Je rentre chez moi, l'installe dans un coin du salon qui pointe directement sur la porte d'entrée. Elle était programmée pour ne filmer qu'une image par seconde, ce qui permet d'enregistrer des jours sur une simple bande. Je la camoufle suffisamment pour qu'aucun voyant ne laisse suggérer sa présence en pleine obscurité. Whisky. Dodo.

PS : penser à changer de régime alimentaire, ça manque de steak !

Chapitre XII : vidéo

Réveil. Frais comme un gardon mariné. Mon premier réflexe est de prendre la caméra, de la rembobiner, et de la visionner. Mais avant toute chose, cela n'aurait d'intérêt que si une nouvelle brosse à dents était venue orner mon évier. Mais ayant arrêté de les compter, je regarde quand même la vidéo. Je mets en lecture, appuie sur Pause, et passe les images avec le bouton Pause. Il y a 6 heures, soit 21600 images ! Je ne suis pas couché... Normal,

je viens de me lever ! Je tente une première expérience : visionner en "vitesse réelle", soit 25 secondes enregistrées par seconde. Ca fait une vidéo de 15 minutes environ. Et être attentif au moindre changement, car ça va aller très vite !!! Whisky ? Non, pas cette fois. On se lance !

15 minutes plus tard, je me rends compte que mon état ne me permet pas d'être suffisamment attentif pour observer les changements d'image... Je prends la bande, en insère une neuve, lance l'enregistrement, et me rends au commissariat. Je passe la bande à mon subalterne pour qu'il fasse une analyse rapide de changement d'image, un truc dans le genre... Perso, sorti de la machine à écrire et d'un bon Smith & Wesson, faut pas trop m'en demander !

- Aucun problème, je vous appelle dans quelques minutes !

Ça, j'aime ! Ce p'tit gars ira loin. Il ira où il voudra, dans l'absolu, mais il ira loin !

Pause café. Ça manque de steak aussi, mais c'est moins saoulant que le whisky. Manque

plus que le donut et le cliché du flic newyorkais sera complet !

- J'ai l'analyse de votre vidéo, inspecteur...

- Tu iras loin, petit. Je t'écoute.

- Il n'y a aucun mouvement sur les 6 heures de capture. Personne ne semble être rentré ou sorti de chez vous durant ce temps. J'ai vérifié 2 fois. Désolé...

On annoncera la découverte du corps de mon subalterne dans les journaux de demain, me dis-je, avec une colère renfermée aux portes de l'implosion. Et on suspectera l'inspecteur qui sera la dernière personne à l'avoir vu vivant ! Il n'y est pour rien, le pauvre, mais c'est le seul gars qui était sous ma main à ce moment précis. J'aurais eu un chien, j'dis pas, mais là, ç'aurait été le subalterne !

J'entre dans mon appartement et dans une rage folle. J'envoie tout valdinguer, dossiers, meubles, bouteilles, veaux, vaches, cochons couvées, bonbons, caramels, esquimaux, chocolats... la totale ! Whisky ! Whisky Whisky Whisky ! J'en peux plus d'ces conneries !!! Je m'écroule, saoul.

Chapitre XIII : trou sans fond

Réveil. Encore et toujours, réveil. Merde, ne me laissera-t-on pas mourir en paix ??? Pour une fois qu'une chose de bien pourrait arriver sur cette planète... Pourquoi moi, bordel ?

Tout concorde à ce que Morris soit le coupable : le passif chez Greenpeace, les recherches pharmaceutiques, les bars à sourire, et un nom qui veut dire Fils de Dieu, et se faire passer pour Adam... Bref, manquerait plus qu'il n'ait pas 75 ans et qu'il manque de tomber à chaque pas pour le coffrer direct !

Faut que je sorte m'aérer. Une fois de plus. Deux fois dans la même semaine, c'est dire que je vais mal. Changeons de route. Manhattan n'est pas un lieu propice au repos sur les bancs publics, si ça devait recommencer. Le Queens, quartier des reines ? Ça m'étonnerait beaucoup ! On s'en fout, là bas, au moins, on ne

m'embêtera pas à squatter un reposoir à fessier...

Je marche. Les quartiers s'enchaînent, tous avec leur architecture et leur population. Plaques d'égout fumantes. Journaux volants au vent. Il y a plus de tâche de sang sur le bitume qu'à Manhattan, et moins de salles de cinéma.

Un square. Un banc. Le temps. Quel temps ? Comment est le temps ? Radieux ou pluvieux ? Long ou court ? Je pose mon séant sur le dit banc. Je regarde le temps passer. Les secondes, les minutes, les heures, les nuages, le soleil. Sous les ronrons des voitures, le cri des klaxons, quelques coups de feu au loin, mon attention baisse, une brume épaisse envahit mon champ de vision. On se croirait à Londres, les jours où il ne pleut pas. Je ne vois rien, n'entends plus rien, les cris et les ronrons s'effacent comme les résidus d'un écho. Je ne sens plus mon corps, mes jambes, mes bras. Un total lâcher-prise. La sensation de tomber dans un trou sans fond ni parois. Et pourtant je n'ai pas peur, peut-être n'en ai-je pas la capacité avec tout le whisky dans lequel je baigne... La brume s'obscurcit, le silence prend de plus en plus de place.

Et là...

Chapitre XIV : révélation

Et là...

Tel un furoncle sur un nez en plein milieu de la figure, un détail me saute au visage. Le genre de truc, t'aurais enquêté des années sur l'affaire, que tu ne l'aurais jamais trouvé. Le truc de ouf !

Le lien entre tous ces éléments, le chaînon manquant entre l'homme et le singe, la Vérité sur les origines de l'Univers, et la recette miracle pour garder sa prostate en bonne santé réunis dans une seule et même pensée. A prendre au sens métaphorique, cela va de soi !

LE SUBALTERNE EST DE MECHE AVEC LE CONCIERGE !!!!!!

Veni, vidi, vici, alea jacta est, ad libitum, etcaetera !

Je me réveille en sursaut. Tel le pénitent touché par la grâce divine, j'ouvre mes yeux,

aveuglé, par ce qui ressemble étrangement à la lumière d'un réverbère juste en face de moi. C'est moins poétique, mais ça doit faire le même effet, j'imagine.

Ni une, ni deux, ni tous les autres chiffres de l'alphabet, je hèle un taxi pour qu'il me dépose au commissariat. Je dois trouver des preuves pour confronter tout ce petit monde...

Chapitre XV : suspicion

Scénario habituel depuis quelques temps, j'entre par la porte de derrière, me faufile dans les fichiers du personnel, recherche le nom du subalterne. Il a beau être marqué sur son gilet, j'ai pas la mémoire des noms. Ça la fait moyennement pour un flic ! Un nom à consonance irlandaise... MacIntosh, MacDouglas, MacAdomia, MacEuentrelesjambes... Je fouille et tombe sur un MacDias. Oui, MacDias ! En irlandais on pourrait le traduire par "fils de Dieu", comme Godsson !!! On ne s'emballe pas, ce n'est toujours pas Noël, dans le jargon on peut

appeler ça des coïncidences. Mais ça commence à en faire beaucoup !

J'ouvre le dossier : Erwan MacDias, fils d'immigré irlandais, bonnes études, casier vierge, pas de famille connue. Et vu comment il m'a ciré les bottes, on peut dire que j'ai mon suspect (suce-pet) avec Godsson et mon lèche-cul avec MacDias ! J'ai besoin de jeux de mots vaseux pour me détendre l'esprit...

Une adresse : 1664 Alco Hole St. C'est à quelques blocs de chez moi. Encore une coïncidence ? J'ai à la fois trop et pas assez d'éléments pour coincer qui que ce soit...

Pas le choix, je vais devoir le filer, comme la laine de mes moutons dondaine !

Chapitre XVI : fosse à purin

Suspecter un confrère, censé représenter l'ordre et la loi, c'est comme manger un steak avarié ou boire un whisky-coca. C'est pas bon du tout ! Cela peut avoir des répercussions

monumentales et engendre très souvent un climat de doute permanent qui s'incruste dans les esprits. Et pour peu que la presse s'en mêle et c'est le discrédit total ! Bref, ce que je pensais être une affaire merdique ressemble à un mélange entre une station d'épuration et une fosse à purin...

En parler au big boss ? Impossible : non seulement mon affaire n'existe pas mais je n'ai aucune preuve directe d'incrimination de MacDias. Je crois que, quand je verrai des crottes de chien sur le trottoir, je les vénérerai comme étant le mieux que ce que ma vie peut être...

Filature. Jumelles, calepin, stylo, je suis armé. Je n'ai aucune idée de l'expérience que peut avoir MacDias du métier d'enquêteur ou de la filature en particulier. Peut-être m'a-t-il déjà repéré ou le fera-t-il rapidement, voire feindre le fait qu'il m'ait repéré et agir dans le sens contraire de ce que j'attends. Je me sens pris dans une partie d'échecs, la reine cherchant à coincer un cavalier. Ce dernier a l'avantage de pouvoir menacer la pièce la plus puissante en se mettant dans ses angles morts. Oui, j'ai beau être une brute épaisse, je connais les règles des échecs !

Maintenant, je dois faire un truc que j'ai pas l'habitude : réfléchir, mais à un degré défiant toute concurrence !

Mon hypothèse la plus probable : Godsson qui est le cerveau, MacDias le fidèle qui est dans les petits papiers confidentiels et qui joue les bras et les jambes du cerveau, quelques sous-fifres pour les larcins et les vols en mode anonyme, Greenpeace en couverture... Une chance sur un milliard que ça soit ça, mais si c'est le cas, demain promis je joue au Loto !

(Y a pas de Loto aux USA mais qu'est ce qu'on s'en fout !!!)

Chapitre XVII : boss

Commissariat. Porte de derrière. La routine habituelle... Je me rends directement au centre de gestion des télécoms, et profite de la pause café-donut de l'équipe pour rechercher la bande que j'avais passée à MacDias. Je la trouve facilement, et l'insère dans le magnétoscope. Vide. Si ça c'est pas une

évidence, je ne m'y connais pas ! Mais cela restera ma parole contre la sienne. C'est l'inconvénient majeur des affaires officieuses, rien n'est consigné ou archivé. Je me baignerais dans les égouts du Bronx que je ne serais pas autant dans la merde que maintenant !

Je pourrais me plonger dans les registres des entrées-sorties de MacDias pour voir si ça colle avec les brosses à dents chez moi, mais ayant perdu la notion du temps depuis deux semaines, cela me sera impossible d'établir la moindre comparaison.

Je vais voir le big boss. Juste pour l'informer que je piétine et prendre des nouvelles de la redistribution des brosses à dents. Sale besogne, on sait, mais certaines ont pu retrouver leur foyer, non sans mal. Les autres devront inévitablement finir à au crématorium, sans plus de cérémonie. J'aurai une pensée pour elles et leurs anciens propriétaires.

- Patron, qu'est-ce que vous savez de MacDias ?

- Quoi, tu as des soupçons sur un de tes gars ?

- Je ne peux rien dire pour le moment. Il a une petite amie, il est réglo ?

- J'ai rien entendu d'autre que le travail qu'il fait. Ni plus ni moins, il fait ce qu'on lui demande, et assez bien la plupart du temps... Tu veux pas m'exprimer ta pensée ?

- Pas pour le moment, j'ai rien de concret.

- OK. Courage, man !

Soupçon n°4 : le boss couvrirait-il MacDias ?

Chapitre XVIII : complot

Manquait plus que ça : soupçonner le boss. Et pourquoi pas le maire et le président, tant qu'on y est ??? Ça fait 20 ans qu'on bosse ensemble, et s'il était mêlé à une quelconque affaire, ça se saurait !

Appartement. Whisky double. A la santé du capitaine Synboga et au maire Dievadels ! Manquerait plus qu'ils aient un nom qui veuille

dire "fils de Dieu" en Russe ou en je ne sais quelle langue d'Europe de l'Est...

Deux semaines, et tout ce que j'arrive à faire, c'est soupçonner toute la hiérarchie politique, tel un anarchiste conspirationniste de bas étage ! Une théorie du complot ? Entre Greenpeace, le labo, les brosses à dents, mes preuves qui partent en fumée, des personnes au même nom mais dans des langues différentes... Et Adam, une légende urbaine...

Tout cela ressemble à un feuilleton de fin de soirée à petit budget, devant lequel on aurait des scrupules de s'endormir devant tellement c'est mauvais !

Y a pas, faut passer par des voies totalement contraires aux codes de déontologie de la police. Je vais prêcher le faux pour soutirer le vrai, et envoyer un courrier anonyme à un journal local, juste histoire de faire le, comment on dit... "bouse" ? "baise" ? Donner des coups dans la fourmilière !

Chapitre XIX : journal

Appartement. Je sors ma vieille Underwood qui prenait fortement la poussière en bas du placard, à côté de mes *boots*, dont elle a certainement récupéré l'odeur aussi. A défaut de taper une lettre anonyme, je taperai une lettre olfactive ! Quand je disais que cette affaire sentait mauvais !!!

J'ôte la poussière, remet en place la bande d'encre, récupère un tas de papier jauni et tout aussi malodorant, et pour lequel aucune brosse à dent ni aucun Tic Tac ne peut rien y faire. Je prends une feuille, la glisse dans le rouleau, et commence à taper. "*Toothbrush, A God affair*". A priori, l'encre ne semble pas avoir trop séché avec le temps. Je continue.

Je raconte une histoire un peu loufoque, à connotation divine, en faisant croire que les disparitions des brosses à dents sont l'œuvre du Fils de Dieu, Adam, qu'ils ont agi pour des raisons fanatiques, l'Ordre des Caries, et qu'ils prônent un retour de la Sainte Dent... Totalement loufoque, mais il suffit qu'ils le publient pour que le premier coup soit asséné. Il faut aussi rester dans le concret : saccage des

bars à sourire, le laboratoire, la manifestation de Greenpeace... Le tout cousu de fil dentaire blanc !

Je prends soin de tout taper avec des gants, pour limiter les empreintes. Je rédige quelques exemplaires de la même histoire, en modifiant 2/3 détails, et vais jeter la machine dans une benne à quelques blocs de chez moi, à l'opposé du commissariat.

Je fais un petit tour pour déposer mes exemplaires dans des journaux locaux et attends patiemment les représailles.

Retour chez moi. Whisky triple. Coma éthylique.

Chapitre XX : pigiste

Quelques jours plus tard, un journal un peu ésotérique publie l'article, tel qu'il a été tapé, au milieu d'autres textes prônant la fin du monde par l'Apocalypse, des prédictions de Nostradamus et autres balivernes pour déjantés congénitaux. Meuh non, je n'ai aucune pensée catégoriste !

Sauf qu'un de ces exemplaires atterrit malencontreusement sur le bureau d'un pigiste du New York Times, qui sait lire entre les lignes et déterre les faits divers autour des saccages et de la manifestation. En bon reporter, il recueille les informations, les classe de manière chronologique, fait des liens non sur les faits, mais sur les plausibles intentions derrière les actes. Évidemment, la cause religieuse est totalement fallacieuse. Cependant, il pense à faire une recherche sur Adam, et tombe sur ce nom dans d'autres affaires, sans aucune preuve ni photo directe le concernant. Un joli casse tête, un *Pulitzer* à la clé ?

J'imagine comment cela a dû se passer. Son dossier se monte en quelques jours. Il lui manque une pièce dans son puzzle, il n'a aucun nom qui peut se regrouper. Les Fils de Dieu... Qu'est-ce que l'auteur a bien voulu transmettre dans ce titre ?

Fils de Dieu, "God's sons"... Et pourquoi pas un nom de famille, mais dans une autre langue ? Quelques recherches sur des sites de traduction, et il tombe sur des "Figlio di Dio" en italien, "Anak Dewa" en javanais, et recherche à chaque fois des patronymes dans

les annuaires et articles passés. Deux noms arrivent à ressortir : Le capitaine Dimitri Synboga (en russe) et le maire Niklav Dievadels (en letton). Rien, évidemment sur MacDias et le concierge. Trop beau pour n'être qu'une coïncidence. Si ces personnes sont liées dans le vol des brosses à dents, même de manière indirecte, ce sera la une du journal !

Il en parle au rédacteur en chef, qui suit de près cette affaire de brosses à dents volées. Personne n'est au courant du fait que certaines ont retrouvé leur propriétaire. Après tout, les mauvaises nouvelles font mieux vendre que les bonnes...

- Ton article est à double tranchant. Soit y a vraiment quelque chose, et on pose une bombe atomique sur l'administration de la ville, soit ce n'est qu'un tissu de mensonges, et la bombe explosera chez nous !

- Alors je fais quoi, patron ?

- On joue la prudence, pas de page une pour le moment, qui est occupée sur l'effondrement boursier des compagnies de chewing-gums à cause de l'aérophagie qu'ils provoquent. Réécris ton article en 200 mots en

l'incluant que des hypothèses, faut mettre le doute dans la tête des gens. Si c'est faux, ça passera plus inaperçu.

Dès le lendemain, le *New York Times* publie un encart mentionnant, sous couvert d'une rumeur, tous les faits relatés et les plausibles liens avec le maire et le capitaine de la police. Encart qui ne manque pas d'être lu par lesdits maire et capitaine...

Chapitre XXI : départ

Téléphone. D'un côté le maire, de l'autre, le capitaine de la Police. Moi je suis dans le couloir du commissariat, pause café-donut. J'entends le capitaine parler avec une colère fortement retenue, et qu'il me convoque avec véhémence dans son bureau. Fait que ne tarda pas...

- Dis-moi, c'est quoi ce ramassis de conneries dans le journal ?

- Je suis au courant de rien, je n'ai que des suspects mais aucune preuve. Et à savoir comment la presse a pu en avoir vent...

- Ça ne serait pas lorsque le type vient déposer les brosses chez toi, il aurait pas pu tomber sur tes affaires ? T'aurais pas été négligent à ce point-là, quand même ! Tu empestes le whisky à des kilomètres, merde, je t'ai demandé de la discrétion !

- Bah, de toute façon, je n'avais aucun soupçon sur vous ou le maire, et si vous êtes innocent, l'affaire passera vite...

- On voit bien que tu ne connais pas ces cancrelats de journalistes, un politicien ou un administré à faire tomber, c'est le pot-aux-roses ! Va-t-en, éclipse-toi quelques jours, où tu veux mais loin de la ville. Vide ton appartement des dossiers et autres pièces sensibles, quitte à les brûler s'il le faut !

Je sors, je jubile intérieurement, avec le sentiment d'avoir appuyé sur le bon bouton qui fait bien mal !

Je retourne chez moi. L'appartement est totalement vide. Plus un meuble, plus un

dossier, plus une brosse à dents ! Quelqu'un a fait le grand ménage avant moi… En effet, il est temps que je quitte l'État pour de bon, et sans laisser d'adresse !

Je sors, tourne dans une ruelle, démonte mon téléphone portable en enlevant carte *Sim* et batterie, et jette le tout dans les égouts (qui, rappelons-le, sont fumants à New York).

Banque. Je demande mon solde et clôture mon compte. 300 dollars, j'irai pas bien loin !

Gare centrale. Premier car pour le New Jersey. Je voyage léger, c'est un des avantages de ne plus rien avoir... Pendant le trajet, l'article du *New York Times* semble avoir fait écho auprès d'autres journaux nationaux, chaînes de télé et de radio. Je jubile, une fois de plus. Et m'endors.

Chapitre XXII : épilogue

Cape May, New Jersey. Tous ceux qui veulent descendre descendent. Dans tous les cas, après, c'est l'océan !

Je me trouve un motel aux abords de la ville. A quelques minutes à pied, y a un bon resto routier. J'arrive à m'y faire embaucher sous un faux nom pour les petites tâches : ménage, vaisselle, un peu de comptoir. C'est pas le must mais au moins je ne me retrouve pas à la rue...

La radio tourne en boucle toute la journée. Régulièrement l'affaire des brosses à dents prend une dimension nationale, et on se rend bien compte de l'ampleur de la machination. Les études sur la rémission des caries sont publiées, et les consciences commencent à s'éveiller à une autre forme d'alimentation, pour limiter les passages chez le dentiste et les guerres avec la sécurité sociale. Cela reste bien sûr une minorité d'entre nous. Perso, j'ai du mal à me passer d'un bon steak, mais ça, vous le savez déjà !

Je sympathise avec quelques clients réguliers, routiers et voisins. C'est bien plus humain que tout ce que j'ai pu faire jusqu'à présent !

J'ai été suspecté par un portrait-robot, il y a quelques jours. La police locale a eu du mal à

me prendre les empreintes, le bout des doigts rongés par la javel (je l'ai un peu fait exprès...).

Au final, que retenir de cette histoire ? Ce n'est pas en volant les brosses à dents qu'on empêchera les gens de se les brosser. Au vu de l'ampleur de l'affaire, je pense que peu de personnes dans ce bas monde avaient idée de tout ce que cela pouvait impliquer. Les détracteurs peuvent toujours aller se brosser, d'ailleurs !

De mon côté, je me suis racheté une brosse à dents. J'en prends bien soin. Je garde mes caries et mon plombage comme des trophées d'une époque qui pourrait tendre à disparaître. Nostalgie de la fraise...

Il est l'heure. Je fais la fermeture. Je rentre dans ma chambre de motel. Whisky. Dodo.